This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund

Stanford University Libraries

A LA PORTE

DU PARADIS

Vichy, imprimerie A. Wallon.

ALFRED DELVAU

A LA PORTE
DU PARADIS

Ma première leçon de boxe.
Je me tuerai demain. Feu André André.
L'Héritier du Mandarin, &a.

PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN.

1867

Tous droits réservés.

A MONSIEUR ARTHUR CALLOU

Je suis venu ici, Monſieur, avec une réſignation qui prouvait que j'aurais bien voulu aller ailleurs, — excuſez cette rude franchiſe d'un homme que ses confrères appellent avec dédain un écrivain du Danube, *et qui s'honore de mériter cette injure.*

Mais, dès le lendemain de mon arrivée, grâce à vous, Monſieur, grâce auſſi aux hôtes charmants de votre châlet de Bon Accueil, *je me suis retrouvé en plein Paris, — et dans le meilleur Paris que je connaiſſe, le Paris élégant & bien élevé, le Paris aimable & savant.*

Je m'attendais à trois mois d'exil : j'ai eu trois mois de fêtes délicates, dont le souvenir ne me quittera plus déſormais.

C'eſt de votre faute, et je vous en remercie de tout mon cœur, en vous priant de vouloir bien accepter la dédicace de ce volume — comme un faible à-compte sur la reconnaiſſance que je vous dois.

Alfred DELVAU.

Vichy, 15 septembre 1866.

A LA

PORTE DU PARADIS

I

Le cadre était digne du tableau & le tableau digne du cadre, — ce qui n'arrive pas toujours aux cadres & aux tableaux.

Un ciel bleu, à peine égratigné ça & là de quelques minces flocons de nuages blancs — brins de fils échappés au fuſeau de la Vierge Marie. Des prairies verdoyantes comme les graſſes prairies normandes, coupées par des rigoles & des rideaux de peupliers, & au milieu deſquelles paiſſaient gravement, enfouies

jusqu'au fanon, de petites géniſſes tachetées de noir & de blanc. Une rivière babillarde, frangée de vieux troncs d'aulne & de touffes d'épilobes roſes ; quelques maiſonnettes aux toîts mouſſus : voilà le cadre.

Une jeune fille de seize ans, à la phyſionomie ingénue et sereine comme celle de ces ruſtiques beautés qu'on voit dans les payſages de Miéris, préſentant d'une main à boire à un cavalier, & de l'autre modérant l'impatience de son cheval blanc qui piaffe & hennit ; une jeune fille blonde comme le soleil & roſe comme une fleur d'amandier, avec des yeux de pervenche d'une limpidité sans égale : à faire croire qu'elle avait été pétrie par les mains délicates d'une fée avec un peu de crême et de sang, car on sentait courir la santé sous cette chair ferme au toucher & douce au regard comme le duvet d'un fruit non cueilli. Un jeune homme pâle & triſte comme une matinée de novembre, qui cependant avait dû naître pour être joyeux & plein de santé, & dont certaines privations, certaines douleurs, seules, on le devinait, avaient pu ainſi prématurément voûter la taille, voiler les yeux intelligents, pâlir le doux viſage encore imberbe. Voilà le tableau.

Le cadre s'appelait les bords de la Senne,

dans la banlieue de Bruxelles, — à l'endroit même où cette rivière, qui reſſemble tant à la Bièvre pariſienne, reçoit un ruiſſelet dont le nom seul attirerait les amoureux & les rêveurs, le *Vogelzang Beek*, ou Ruiſſeau-du-Chant-d'Oiſeaux.

Le tableau, à deux compartiments, s'appelait Hans et Nellen.

Nellen était la fille de l'ancien bourgmeſtre de Molenbeek, un homme important par sa poſition & par sa fortune, mais qui n'avait pas toujours été bourgmeſtre & riche. Hans était un grand artiſte inconnu, fils de pauvres gens qui avaient toujours été pauvres.

Tout à l'heure, ces deux jeunes amoureux chantaient l'éternel duo du cœur avec leurs lèvres paſſionnées & chastes, & semblaient auſſi oublieux du monde qu'ils en étaient oubliés dans ce petit coin de verdure choiſi pour leur rendez-vous. Voilà que maintenant les cordes divines de leurs voix se détendent & que les cordes graves réſonnent douloureusement. Qu'eſt-il donc arrivé ? Quel mauvais génie eſt donc venu détruire cette harmonie, souffler sur cette pure lumière, renverſer les châteaux de cartes édifiés par l'imagination ailée de ces

deux enfants si tendrement épris l'un de l'autre ?

Un mot, un souvenir, preſque rien, a été malencontreusement jeté par la jeune fille sur ce beau lac d'amour & de rêverie : il en a troublé la surface limpide. C'eſt fini, le charme eſt rompu, un brutal coup de corde a ramené du ciel sur terre ces deux jolis petits cerfs-volants.

Ils étaient pourtant si bien là-haut, dans les vaſtes plaines bleues du rêve ! Ils couraient si bien de conſerve sur les savanes parfumées de l'amour !

— Ainsi, mon pauvre Hanske, notre mariage eſt encore retardé! dit Nellen avec un gros soupir en serrant les mains de son amant, que cette parole avait fait treſſaillir. Mon père ne veut pas me marier parce qu'il me trouve trop jeune et parce que...

— Et parce qu'il me trouve trop pauvre, dis tout, Nell ! interrompit le jeune homme avec plus d'amertume qu'il n'aurait voulu en laiſſer voir.

— Trop pauvre, mon Hanske ? Trop pauvre, mon doux artiſte ? Tu as mon amour dans le préſent & la gloire dans l'avenir : tu es plus riche que le roi !

— Trop pauvre, je te le répète, chère Nell ! Ton père n'a jamais vu d'un œil bienveillant notre mutuel amour. Quand nous étions enfants & que tu m'appelais, en m'embraſſant bien fort, ton petit mari, & que je t'appelais, en te rendant tes baiſers, ma petite femme, ton père, alors bourgmeſtre de Molenbeek, fronçait ses gros sourcils, me tirait l'oreille, & je pleurais... Tu me conſolais vite le lendemain... Mais il nous surprenait encore, &, cette fois, il me châtiait avec plus d'énergie & tout autant d'injuſtice ; il m'accablait d'injures, il murmurait des menaces contre moi, contre mon père encore vivant, contre ma mère... contre ma mère, surtout... Pauvre femme ! que lui avait-elle donc fait ?... Nous avons grandi, Nell, & notre amour auſſi, & auſſi la haine de ton père... Oui, il me hait, pardonne-moi, chère, de te répéter cela ; il me hait & me mépriſe, parce que je suis pauvre, parce que je suis le fils de ma mère... Il ne veut pas que tu songes à moi, il ne conſentira jamais à notre mariage...

Nell voulut interrompre son amant en lui mettant sa bonne petite main sur les lèvres, mais il continua :

— Je sais bien, chère Nell, que je n'ai pas

le droit de me plaindre, puiſque tu es là & que tu me dis que tu m'aimes : mais malgré moi, & en dépit de tes encouragements, je me sens tout triſte & un peu courroucé contre le sort, en songeant à ma pauvreté qui ferait la tienne, Nell !...

— Qu'importe la pauvreté, Hanske, à qui a comme toi le talent, comme moi la tendreſſe, comme nous la jeuneſſe ? Pourquoi voir ainſi sans ceſſe des nuages dans le ciel bleu de notre exiſtence ? Je t'aime & tu m'aimes, je t'aimerai & tu m'aimeras toujours, & nous vieillirons enſemble sans nous en apercevoir, même sans avoir de vieilleſſe, car les amoureux n'en ont jamais, l'amour étant la fleur éternelle qui s'épanouit juſque dans la neige... Que souhaites-tu donc de plus, ambitieux ?... Viens, mon Hanske, je suis sûre que, même dans le tombeau, nous nous dirons encore ce que nous nous diſons en ce moment : « Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !... » Pourquoi donc nous attriſter ?...

Hans secoua la tête avec un mélancolique sourire ; puis il prit Nellen dans ses bras, &, l'étreignant avec une tendreſſe fiévreuſe, il lui murmura :

— Chère lumière de mes ténèbres ! Blonde & chaste étoile de mes nuits ! Douce, chère et bonne petite fée ! où donc tes lèvres rouges puiſent-elles le miel dont elles sont parfumées ? Où donc ton cœur de vierge puiſe-t-il les fortifiantes paroles que tu répands comme un baume sur mes plaies les plus secrètes & les plus douloureuſes ?

— A cette divine source qu'on appelle l'amour, Hanske ! murmura Nellen, en penchant sa blonde tête sur le cou de son amant.

— Je le sais, reprit Hans en treſſaillant, & c'eſt à cauſe de cela, ma bien-aimée, que je m'alarme, que je m'inquiète & que je souffre. Il faut que je m'acquitte envers toi, Nell, pour tout le bonheur que tu me donnes et pour celui que tu me promets... La femme apporte son cœur en dot, c'eſt sa seule richeſſe, la plus grande & la plus pure ; mais l'homme qu'elle aime a pour devoir sacré de lui procurer, en échange, une vie calme, heureuſe & bonne. Son courage, à lui, s'accommoderait de la miſère, qu'il peut braver ; mais sa loyauté se refuſe à faire partager ce lourd fardeau à la femme qu'il a choiſie pour compagne. Les amoureux sont des oiſeaux, Nell, des oiſeaux

charmants, des oiſeaux chanteurs, mais les oiſeaux eux-mêmes cherchent le grain qui les nourrit & qui ne tombe pas tout seul dans leur nid. Il ne faut pas que tes plumes soient froiſſées par les tourmentes de ma vie; il ne faut pas que ta radieuſe jeuneſſe, que ton éclatante beauté se fanent dans les privations, dans la gêne, dans les luttes de la pauvreté... Ces luttes sont terribles, Nell, terribles en vérité! L'homme, parfois, n'eſt pas aſſez fort pour en sortir vainqueur; l'homme, la créature énergique & courageuſe pourtant, eſt parfois vaincu par la pauvreté : que deviendrait une femme aux priſes avec ce démon hideux?...

— Mais puiſque je t'aime, Hanske! murmura doucement & tendrement la jeune fille, en cachant de nouveau sa tête blonde sur l'épaule du jeune homme.

— Chère flamme de mon cœur! cela ne suffit pas, répondit Hans. Cela ne suffit pas! cela ne suffit pas! répéta-t-il avec une sorte de rage douloureuse.

— Hanske! mon Hanske! les oiſeaux & les amoureux sont les créatures préférées du bon Dieu; pourvu qu'ils aient un nid, de

mouſſe ou de paille, ils n'en demandent pas davantage. La Providence n'eſt-elle pas là pour le reſte ?... Je n'ai pas un bien fort appétit, va ! deux ou trois grains de mil & ta tendresse, & me voilà plus riche qu'une reine, plus heureuſe qu'une impératrice... Eſt-ce que tu serais ambitieux, décidément, mon Hanske?...

— Tu dis que je blaſphème, n'est-ce pas, Nell ? Non, je ne blaſphème pas. Je t'aime violemment et tendrement ; tu es mon rêve le plus careſſé. Enfant, je t'aimais ; jeune homme je t'aime & je t'aimerai toujours ; mais mon amour eſt loyal, Nell, je veux qu'il te faſſe vivre & non qu'il te tue... il me défend d'embarquer ta blonde & souriante jeuneſſe sur un océan de ténèbres & de miſères. Je veux que tu sois heureuſe, Nell...

— Je le suis puiſque tu m'aimes, Hanske ! répondit Nellen de sa voix la plus melliflue.

— Je veux que ma mère le soit auſſi, reprit Hans. Ma mère, pauvre chère martyre qui déſeſpère de la vie, qui doute de Dieu & de moi, parce qu'elle doute du bonheur... Elle eſt fatiguée d'attendre, parce qu'elle a attendu trop longtemps... Ah ! Nell ! mon cœur se

brise à cette idée... A quoi peut-elle se raccrocher dans la vie, en effet ? Toutes les tendreſſes lui manquent, excepté la mienne, dont elle ne fait pas un grand cas parce qu'elle ne se prouve pas aſſez. Elle n'eſpère plus rien, elle n'attend plus rien. Comme elle n'eſt pas dévote, Dieu ne peut rien pour elle. Comme elle n'eſt pas liſeuſe, les livres ne peuvent guère la diſtraire... Quoi, alors? Elle n'a donc plus qu'à attendre le jour suprême du repos, après lequel elle aſpire. Ah ! si, du moins, en attendant ce repos éternel, & pour s'y habituer un peu, elle avait une exiſtence calme, un bien-être aſſuré, peut-être attendrait-elle patiemment...

— Pauvre maman ! soupira Nellen avec une compaſſion sincère.

—Il ne faudrait pourtant pas grand'choſe pour réaliſer tous les projets que j'ai formés à propos d'elle & de toi, reprit Hans en déſignant de la main à Nellen une petite maiſonnette plantée sur les bords de la Senne, à quelques pas d'eux. Voilà le nid que j'ai oſé convoiter. Il eſt digne de nous, & nous serions dignes de lui : une oaſis dans un déſert, à deux pas de la ville ! Il y a huit jours, nous paſſions devant

cette maiſon de pauvres gens, ma mère & moi; involontairement, inſtinctivement, l'idée nous vint, à elle & à moi, d'entrer pour la viſiter... Elle eſt à vendre... Ma mère avait retrouvé ses jambes de quinze ans; elle allait, venait, montait, deſcendait, se faiſait montrer tout, donnait ses conſeils, ses obſervations, ses critiques, comme quelqu'un qui a fait son choix & qui va venir s'inſtaller... J'étais sous le charme, moi auſſi, & je la regardais faire & dire avec des yeux attendris. Cette maison n'eſt pas grande, chère Nellen, mais elle a des arbres & des fleurs, des parfums & des oiſeaux, de l'ombre & de la muſique : un vrai paradis pour des gens auſſi simples que nous ! C'eſt notre nid, te dis-je!.. Le jardinier la voyait déjà vendue, &, malgré la pauvreté de nos habits, il devenait de plus en plus reſpectueux pour nous ; il saluait déjà ma mère comme sa future propriétaire, & ma mère recevait tous ses compliments, toutes ses offres de service, d'un air qui m'attendriſſait & me navrait tout à la fois. Pauvre chère femme!.... Quand nous fûmes sortis & que le jardinier nous eut reconduits humblement juſque sur la route, ma mère revint sur ses pas pour contempler encore une fois cette maiſonnette, objet de ses

légitimes convoitiſes. Son viſage, de gai qu'il était auparavant, devint amer & sombre, le viſage que je ne lui vois que trop souvent! Elle regardait la maiſonnette d'un air étrange qui m'oppreſſait, qui me faiſait froid au cœur, car il diſait, ce regard, avec une éloquence cruelle: « C'eſt là que j'aurais aimé à finir ma vie, & c'eſt à l'hopital que je la finirai ! » Puis, de la maiſon ses regards se reportèrent sur moi, auſſi étranges ; elle remua pluſieurs fois les lèvres, comme pour parler, mais, s'interrompant bruſquement dans ses méditations, elle reprit le chemin du faubourg avec tant de viteſſe que j'eus, pendant quelques inſtants, de la peine à la suivre... Ah ! Nelke ! son regard eſt reſté là, comme un coup de couteau ; il me pourſuit comme un reproche... & pourtant, mon Dieu ! pourtant...

Hans n'acheva pas. De groſſes larmes coulèrent le long de ses joues. Sa tête tomba lourdement sur sa poitrine.

— Hanske ! murmura Nellen de cette voix harmonieuſe qui reſſemblait à un souffle ; Hanske !...

— Je ne peux pas avoir cette maiſon ! reprit le jeune homme avec déſeſpoir. Elle coûte six

mille francs... Six mille francs ! Quelle ironie! Toutes mes toiles réunies, toutes mes planches réunies ne vaudront jamais cela... Si je les avais, Nelke, conçois-tu notre joie ? t'imagines-tu notre bonheur ?... Mais je ne les aurai jamais.... je suis pour toujours condamné à l'obſcurité & à la miſère... je ne suis qu'un miſérable artiſte... je ne vaux pas un miſérable artiſan!... Mes veilles & mon labeur sont moins payés, moins honorés que le labeur & les veilles d'un sabotier !... Ah ! mes projets ! ah ! mes rêves !... Six mille francs ! Il y a des gens qui ont six mille francs & qui ne sont pas heureux... Comment s'arrangent-ils donc? Il y a des gens qui pourraient me donner cette somme sans plus s'appauvrir que moi lorsque je donne une cents à un mendiant... Le croirais-tu, Nell, j'ai mis à deux ou trois loteries, dans l'eſpérance de gagner une petite somme.... N'ayant plus foi dans la Providence, j'ai cru au hasard : le hasard a été auſſi sourd à mes appels que l'avait été la Providence... Oh! la miſère !... quelle horrible choſe, surtout pour ceux qui ne sont pas seuls !... Fuis-moi, Nell, je ne suis pas digne de t'obtenir, je te porterais malheur... Ne m'aimes plus, Nelke, tu ne dois plus m'aimer... Je suis pauvre et tu seras ri-

che.. Ton père, le bourgmeſtre de Molenbeek, ne veut pas de ce mariage, et il a raiſon... C'eſt un bon père que ton père, Nellen, un père prévoyant, qui t'aime plus raiſonnablement que moi... Il songe à ton avenir, il connaît le mien : il a raison de me repousser, car je ne suis pas le gendre qu'il lui faut... Il me hait, et il hait ma mère qui l'a refusé pour épouser mon père, non parce qu'il était plus riche que le tien, mais parce qu'elle l'aimait comme je t'aime, Nell ! Ton père nous hait, il me mépriſe... Je ne dois pas lui voler sa fille, son héritière... je serais un malhonnête homme !

— Cher Hans ! répondit Nellen d'un air de doux reproche, cher Hans ! au nom de notre amour, ne me dis plus de ces affreuses paroles... Je t'aime, & ne serai jamais à un autre qu'à toi... Si les autres te dédaignent, moi j'ai foi en toi... Tu es un noble cœur & un homme de génie. Je suis heureuſe de ton amour & je serai fière de ton nom, qui deviendra célèbre & honoré, crois-en mes preſſentiments... Tu sais bien cette petite eſquiſſe que tu m'avais donnée ? Je l'ai fait encadrer & placer dans la galerie de tableaux de mon père, à son inſu.... Dimanche dernier, M. le baron Vanderhecht, un amateur diſtingué, un homme très-bien-

veillant, eſt venu nous voir; après le dîner, mon père & lui ont viſité la galerie; je les accompagnais. Après avoir examiné toutes les toiles, M. Vanderhecht allait se retirer, lorsque ton eſquiſſe attira son regard; il s'en approcha bruſquement, la contempla à plusieurs repriſes avec une attention qui me faiſait bondir le cœur; puis, se tournant vers mon père, occupé d'un autre côté, il lui demanda le nom de l'auteur de ce petit tableau. Mon père, étonné, le regarda, me regarda sans rien comprendre à la préſence de ton œuvre dans sa collection. «J'ignore, dit-il avec une moue de dédain, quel barbouilleur....» Le baron l'interrompit pour lui dire : « Mais c'eſt un blaſphème ! cette toile n'eſt pas d'un barbouilleur, elle eſt d'un homme de talent, de beaucoup de talent. Un barbouilleur ! comme vous y allez ! C'eſt fait dans la manière des maîtres, & si Joost Cornélius Droogsloot n'était pas mort depuis longtemps, je croirais que c'eſt lui...» Je lançai à M. Vanderhecht un regard noyé de reconnaiſſance; je lui savais un gré immenſe de la juſtice qu'il te rendait, &, au riſque de m'attirer la colère de mon père, je m'écriai : « Vous avez raiſon, monſieur le baron, cette toile eſt d'un homme

de génie, aujourd'hui inconnu, mais qui sera demain célèbre dans toute la Belgique & dans toute l'Allemagne : il se nomme Hans Moſſelgat ; il est pauvre & il soutient sa mère... » Le baron sourit de mon enthouſiaſme ; il s'avança vers moi, me prit les deux mains, les baiſa avec une reſpectueuſe sympathie, & se tournant vers mon père : « Quel que soit l'auteur de cette toile, dit-il, connu ou inconnu, je vous la demande, &, en échange, je vous prierai d'accepter un Gérard Honthorſt, très-estimé des connaiſſeurs et de moi-même. » — « Oh ! répondit mon père avec ironie, prenez, baron, prenez, et ne donnez rien en échange ; je serai trop heureux d'être débarraſſé de cette ébauche sans nom & sans valeur... » M. Vanderhecht ne se fit pas prier plus longtemps ; il décrocha la toile et l'emporta. En me quittant il me gliſſa entre les doigts une bague d'un grand prix, comme arrhes du marché, a-t-il dit. Cette bague t'appartenait, je te l'aurais fidèlement remiſe, si mon père n'avait pas cru de son devoir de me l'arracher... Et maintenant, cher Hans, crois-tu que j'aie tort de te dire d'eſpérer ?..

Hans releva le front à cette queſtion de sa jeune maîtreſſe, &, pour toute réponse, il lui

prit la tête dans ses deux mains et la baiſa avec effuſion. Il avait des larmes de joie dans les yeux.

— Tu es une brave fille du bon Dieu, Nell, & tu mérites bien le bonheur des anges ! murmura-t-il avec attendriſſement.

— Une baiſe alors, la dernière, monſieur ! reprit la jeune fille avec la coquetterie charmante de l'enfance. Une baise ! & en route pour la maiſon paternelle !...

— Une baise, cruelle enfant, une seule ?...

— Si votre fiancée vous donne tout, que vous donnera donc votre femme, monſieur ?

— *O my lieven ! my lieven !* soupira Hans en reprenant pour un moment le langage flamand, si tendre & si nonchalant quand il eſt parlé par des lèvres jeunes & amoureuſes.

— *O my lieven ! o my lieven !* répéta Nellen en parodiant doucement l'air langoureux de son amant.

II

Le chemin eſt long du Ruiſſeau-du-Chant-d'Oiſeaux à Bruxelles, — surtout quand on marche auſſi lentement que les amoureux,—&

il s'agiſſait d'arriver avant la nuit. Hans & Nellen, se tenant par la main, se mirent en route, le long des rives capricieuſes de la Senne, en chantant les interminables couplets de la *Chanson de Mai,* — une de ces chanſons d'amour si populaires & si mélancoliques dont on ne connaît jamais l'auteur et qui ont peut-être été faites par tout le monde.

Quelques-uns de ces couplets se perdirent dans des suſurrements de baisers & dans les murmures myſtérieux de la campagne aux approches de la nuit. Tout chantait avec ces deux beaux enfants, abſorbés dans la viſion reſplendiſſante de leur mutuel amour : les oiſeaux, les fleurs, les ruiſſeaux ! La nature mariait ses harmonies à l'harmonie vibrante de leurs cœurs & continuait le concert commencé par le bruit éclatant de leurs lèvres de vingt ans.

Le chemin eſt long du Vogelzang-Beek à Bruxelles : Hans & Nellen trouvèrent encore moyen de l'allonger en s'arrêtant de temps en temps pour cueillir des wergiſſ-mein-nicht sur les bords de la Senne, puis sur les bords du canal de Charleroy.

Quand ils furent arrivés à la hauteur du

pont mobile par lequel on va à Molenbeek, ils ceſſèrent de chanter & de se tenir par la main, comme ils avaient fait jusque-là, de peur de rencontres malveillantes. Mlle Nellen Van Elde au bras de M. Hans Moſſelgat, paſſe encore ; mais le bras de M. Hans Moſſelgat autour de la taille de Mlle Nellen Van Elde, cela eût été par trop scandaliſant ; ils étaient fiancés, non mariés, ils se devaient à eux-mêmes de n'éveiller dans l'eſprit de perſonne aucun soupçon injurieux à l'honneur.

Ils ne chantaient donc plus ; ils ne parlaient plus. Mais, si leurs voix étaient muettes, leurs cœurs continuaient à jaſer de la façon la plus tendre. Hans, griſé par une atmoſphère de bonheur, avait l'air de marcher sur des nuages. Il lui semblait qu'une forme inviſible le pouſſait doucement, bien doucement, sans qu'il fît le moindre effort pour avancer. Il nageait dans un éther enivrant qui lui ôtait preſque la conſcience de son exiſtence ordinaire. Il devinait bien qu'il n'était pas dans le ciel ; mais il ne se croyait pas, néanmoins, si près de la terre.

Un cri terrible le réveilla bientôt.

Ils marchaient au milieu de la rue des

Fabriques, en ce moment encombrée de promeneurs. A quelques pas de l'endroit où ils se trouvaient, un raſſemblement tumultueux barrait le chemin. Des cris, des huées, des éclats de rire, sortaient par intervalles du milieu de la foule, sans ceſſe groſſie par de nouveaux curieux.

— Voyons donc ce que c'eſt ! s'écria Nellen avec cet empreſſement de la jeuneſſe à tout voir & à tout entendre — même, & surtout, ce qui doit bleſſer ses yeux & ses oreilles.

— Pourquoi voir ? répondit Hans, qui, sans en savoir la cauſe, se sentait inquiet.

— Pour voir, donc, monſieur mon mari ! pour voir ! avec votre permiſſion toutefois, ajouta la folle enfant en entraînant son amant vers les groupes les plus animés.

Hans ne céda à ce caprice et n'obéit à cette preſſion qu'avec une répugnance inſtinctive. Il aimait peu la foule, d'ordinaire, à cauſe de sa brutalité ; mais, en ce moment, il la haïſſait de toute l'énergie de son âme.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda une petite voiſine de Nellen à un monſieur haut en favoris & en couleurs.

— Il y a, ma belle enfant, répondit l'homme

interrogé, il y a qu'il n'y a rien, moins que rien : c'eſt une femme qui vient de cheoir sur le pavé... On la croyait tombée de faibleſſe d'abord, mais on s'eſt aperçu bien vite qu'elle était tombée de genièvre... Elle aimait trop le genièvre, c'eſt ce qui l'a fait tomber. Voilà, ma belle enfant !...

— Oh ! c'eſt affreux !... Une femme ! jeune, peut-être ?

— Non, ma belle enfant, non. Tout au contraire !... Cette femme eſt très-vieille, trop vieille... & c'eſt ce qui rend la chose plus hideuſe encore... Les femmes jeunes se griſent avec de l'amour, ma belle enfant, vous devez le savoir, &...

Le discours de cet éloquent orateur fut coupé par un cri étrange parti du milieu des groupes en belle humeur. A ce cri répondirent des clameurs frénétiques, des exclamations joyeuſes & sauvages.

Hans treſſaillit, comme si on lui eût appliqué un fer rouge dans le dos.

— Qu'avez-vous, mon ami ? demanda Nellen.

Hans lui quitta bruſquement le bras. Puis, tout haletant & se penchant vers son viſage,

il murmura d'une voix brève & d'un air enfiévré :

— Nellen ! vous êtes un bon cœur & une brave fille... Je sais que vous m'aimez un peu... Eh bien ! prouvez-le moi... Quittez-moi à l'inſtant même ! Fuyez ! au nom du ciel, fuyez ! Allez droit devant vous, de ce côté, sans vous retourner... Vous me jurez, n'eſt-ce pas ? de ne pas vous retourner, de ne pas revenir sur vos pas ?... Allez maintenant ! je vois que vous m'avez compris & que vous êtes une brave créature du bon Dieu... Merci ! Adieu !

Hans, qui était sûr de l'effet de ses paroles, ne prit pas la peine de se retourner pour s'aſſurer que Nellen s'éloignait bien dans la direction qu'il lui avait indiquée. Il se rapprocha impétueuſement des groupes de curieux, fondit au milieu d'eux, tête baiſſée, comme un taureau, en pouſſant un mugiſſement sonore. Une fois là, il se baiſſa, ramaſſa dans le ruiſſeau une maſſe informe qui y giſait en proférant de temps en temps des paroles incohérentes ; puis, robuſte & furieux de douleur, il enleva cette maſſe, la plaça sur ses épaules & diſparut en se frayant un chemin à travers la foule ſtupide d'étonnement.

Au bout d'un quart-d'heure d'une courſe déſordonnée, il entra dans une allée de la rue de la Chaufferette, monta trois étages, ouvrit une chambre & déposa avec précaution son fardeau sur un mauvais lit qui meublait cette chambre. Puis il vint à la porte & la ferma après avoir écouté s'il avait été suivi. Quand il eut allumé une chandelle & aperçu dans dans toute sa navrante laideur le spectacle qu'il avait devant lui, il tomba lourdement sur ses deux genoux, le long du lit, la tête sur les vêtements souillés de la femme & sanglota.

— Oh ! mamère ! ma mère ! s'écria-t-il avec un déſespoir sombre. Ma mère ! Que vous ai-je donc fait, ma mère !

— J'ai soif, dit celle-ci en étendant les bras.

Hans détourna la tête avec douleur, prit son mouchoir & le porta à ses lèvres pour étouffer ses sanglots.

— Que votre volonté soit faite, mon Dieu ! murmura-t-il accablé.

— C'eſt toi qui es cauſe de tout cela ! râla d'une voix sombre la vieille femme, qui avait surpris le geſte de déſeſpoir de son fils ; oui, c'eſt toi... Tu me laiſſes toujours seule... toujours seule & miſérable... pour courir après

je ne sais quoi... pas après la fortune, non! La fortune! continua-t-elle en ricanant & en montrant le poing à son enfant agenouillé. La fortune! tu m'en devais une... tu me l'avais promiſe pour mes vieux jours... Mes vieux jours sont venus... mais la fortune... où eſt-elle? Ah! bien oui, la fortune! La miſère, à la bonne heure! C'eſt bien aſſez bon pour moi, la misère, n'eſt-ce pas?...

— Ma mère! dit Hans d'un ton suppliant.

— Laiſſe-moi, mauvais fils! Va-t'en, paresseux, qui laiſſes ta mère mourir de faim & s'abrutir dans l'ivrognerie!.. Si ton père vivait encore, il te tuerait & il ferait une bonne œuvre, une bien bonne œuvre, en vérité... Il te tuerait! il te tuerait! il te tuerait! répéta avec une énergie cruelle la vieille femme encore hallucinée par l'ivreſſe; mais je me tuerai, moi... Je me débarraſſerai d'un fardeau... La vie m'eſt honteuſe & lourde à porter... Perſonne ne m'aime, tout le monde me repouſſe... je n'ai plus de mari, je n'ai plus d'enfant... Non! je n'ai plus d'amis, plus de famille!...

Et la pauvre folle se mit à chanter sur un air dolent une chanſon flamande triſte & monotone comme le murmure du vent dans les nuits d'hiver, & dont voici la traduction:

« *On me repouſſe partout — Du pied comme un chien ! — On ferme toutes les portes — Où je frappe accablée ! — Nulle porte hospitalière ! — Partout le même accueil ! — Mais je connais une maiſon — Dont je pourrai franchir le seuil... — A sa porte je frapperai.... — C'eſt la porte du tombeau ; — Et l'on m'ouvrira bien vite, — Et j'y trouverai enfin le repos !* »

— Ma mère ! ô ma mère ! sanglota le jeune homme.

— Je ne suis plus ta mère ! reprit la malheureuſe femme avec colère. Je ne veux plus être ta mère... Je te renie !.. Ton père t'aurait tué... il aurait bien fait.... Tu ne travailles pas... Tu es un fainéant... Tu aurais pu devenir un bon ouvrier, gagner honnêtement ton pain, celui de ta mère... Nous aurions pu être heureux... Mais non ! monſieur a préféré.. comment appelles-tu cela ?... la gloire !... Ah ! oui !... Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, la gloire ?.. Ah ! tu me fais rire ! Oui ! Tu me fais pleurer aussi... Tu ne sais pas même vendre tes eaux fortes pour le prix du cuivre, tes tableaux pour le prix de la toile. Tu gaſpilles notre argent dans des achats ridicules... Tu t'ima-

gines peut-être que tu es un artiste parce que tu sais barbouiller une toile ou couvrir un morceau de cuivre de griffonnages ! Un artiſte, toi ! Ah ! tu me fais rire... Oui, tu me fais pleurer auſſi... Qu'eſt-ce que cela te rapporte, dis?.. Nous mourons de faim... Perſonne, dans le faubourg, ne nous eſtime à cauſe de notre miſère... ne nous reſpecte à cauſe de ton dédain ridicule... On rit de toi quand tu paſſes dans les rues... Je le sais, je l'ai vu... On dit en ricanant: «Ce petit monſieur qui paſſe fier comme un roi, vêtu come un gueux, c'eſt le fils de Jean Moſſelgat le cordier... Ça n'a pas de talent, encore moins d'argent & ça ne salue perſonne.. Il fait bien, car perſonne ne le saluerait.... » Voilà ce qu'on dit de toi quand tu paſſes..... Sais-tu ce qu'on dit de moi quand je paſſe ?

— Ma mère ! supplia Hans, les mains étendues vers elle.

— Ah ! tu m'entendras... Ou plutôt, non, va-t'en ! mauvais fils ! mauvais fils ! mauvais fils ! va-t'-en ! va-t'-en ! va-t'-en !...

Et d'un geste plein de dignité sombre, elle le congédia en lui montrant la porte. Puis, après cet effort, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller, elle redevint immobile, inerte, sans souffle et comme sans vie.

Hans se releva, se pencha doucement sur le visage de sa mère, contempla d'un air de respectueuse triſteſſe les ravages cauſés par le chagrin & la miſère sur cette pauvre phyſionomie autrefois si calme, &, après avoir pieuſement baiſé les cheveux gris qui la voilaient, il s'éloigna en emportant la lumière dont l'éclat aurait pu fatiguer la malade.

Il n'y avait qu'une porte entre son atelier, où il couchait, & la manſarde de sa mère : il pouvait accourir au moindre bruit, au moindre appel. Ainsi raſſuré, il rentra chez lui.

III

Une fois chez lui, seul avec son déſeſpoir, Hans — l'honnête artiſte, le fils pieux, crucifié dans son double amour — sentit son âme se briſer ; ses forces l'abandonnèrent: il alla rouler sur le carreau de sa chambre.

Toopl, — son chat noir favori, le seul commenſal que pût souffrir sa mère, — Toopl sauta familièrement sur ses épaules, & salua son retour par un ron-ron amical prolongé outre mesure, qui se mêla à ses gémiſſements.

***

Il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien que l'immenſe déroute des eſpérances édifiées par lui à grands frais, et auxquelles sa mère venait de porter un coup mortel.

Seul enfant, unique fruit des amours d'un pauvre cordier & d'une pauvre ouvrière, Hans avait grandi sans faire de bruit. Son père était mort en croyant laiſſer un succeſſeur, & sa mère, bonne & digne femme, pleine de simpleſſe & reſpectueuſe envers les dernières volontés de son mari, avait voulu faire continuer à Hans un métier pour lequel il ne se sentait pas fait.

L'inspiration lui était venue; la révélation s'était faite en lui. Il s'était senti attiré vers les sommets lumineux de l'art, & tous ses efforts, depuis ce moment, avaient tendu à quitter la vallée fangeuse où il avait jusque-là vécu, & où sa famille l'avait deſtiné à mourir.

Enfant, il préludait à sa vocation future en charbonnant, sur le mur le long duquel il tournait la roue du cordier, des croquis informes aſſurément, mais qui témoignaient cependant de diſpoſitions remarquables très-dignes d'encouragements.

Les encouragements n'étaient pas venus, mais une voix secrète avait murmuré des pro-

meſſes dorées à l'oreille de l'enfant, &, jeune homme, il obéiſſait tout à fait, enfin, aux suggeſtions puiſſantes de cette voix intérieure.

Un petit héritage, inopinément recueilli par sa mère, lui avait permis de vivre un peu à sa guiſe, & il en avait profité pour étudier, pour fortifier son goût, pour éclairer son intelligence en deſſinant toujours & partout.

Au bout de trois années d'études acharnées, il était devenu un artiſte. Il peignait bien, deſſinait mieux encore, et faiſait des eaux-fortes où l'on sentait le souffle puiſſant de Rembrandt.

Mais l'héritage une fois dévoré, la pauvreté était venue s'aſſeoir au foyer de la veuve & de son fils.

Alors avait commencé une série de luttes, de déboires, d'angoiſſes, de chagrins, qui avaient tué l'énergie de la femme & l'amour de la mère. Quant à l'enfant devenu homme, il avait cru pouvoir sortir victorieux de ce combat avec la deſtinée. Tout à l'heure encore, dans ses cauſeries avec Nellen, sa jeune & douce maîtreſſe, il eſpérait ; maintenant, il se sentait déſarmé, il ne pouvait plus lutter, il était renverſé. Au matin, Hans était encore plongé dans ces méditations douloureuſes.

La fenêtre était ouverte : Hans vint s'y accouder, rêveur, & regarda dans le lointain, par l'échancrure du toît, les graſſes prairies des bords de la Senne, du côté d'Anderlecht.

— Toute ma vie eſt là! murmura-t-il avec mélancolie ; tout mon bonheur eſt là, au bout d'un regard! Mon bonheur ? Un rêve, une fumée bleue ! Elle s'évanouit, il diſparait !... La nuit se fait de nouveau dans mon cœur ; le vide se fait de nouveau dans ma cervelle. Je m'étais attaché à un devoir : le devoir se fait cruel au lieu de se faire doux. Le fardeau devient trop lourd pour mes épaules... Et perſonne ! perſonne ne peut en prendre la moitié!.. Ce qui eſt arrivé hier me ferme sans retour la porte de l'eſpérance... La loyauté me commande de rompre avec Nellen... J'héſitais à lui faire partager ma pauvreté : dois-je lui faire partager mon aviliſſement? Ah ! miſérable ! miſérable que je suis ! Des affections briſées, une sainte croyance détruite, & puis le doute! Le doute !... Ma mère a peut-être raiſon. Ce que je prends pour du talent n'eſt que de l'orgueil... Je me crois artiſte & je ne vaux pas un artiſan... Elle a raiſon... elle a raiſon... La gloire eſt une chimère... Notre pauvreté seule eſt une réalité, une réalité terrible, une réalité

monſtrueuſe ! Ah ! ma mère, vous m'avez dit cette nuit des paroles qui me donnent appétit de mourir! Quand je ne vous appartiendrai plus, je m'appartiendrai... et alors... alors !...

IV

Pendant que Hans Moſſelgat se perdait dans ses rêves douloureux, deux coups étaient diſcrètement frappés à la porte de la chambre, &, comme il ne répondait pas, la perſonne qui avait frappé, fatiguée d'attendre le « Entrez! » de rigueur, entrait sur la pointe du pied.

Cette perſonne était un preſque vieillard à l'œil inquiet, à l'allure caſſée, aux vêtements aſſez sordides : un type d'Hoffman, dépaysé en Belgique.

— Bonjour & bon souhait, mon jeune ami! dit ce vieillard en refermant la porte & en s'avançant avec précaution dans la chambre.

Hans ne répondit pas à cette voix, connue de lui cependant. Son regard suivait un fantôme évoqué par son imagination fatiguée, une image flottante, indécile, prête à diſparaître à l'horizon de son rêve.

— Ah ! ah ! mon jeune ami ! reprit le vieillard en frappant familièrement sur l'épaule du jeune homme ; nous dormons encore !...

Hans se réveilla en surſaut et fixa des yeux effarés sur son viſiteur que Toopl accueillait déjà en ami, à en juger par son ron-ron formidable & par le plaisir qu'il prenait à frotter son épaiſſe fourrure noire le long du maigre tibia du vieillard.

— M. Zièle ! murmura-t-il, en se levant à demi.

— Moi-même, mon jeune ami, moi-même ! Eh bien ! que devenons-nous ? Que faiſons-nous ? Que diſons-nous ?

Et sans attendre une réponſe à ses queſtions le vieillard se pencha sur la table & se mit à conſidérer avec attention l'immenſe planche de cuivre gravée par Hans Moſſelgat.

— Hum ! hum ! grommela-t-il en aſſeyant ses lunettes sur son nez, qui reſſemblait au bec d'une mouette rieuse. Hum ! hum ! Ceci eſt bien ! fort bien ! très-bien ! tout à fait bien ! Des progrès, jeune homme ! des progrès ! Pas la moindre trace de burin... Rien que de l'eau-forte ! Pas de roulette ! Pas de ficelles ! Un deſſin vigoureux, une couleur superbe... Par-

fait! parfait! parfait! A la bonne heure! Nous arriverons, jeune homme, nous arriverons!

Mais Hans l'écoutait à peine: sa penſée était ailleurs.

— Avez-vous fait tirer un état de cette planche, maître Moſſelglat? demanda le vieillard sans quitter des yeux le chef-d'œuvre qu'il avait devant lui.

D'un geſte machinal, Hans indiqua un carton placé sur une chaiſe. M. Zièle y courut de toute la viteſſe de ses pauvres jambes de cinquante-quatre ans, ouvrit le carton, le feuilleta d'une main hâtée &, au bout de quelques minutes de recherches, il en tira une grande feuille, blanche d'un côté, noire de l'autre: c'était l'épreuve de l'eau-forte faite par Hans Moſſelgat.

— En vérité, en vérité! Cela eſt très-beau! très-beau! très-beau! ne put s'empêcher de dire le vieux marchand, oubliant, pour la seconde fois, sa prudence habituelle, qui consiſtait à déprécier les œuvres qu'il voulait acheter.

Et, en effet, c'était un chef-d'œuvre que cette eau-forte signée d'un nom inconnu, inventée par une imagination de vingt ans, exécutée par un artiſte preſque ignorant, mais

seulement amoureux de l'Art & merveilleuſement doué par la Nature, — pour son malheur.

Cette immenſe planche — non terminée encore & dont une seule épreuve avait été tirée — était une fantaiſie sortie du cerveau de ce jeune rêveur de génie; une fantaiſie apocalyptique, où le fantaſque heurtait le réel, où de fraîches & raviſſantes figures se trouvaient éclabouſſées par la marmite du diable, par les monſtres les plus hideux, les plus invraiſemblables, les plus faits pour terrifier! Quelque choſe dans le goût des diableries de Teniers & de Rembrandt, avec la verve particulière de Goya! Une vision infernale & céleſte, tout à la fois: un cauchemar double, à double effet, à double émotion, — un chef-d'œuvre!

Le vieux Zièle était ravi, tranſporté, preſque heureux.

— Je vous l'achète! dit-il bruſquement en mettant l'épreuve sous son bras. Cette épreuve eſt bonne... Finiſſez la planche... et... vous serez riche!

Riche! ce mot fit sourire amèrement le jeune homme, qui connaiſſait l'ironique généroſité du brocanteur.

— Oui, mon jeune ami, riche & heureux ; c'eſt moi qui vous le dis, & vous avez intérêt à me croire.

— Heureux ! riche ! répéta Hans avec le même sourire. Voilà deux mots bien ambitieux, que je ne sais pas prononcer quand je veux, par hafard, leur donner le sens qu'il vous plaît de leur donner en ce moment. Voyez-vous, monſieur Zièle, j'appartiens à cette catégorie trop nombreuſe de miſérables qui paſſent leur vie à la porte du Paradis, qui y voient entrer, pimpants, joyeux & fiers, une foule de beaux meſſieurs & de belles dames, & qui n'y peuvent entrer, eux, que du regard, par l'entrebaillement, voilà tout ! Voir ouvrir & fermer les portes du bonheur, les recevoir quelquefois sur le nez quand on s'en eſt trop approché, cela manque de gaîté, convenez-en, monſieur Zièle ! Mais, en somme, n'eſt-ce pas ? la vie s'écoule dans cette occupation, &, une fois mort, on n'a plus rien à convoiter ni plus rien à poſſéder...

— Allons, allons, mon enfant ! reprit paternellement le vieux brocanteur en prenant dans ses vieilles mains sans chaleur les mains fiévreuſes du jeune artiſte. Allons, voilà de mauvaiſes paroles ! de folles paroles ! Vous

avez du talent, vous aurez de l'argent... Et dame! quand on a du talent & de l'argent, & que, par-deſſus tout cela, on eſt jeune, je ne vois pas trop ce que l'on peut se souhaiter... Tenez, faiſons une affaire, une bonne affaire; voulez-vous?

Ici, le père Zièle tira de sa lévite un sac de cuir noirci par un long uſage & d'une rotondité reſpectable. On entendit la petite chanſon que chantent entre elles les pièces d'or qui preſſentent une séparation prochaine.

Hans treſſaillit & regarda le vieillard avec des yeux brillants d'eſpérance & de crainte.

— J'ai là-dedans, reprit le brocanteur en frappant reſpectueusement sur le sac de cuir comme pour impoſer silence aux bavardes & belles priſonnières ; j'ai là-dedans, mon jeune ami, de quoi vous raſſurer quant à préſent sur mes intentions à votre égard. Ecoutez-moi bien. Votre eau forte, quand elle sera terminée, vaudra pour moi trois mille francs. Vous entendez? trois mille francs! C'eſt beaucoup sans doute; mais votre œuvre eſt belle, & j'en tirerai un bon parti, je l'espère... Ne m'interrompez pas! Vous m'en ferez une autre de la même grandeur comme pendant à

celle-ci, & je vous la paierai le même prix... Ne m'interrompez pas ! Seulement, il faudra travailler plus aſſidûment... Voilà dix-huit mois au moins que je vous vois sur celle-ci, & c'eſt trop... Il faut vous habituer à improviſer des chefs-d'œuvre.... car les chefs-d'œuvre, mon jeune ami, ça s'improviſe !... Avez-vous vu les eaux fortes de Goya ? Non... sans doute... cela coûte trop cher à se procurer... Eh bien ! mon enfant, Goya faiſait ses eaux-fortes en moins de temps que je n'en ai mis à vous le raconter... Et les eaux-fortes de Goya se vendent des prix fous... Faites-donc des chefs-d'œuvre, mon jeune ami, faites des chefs-d'œuvre !... Faites-en beaucoup, je vous en conjure !...

Hans n'avait pu parler, suffoqué qu'il était par une joie délirante. Il écoutait d'un air preſque égaré les paroles du vieux marchand. Celui-ci avait ceſſé de parler qu'il écoutait encore.

— Ah ! monsieur Zièle ! mon bon monsieur Zièle ! vous ne vous trompez pas ? vous ne me trompez pas ? dit-il enfin en se jetant dans les bras du vieillard. Ce serait un jeu trop cruel ! Si je rêve, du moins ne me réveillez pas ! Je

n'eſpérais plus... et vous venez me dire d'eſpérer... Ah! ma mère! ah! Nellen!...

Dans l'excès de sa joie, Hans voulut se jeter aux genoux de son bienfaiteur, qui eut le bon goût de s'oppoſer à cette manifeſtation, dont peut-être il ne se sentait pas tout à fait digne.

— Vous êtes vif, mon jeune ami, très-vif, lui dit-il en examinant d'un air de connaiſſeur les quelques toiles accrochées à la muraille. Modérez votre enthouſiasme & causons de notre affaire. Trois mille francs pour cette planche & trois mille autres pour une autre planche à exécuter dans l'année, cela fait six mille francs... C'eſt une groſſe somme! J'eſpère que vous me récompenſerez un peu du sacrifice que je suis diſposé à faire en votre faveur... Tenez, je vois là quelques ébauches qui ne doivent avoir aucun prix pour vous & qui, pour moi...

— Ah! prenez, prenez tout! interrompit Hans Moſſelgat qui ne se contenait plus. Tout ce qui eſt ici vous appartient... Je vous appartiens, moi auſſi! Vous me sauvez la vie, ma vie vous appartient!

— Gardez-la, mon jeune ami, gardez-la.

Je ne veux de vous que votre talent... Mais, encore une fois, caufons tranquillement... Nous avons dit six mille francs...

— Oui!... répéta Hans qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— En quoi voulez-vous que je vous paie? En numéraire ou en immeubles? J'ai sur la route de Forêt, à la sortie du faubourg de Saint-Gilles, un petit morceau de terre qui conviendrait à merveille... On y a semé des *spreutches* qui sont en plein rapport....

Hans sentit sa joie s'évanouir à cette étrange propofition. Il paraît qu'il eft dans la tradition des brocanteurs de payer les artiftes, qui ne veulent que de l'argent, avec toute autre chofe que de l'argent. Les uns vous offrent des animaux empaillés et même des animaux vivants; les autres vous forcent à accepter des échantillons de minéraux précieux ou un prince abyffinien qui sait parfaitement cirer les bottes. Mais aucun d'eux jufque-là ne s'était avifé d'offrir un morceau de terre orné de jets de choux en plein rapport. L'honneur de ce progrès devait appartenir à maître Zièle, marchand de tableaux derrière le marché aux Herbes, à Bruxelles.

— A moins, se hâta d'ajouter ce dernier, en s'apercevant du mauvais effet de sa première propoſition, à moins que vous ne préfériez une maiſon... une petite maiſon... mais enfin une maiſon. Je pourrais vous en céder une qui eſt charmante... ma foi ! oui... elle eſt charmante... Peut-être la connaiſſez-vous ? C'eſt cette maiſonnette iſolée qui se trouve sur les bords de la Senne, non loin du *Vogelzang-Beek*... Elle eſt tout à fait libre... Vous n'aurez plus qu'à l'habiter, si toutefois elle vous convient.

Le pauvre Hans avait pouſſé un cri étouffé.

— Ah ! s'écria-t-il, monſieur Zièle ! monſieur Zièle ! Cette fois ne me trompez pas ! ne me trompez pas ! je vous tuerais !

— Oh ! fit le brocanteur en s'écartant prudemment.

— Ah ! mon rêve ! mon rêve ! J'en deviendrai fou ! Je le suis déjà... Cette maiſon... De l'argent... Du travail aſſuré... Un peu de gloire, peut-être... Je vous devrai tout cela, mon bon monſieur Zièle ! Ah ! vous êtes ma Providence !... Et moi qui ne me suis pas même levé quand vous êtes entré... Vous me pardonnez, n'eſt-ce pas ?... Oui... vous êtes

un digne, un excellent homme... Vous aimez l'art... Vous protégez les artiſtes... Partons vite... partons... Prouvez-moi que je ne rêve pas, ou continuez mon rêve, & tuez-moi à mon réveil...

— Ainſi, c'eſt une affaire arrangée? demanda le vieux marchand en se dérobant aux témoignages de reconnaiſſance dont Hans cherchait à l'accabler.

— Si elle eſt arrangée? Courons, vous dis-je! Courons!... Ah! attendez. Je vais prévenir ma mère... Je vais écrire à Nellen... Non... non... ménageons-leur plutôt à toutes deux une surpriſe...

Hans s'arrêta tout-à-coup & regarda sa Providence avec embarras & triſteſſe.

— Monſieur Ziele... je n'ai pas d'argent... je ne pourrai acheter des meubles pour meubler cette maiſon... pour la meubler vite surtout...

— Mais, c'eſt inutile, mon jeune ami : elle eſt toute meublée... Du moins, elle doit l'être à cette heure... Comme j'avais l'intention de la louer, j'ai fait prévenir mon vieil ami Kobel, le tapiſſier de la rue Haute... Il a dû mettre dès ce matin les ouvriers à la beſogne. Si les

meubles vous conviennent, vous les garderez et vous me donnerez mille francs... Oh! raſſurez-vous, mon jeune ami... vous me les donnerez plus tard... S'ils ne vous conviennent pas, ces meubles...

— Ils me conviendront! Courons... je vous en supplie, courons...

— Je le veux bien... mais je ne le peux pas... Réglez, s'il vous plaît, votre pas sur le mien, si vous voulez que nous arrivions ensemble.

— Allons! soupira Hans.

En deſcendant l'eſcalier, le vieux brocanteur marmottait :

— Bonne affaire! excellente affaire! Mille francs à la jeune fille... De bons tableaux à cet innocent, qui n'y voit pas plus loin que son nez... Cela me fera une bonne journée... Il a décidément beaucoup de talent, ce jeune homme, beaucoup de talent...

Et il se frottait joyeuſement les mains, pendant que, brûlant de fièvre & d'impatience, Hans Moſſelgat le tirait par sa lévite & lui criait :

— Courons, je vous en supplie, mon bon monſieur Zièle ; nous n'arriverons jamais!

V

M. Zièle n'avait pas menti au jeune artiſte... La petite maiſonnette du Ruiſſeau-du-Chant-d'Oiſeaux était livrée aux tapiſſiers depuis l'aube. Des ouvriers rangeaient, clouaient, lavaient, nettoyaient avec un enſemble qui prouvait que leur zèle avait été stimulé par quelque promeſſe d'argent. Encore quelques heures & tout serait prêt...

Hans n'en revenait pas. Il courait comme un fou à travers la maiſon, regardait, approuvait, s'extaſiait. La joie lui débordait du cœur & des lèvres. Il embraſſait le vieux Zièle, il embraſſait le vieux Kobel, il embraſſait les ouvriers... Pauvre cher garçon !

O Providence ! Providence ! Pourquoi ne fais-tu pas plus souvent d'heureux ! Il faut si peu de choſe pour cela !

Le vieux Zièle avança quelque argent à Hans qui voulait remplir les tiroirs des meubles & des armoires avec les choſes qu'il savait devoir être agréables à sa mère & à Nellen.

La journée se paſſa ainſi pour le jeune artiſte.

Après avoir donné un dernier coup d'œil à la petite maiſonnette dont chaque buiſſon lui envoyait des parfums & des gazouillements d'oiſeaux, dont chaque choſe lui envoyait au cœur une promeſſe de bonheur, il se décida à sortir pour aller chercher sa mère, d'abord, Nellen enſuite.

Il marchait d'un pas allègre & un peu extravagant. Sa vie était changée ; le bonheur lui venait, &, avec le bonheur, la gloire, — ces deux chimères si longtemps careſſées par lui dans le silence & dans la détreſſe. Il se repréſentait la joie qu'allait éprouver sa mère à cette nouvelle : « Mère ! nous avons une maiſon, avec des fleurs, avec des oiſeaux ! Une maiſon à nous, une maiſon à toi, mère ! Une maiſon où tu paſſeras en paix, en quiétude, en douce mélancolie, les jours que le ciel te doit en récompenſe de tes fatigues paſſées, de tes chagrins, de tes douleurs, de tes épreuves ! Une maiſon pleine d'ombre & de soleil, faite pour d'humbles gens comme nous, pour de braves cœurs comme Nellen & toi, mère ! pour un pauvre & doux artiſte comme moi ! Une maiſon où perſonne ne nous troublera déſormais, où nous vivrons unis, pieux & recueillis dans notre bonheur !

Il y a dans le jardin un grand carré de verdure où sont semées les fleurs que tu aimes... Il y a dans la cour un grand coin de terrain deſtiné aux animaux familiers que tu veux élever & nourrir ! Il y a ta chambre au premier, la plus belle chambre ! où sont des meubles que tu aurais choiſis toi-même, des meubles bien simples dans les tiroirs desquels il y a du linge à ourler & à marquer. Tu verras tous les jours au-deſſus de ton lit le portrait de mon père, que j'ai fait de souvenir ! de mon père qui manquera vivant à notre réunion, mais qui ne sera, cependant, jamais abſent de nos cœurs... Oh ! mère ! je te devais ces jours de repos auxquels tu aſpirais, que tu me demandais avec l'amertume du doute & l'accablement de la fatigue. Je te devais ce repos & je vais te le donner. Embraſſe-moi, mère, nomme-moi bien ton fils, oublie tout, & aimons-nous jusqu'à la fin ! »

Et, tout en répétant cela, il hâtait le pas, ému, troublé d'avance par l'émotion que cette nouvelle allait communiquer à sa mère...

— Pauvre femme ! murmura-t-il. Et une larme vint gliſſer silencieuſement le long de sa joue & se mêla à la sueur qui emperlait son viſage.

— Et ma petite Nellen! reprit-il. Ma blonde & douce Nellen! ma fiancée! ma compagne! ma femme! Ange aimé! bien aimé! Elle m'a attendu, elle a eu confiance en moi, elle a eu foi dans mon talent, dans ma loyauté, dans mon courage... Elle s'eſt associée à mes espérances, elle a partagé mes triſteſſes, elle n'a pas reculé devant ma pauvreté : il eſt temps qu'elle partage mon bonheur & qu'elle jouiſſe de ma réputation, dont la moitié lui appartient. Que dira-t-elle de la petite maiſonnette? Le jardin lui plaira-t-il? Sera-t-il aſſez grand? aſſez ombreux? aſſez abrité des vents & des curieux? Et sa petite chambre, notre chambre de mariés?... Oh! Nellen! Nellen! Ma mère & toi, vous êtes ma vie! Le jour où vous ne serez plus, je n'aurai plus de raiſon d'être; le jour où vous me manquerez, je diſparaîtrai... Vivez longtemps! Vivez toujours, si vous voulez que je vive auſſi!...

A quelque diſtance de la maiſon, Hans s'arrêta, mit la main sur son cœur & se sentit défaillir. Ces promeſſes de bonheur qu'il donnait ainſi à deux êtres idolâtrés par lui, ces promeſſes de bonheur le griſaient. Il commençait à douter de lui-même & de tout ce qu'il venait de faire. Il avait peur d'avoir rêvé tout

cela. Avoir rêvé! Cette penſée le rempliſſait d'épouvante.

Cependant, le sentiment de la réalité lui revint peu à peu; ses penſées reprirent leur cours régulier, & il se remit de cette alarme pour ne plus songer qu'aux heureux qu'il allait faire.

Le jour commençait à baiſſer. Hans se dirigea vers la maiſon du faubourg qu'il habitait avec sa mère.

Comme il entrait sous l'allée qui conduiſait à l'eſcalier, il sentit bondir sur son épaule Toopl, le chat noir, son camarade d'enfance.

— Bonjour Toopl, bonjour, mon garçon! lui dit-il, en le careſſant amicalement. Vous auſſi, vous serez heureux! Vous auſſi, vous mangerez tous les jours, vieux Toopl! Entendez-vous, tous les jours!...

Comme Hans allongeait de nouveau la main pour careſſer l'animal, il entendit celui-ci gronder, puis deux yeux lumineux & comme en fuſion brillèrent dans l'obscurité.

Hans sentit son cœur se serrer : il preſſentait quelque choſe. Quoi? il ne le savait pas; mais il eut la cervelle traverſée par un éclair

siniſtre. Il hâta le pas, gravit rapidement l'eſcalier, entra dans la manſarde & la trouva dans un déſordre étrange.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, tremblant; que se paſſe-t-il donc ici?

Il s'approcha de la table & poussa un cri terrible. Sa planche, — son chef-d'œuvre, — labourée de coups de burin, défigurée pour ainſi dire, sa planche nageait dans un flot d'acide nitrique.

C'était un acte de vengeance ou de folie, c'était un crime!

Hans chercha de l'œil la bouteille qui avait contenu le liquide impitoyable : elle n'était plus là. Ses cheveux se dreſſèrent sur sa tête, une sueur froide lui mouilla le corps, son cœur ceſſa de battre : il avait compris!

D'un bond il fut dans la chambre de sa mère.

Elle était étendue sur le carreau, les yeux sanglants, la face horriblement convulſée, les lèvres méconnaiſſables, les vêtements couverts de brûlures. L'une des mains de la morte serrait encore convulſivement la fiole d'acide nitrique, l'autre main laiſſait échapper un papier sur lequel étaient griffonnés ces mots :

« Ta planche eſt morte... je l'ai tuée, parce que tu l'aimais plus que moi... Et l'inſtrument qui m'a servi à commettre ce crime va me servir à en commettre un autre... Je ne tenais plus à rien ici-bas... Personne ne tenait plus à moi... J'ai voulu mourir... Je meurs... Il n'y a pas de Dieu, puiſqu'il n'y a pas de mères heureuſes... »

— Oh! ma mère! ma mère! cria Hans d'une voix déſespérée, en étreignant le cadavre réfroidi de la morte. Oh! ma mère, vous me tuez auſſi... mais vous me tuez deux fois : vous avez douté de moi! vous avez douté de ma tendreſſe! Votre agonie a été terrible, mais vous aurez rendu la mienne plus terrible encore! Ma mère, vous ne m'aimiez pas!...

Alors le cœur du pauvre artiſte se noya sous les sanglots, son viſage s'abîma dans les larmes, son eſprit se perdit dans les vertiges de la folie & dans les abîmes du déſeſpoir. Tout était dit pour lui, en effet : il n'avait plus qu'à mourir, tué par le suicide de sa mère... Cette âme aimante, méconnue par celle-là même qui aurait dû la mieux comprendre, cette âme tendre, enthouſiaſte & poétique n'avait plus rien à faire dans la vie; il ne lui

reſtait plus qu'à déployer ses ailes & à prendre son vol vers l'éternelle patrie.

La nuit fut lugubre. Hans la paſſa dans les sanglots & dans les cris... Il collait ses lèvres pieuſes sur le cadavre inſenſible qu'il cherchait ainſi à ranimer, ne pouvant se réſoudre à croire à la lamentable réalité qui, pourtant, s'étalait devant lui inexorable & brutale. Il appelait sa mère, & rien ne lui répondait. Seulement, de temps en temps Toopl, le chat noir, pouſſait un miaulement menaçant, & ses deux yeux en feu suivaient obſtinément, dans l'obſcurité, tous les mouvements de l'artiſte.

Que ceux qui ont veillé des morts aimés se souviennent! Il en eſt de certaines douleurs comme de certaines joies: elles ne se racontent pas.

Les sanglots du malheureux Hans avaient été entendus. A l'aube, pluſieurs voiſins entrèrent pour connaître la cauſe de ces lamentations qui avaient plus d'une fois troublé leur sommeil. Ils arrachèrent le fils à ses embrassements douloureux, placèrent sa mère sur le lit, & rejetèrent le drap sur son viſage rendu au calme de cette heure solennelle. Puis, l'un d'eux se chargea d'emmener Hans pour

eſſayer de le diſtraire de ses préoccupations navrantes, pour l'enlever à ses méditations déſeſpérées.

Hans fit ce qu'on voulut. Il se laiſſa emmener comme un enfant, il obéit comme un somnambule à son magnétiſeur, sans avoir conſcience de ses actes. Il marcha sans savoir qu'il marchait. Ses yeux étaient grands ouverts & regardaient vaguement devant eux, comme ceux des fous, qui ne voient bien qu'avec leurs yeux intérieurs. Il semblait que les battements de son intelligence se fuſſent arrêtés, comme ceux d'une pendule, à l'heure où il avait vu sa mère morte: elle marquait toujours pour lui cette heure-là. Sa vie s'était arrêtée à la mort de sa mère.

Le voiſin qui l'avait emmené le crut tranquille, &, comme c'était un homme de sens, ce voiſin, il suppoſa que cette douleur filiale se calmerait au grand air. Il pleuvait préciſément. La matinée était fraîche. Rien n'était plus propre, en effet, à raſſéréner l'eſprit & à calmer les agitations. Les pleurs de l'aurore allaient se mêler aux propres pleurs de ce jeune homme, & l'on ne saurait bientôt plus si c'étaient des larmes ou de la pluie qui ruisselaient sur son viſage... C'était vraiment un

homme de grand sens & de grande raiſon, ce voiſin!

Puis, en homme prudent, & d'ailleurs ennemi des pleuréſies, ce voiſin jugea opportun de rentrer chez lui. Il eſſaya bien d'entraîner Hans; mais ils étaient arrivés au bout du faubourg d'Anderlecht : Hans Moſſelgat avait aperçu dans le lointain la petite maiſonnette, objet de ses rêves, où, la veille encore, il se berçait de l'eſpoir de vivre entre Nellen & sa mère, & il s'était enfui loin, bien loin dans la campagne.

Le voiſin rentra alors en ville, & tout en trottant il se mit à arranger dans sa tête le récit qu'il devait faire de cet événement aux amis qu'il allait probablement rencontrer.

Hans arriva bientôt près du Vogelzang-Beek. Les oiſeaux chantaient bruyamment leurs chanſons matinales, mis en gaieté par la roſée. Il revit la place où, deux jours auparavant, Nellen & lui s'étaient aſſis, où ils s'étaient entretenus de leurs projets d'avenir!...

Là, son cœur se briſa de nouveau. Il chancela & tomba sur l'herbe humide. Il était en sueur : il grelotta. Il voulut se lever, ses jambes refusèrent de le porter; il retomba, se releva,

retomba encore. Enfin, haletant, fou de douleur & de fièvre, il se releva & se mit à courir à travers la campagne, les cheveux au vent, les yeux ardents, les lèvres écumantes.

Dans la matinée de ce jour siniſtre, & pendant que les *lykdragers* faiſaient la dernière toilette de la morte, le jardinier de la petite maiſonnette du Vogelzang-Beek recevait pour son maître, M. Hans Moſſelgat, une lettre ainſi conçue :

« *Cher & bien-aimé Hanſke,*

« *Tu as du recevoir hier matin la viſite du vieux Zièle. Il a dû t'offrir sept mille francs, c'eſt-à-dire la petite maiſonnette que tu avais rêvée pour ta mère et pour moi. Tu as deviné, n'eſt-ce pas, que j'étais pour quelque choſe là-dedans ? J'ai emprunté cette somme, le soir même du jour où nous nous sommes vus, à ma tante Louiſe, de Tournay, qui eſt en ce moment chez nous. Elle l'a empruntée elle-même à mon père, sans lui dire, bien entendu, que c'était pour moi. Je lui avais recommandé le secret, & elle a dû le garder fidèlement. Le lendemain, de très-grand matin, j'étais dans la boutique du*

vieux Zièle, et, en lui remettant cette somme, je le priais de s'arranger de manière à ce que tu cruſſes qu'elle te venait bien de lui, car de moi tu n'aurais pas accepté et n'aurais pas acheté la petite maiſon, notre nid d'amoureux, où j'eſpère bien entrer avant un an avec le titre que j'ambitionne tant, celui de ta bien-aimée femme. D'ici là, j'ai à travailler à vaincre la réſiſtance de mon père, et j'y réuſſirai avec l'aide de Dieu, de ma bonne tante Louiſe et de M. le baron Vanderecht, qui s'intéreſſent tous deux à toi, le bon Dieu auſſi. De ton côté, travaille, cher Hanske, prends patience. Nous serons enfin tous heureux, ta mère, toi, et moi par-deſſus le marché. Comme j'accompagne ma tante, qui va à Hall voir une de ses amies, je ne penſe pas pouvoir t'embraſſer avant demain au Vogelzang-Beek. A demain, cher Hanske!

« *Ta femme,*

« Nellen Moſſelgat, *née* Van Elde. »

« *P. S. N'oublie pas surtout d'embraſſer pour moi notre pauvre chère mère et de lui dire que je serai pour elle une fille auſſi dévouée que soumiſe et reſpectueuſe. J'eſpère*

qu'elle retrouvera dans sa petite maiſonnette du Vogelzang-Beek le repos qu'elle se souhaitait tant, et qu'elle sera contente de l'ameublement que j'ai indiqué moi-même au vieux Zièle. Mille baiſes.

« N. M. »

Un mois après la mort de la mère de Hans Moſſelgat, on conduiſit son fils au village de Gheel, — le Bicêtre ruſtique de la Belgique, où les *zotts* vivent en communauté avec les paysans, leurs gardiens reſponſables.

Un an après, Nellen Van Elde était conduite à l'autel par le baron Vanderecht, époux agréé du bourgmeſtre de Molenbeek — et d'elle-même. Et, si vous me demandez si elle avait l'air heureuſe, je vous répondrai comme d'Alembert à propos du mariage de Madame Denis avec M. du Vivier : « Heureuſe, je vous en réponds ! heureuſe à faire mal au cœur... »

MA PREMIÈRE

LEÇON DE BOXE

I

J'ai paſſé mon enfance & ma première jeuneſſe en Angleterre, & les souvenirs que j'en ai rapportés ne m'engageront jamais à y retourner.

Les petits Français du lycée Bonaparte ou du lycée Louis-le-Grand ne sont pas des anges aſſurément; mais les petits Anglais du collège de Streatham étaient de véritables diables pour la méchanceté. Parce que j'avais eu l'honneur de naître dans la patrie de Molière au lieu de naître dans la patrie de Shakespeare,

ils m'appelaient tous *french frog,* avec des coaſſements qui prouvaient qu'ils euſſent plus que moi mérité l'épithète de *grenouilles.*

Les injures, paſſe encore : j'en souffrais un peu, mais pas beaucoup, étant encore trop jeune pour être chauvin ; mais, tout en m'appelant *french frog*, on me battait, sans pitié pour ma faibleſſe, & en riant au contraire de mes trépignements de déſeſpoir & de mes révoltes contre cette tyrannie. Je ne reſtais pas huit jours sans avoir les yeux pochés & la mâchoire secouée par l'un ou par l'autre de mes compagnons, petits, moyens & grands, qui vengeaient sur ma chétive perſonne les défaites de leurs pères à Fontenoy & à Taillebourg, à Hondschoote & à Quiberon. Personne ne me soutenait, un seul excepté, le fils d'un officier anglais, & tout le monde m'accablait,—spécialement un grand, Buzzard, dont je suis heureux de clouer ici le nom, & contre lequel je ne pouvais abſolument rien, & qui en abuſait.

Je vois encore l'endroit où cela se paſſait, loin de l'œil du maître, aux heures de la récréation. C'était une sorte de vieux cloître au-deſſous des salles d'étude, qui servait de

promenoir & en même temps de *boxing room*. Quand deux *moyens* voulaient se battre, les grands faiſaient un rond à la craie sur les dalles & y plaçaient les combattants, qui ne devaient pas plus sortir de ce cercle qu'Antiochus Epiphane de celui de Popilius-Lænas, avant de s'être catégoriquement expliqués — à coups de poings. Mais, quand il ne s'agiſſait que de moi, *la petite grenouille française,* on ne prenait pas tant de précautions diplomatiques : à peine étais-je arrivé sous les arceaux du cloître, on m'aſſaillait & on me bourrait le viſage aux cris mille fois répétés de *Waterloo! Waterloo! Waterloo!* C'était l'odieux Buzzard qui donnait le double signal, celui des coups & celui des cris. Oh ! comme je le haïſſais, ce grand lâche de vingt ans qui battait un enfant de douze ans ! Et comme j'aurais souhaité de lui rendre la monnaie de son *Waterloo!*

II

Les vacances de la Chriſtmas arrivèrent ; elles durent environ six semaines en Angleterre. J'allai naturellement les paſſer dans ma

famille, dont les careſſes ne panèrent qu'à moitié les plaies vives de mon amour-propre : j'étais trop profondément humilié pour être conſolé. D'ailleurs, comme Rachel, je ne voulais pas l'être : je préférais au contraire songer sans ceſſe aux affronts reçus afin de rêver sans ceſſe aux moyens d'en tirer vengeance.

Le matin du troiſième jour de mon arrivée, je quittais sournoiſement la maiſon paternelle, située à une lieue de Londres, & je me dirigeais réſolument vers Charing-Cross, cherchant, sans la demander, une petite rue dont j'avais souvent entendu parler, Saint-Martin's lane, que je finis par trouver.

Saint-Martin's lane, son nom l'indique (*lane,* ruelle), eſt une sentine plutôt qu'une rue, comme il y en a beaucoup autour des quartiers ariſtocratiques de Londres. Imaginez la rue Maubuée aboutiſſant place de la Concorde !

Huit heures sonnaient à l'égliſe St-Martin comme j'entrais dans le cabaret de M. Ben Caunt, profeſſeur de boxe.

Il était trop matin pour qu'il y eût grand monde : il n'y avait en effet perſonne que Madame Elisabeth Caunt, une grande, grande,

grande femme d'environ cinquante ans, dont les cheveux rouges grifonnants étaient tire-bouchonnés avec prétention, & dont les longues dents, autrefois blanches, ébauchaient un perpétuel sourire à l'ombre d'un magnifique nez aquilin, légèrement teinté de rofe à son extrémité.

Madame Élifabeth — ou plus familièrement *Beff* — trônait dans le comptoir avec une gravité que venait auffitôt tempérer l'enjouement à l'entrée d'une pratique. Elle faifait vraiment très-bien, encadrée comme elle l'était par les *taps* (robinets à bière) placés derrière elle, & auffi par les faux tonneaux, placés au-deffus des taps, sur lesquels on voyait écrit en groffes lettres noires : *Wisky, Brandy, Old Tom* (le fameux gin le *Vieux Tom),* etc., etc. Je m'arrêtai à l'admirer respectueufement :

— Monfieur Ben Caunt, Madame, s'il vous plaît ? lui demandai-je.

— C'est moi, mon ami, me répondit-elle en me montrant ses longues dents sous le prétexte d'être aimable.

— Pardon, Madame... je dis : *Monfieur* Ben Caunt...

— Eh bien ! oui... j'ai parfaitement entendu. Ben Caunt, c'eſt moi quand il n'eſt pas là, comme Beſſ Caunt, c'eſt lui quand je ne suis pas là... Que lui voulez-vous ? dites-le moi...

— J'ai à l'entretenir d'une affaire sérieuse, Madame...

Madame Beſſ fit un haut-le-corps d'étonnement & me transperça de ses petits yeux—autrefois bleus, maintenant gris — comme avec deux tarières. Une affaire sérieuſe ! Remarquez, je vous prie, que j'avais tout au plus une treizaine d'années & que j'avais pour coſtume cette petite jaquette ornée de ce grand col blanc rabattu que vous avez rencontrés cent fois se promenant dans les rues de Paris avec leurs parents ou avec leur bonne. Une affaire sérieuſe ! C'était une parole bien riſible sur mes lèvres encore humides du lait de leur nourrice.

Cependant, comme je paraiſſais résolu — malgré ma jaquette & mon grand col — à ne rien raconter à Madame Caunt & à tout réſerver pour son mari, elle fit un geſte de dépit & cria : « Ben ! Ben ! venez, mon agneau... on vous demande par ici... »

M. Ben sortit subitement de je ne sais où

— peut-être du fameux tonneau d'*Old Tom* — et tomba droit devant moi qui, pour lui parler, dut prendre l'attitude fatigante que vous avez pu conſtater chez les gens qui regardent la colonne Vendôme. Sa femme était grande ; mais lui, il se contentait d'avoir cinq pieds neuf pouces — anglais !

— *Monſieur* déſire vous entretenir d'une affaire *sérieuſe !* dit mistress Caunt en saupoudrant sa phraſe d'ironie à mon adreſſe.

M. Ben Caunt m'examina de la tête aux pieds & me dit, en daignant sourire :

— Mon jeune Monſieur, ce n'eſt sans doute pas pour des leçons?

— Une affaire très-grave, lui répondis-je.

— Alors, venez par ici.

Ici, c'était le *parlor*.

III

Preſque tous les parloirs de cabaret se reſſemblent à Londres ; celui où je venais d'être introduit était une petite salle enfumée, divisée en *boxes* destinés aux buveurs, & dont les murs étaient décorés de gravures

coloriées repréſentant, les uns les portraits des illuſtrations du pugilat anglais, les autres les portraits des chevaux vainqueurs aux courſes d'Epſom & de Newmarket. Un énorme feu de charbon de terre brûlait dans la corbeille de fonte de la cheminée.

— Et maintenant, mon jeune monſieur, racontez-moi votre affaire ! dit M. Ben Caunt après avoir allumé sa pipe & s'être aſſis en face d'une pinte d'*half-and-half* que venait de lui apporter sa femme, moitié pour lui être agréable, moitié pour s'être agréable à elle-même en eſſayant de saiſir au vol quelques lambeaux de mon récit.

Ce que le Petit Jean de Racine savait le mieux, c'était son commencement. Moi, au contraire, c'était mon commencement que je savais le moins. Comment aborder cette confeſſion de mes humiliations & de l'envie que j'avais d'en tirer vengeance, devant un homme que cela devait auſſi peu intéresser que M. Ben Caunt ? Comment lui faire comprendre toutes les amertumes de mon âme d'enfant, à lui qui ne s'occupait en ce moment qu'à *siroter* son half-and-half ?... Je l'essayai cependant ; je racontai tout, ému, empourpré,

enfiévré au souvenir des avanies & des brutalités subies, & je fus, sans le vouloir, éloquent, car M. Ben Caunt, dodelinant de la tête & me regardant avec attendriſſement (ce qui prêtait un air singulier à son viſage, d'où le nez était absent), me dit :

— Pauvre jeune monſieur ! pauvre, pauvre jeune monsieur !... Vous savez, mon jeune monſieur, ajouta-t-il auſſitôt, que je suis un des plus fameux boxeurs de Londres : mon nez eſt là (il voulait dire : n'eſt plus là) pour raconter ma vie paſſée... Auſſi les élèves abondent-ils chez moi... C'eſt 10 shillings par leçon, mon jeune monſieur.

Je tirai de ma poche trois livres ſterling, mes étrennes de la Noël, & je les lui tendis en diſant :

— C'eſt tout ce que j'ai, monſieur, vous ne m'en donnerez que pour soixante-quinze francs &peut-être cela me suffira-t-il...

— Allons, allons, mon jeune monſieur, tout ira bien... En échange de vos trois livres ſterling, je vous donnerai dix leçons, au bout desquelles je vous promets que vous pourrez rendre à vos camarades de collège, petits, moyens & grands, la monnaie de leurs pièces, une

belle monnaie toute battante neuve... Voilà ! Vous viendrez tous les deux jours, le matin, à la même heure qu'aujourd'hui, je vous enſeignerai les rudiments de la noble science de la boxe, & quand vous les connaîtrez bien, quand vous saurez bien *tenir vos poings (hold your fiſt)*, Madame Caunt vous continuera... Adieu, mon jeune monſieur...

Je me levai, je saluai & je sortis à reculons du parloir, sans détacher mes yeux de la place où se tenait maître Ben Caunt, — un grand homme que j'admirais, maintenant qu'il m'avait promis de me mettre en état de me venger !

En paſſant devant le comptoir, je saluai humblement auſſi miſtress Ben Caunt, chargée *de me continuer*...

IV

Deux jours après, je me retrouvais devant le comptoir du petit cabaret de Saint Martin's lane, &, cette ſois, miſtress Caunt daignait m'épargner le supplice de la queſtion & m'introduiſait elle-même dans la salle d'aſſaut —

dans le *boxing room* — ſituée à l'extrémité d'un couloir, derrière le *parlor*.

Cette salle d'aſſaut n'avait rien de bien particulier, autant qu'il m'en souvienne. De grands diables de murs nus, ornés çà & là de gants de boxe en buffle. Par terre, une couche épaiſſe de sciure de bois pour amortir les chûtes. A peine éclairée, froide, preſque sinistre.

Je mis une paire de gants ; M. Ben Caunt en mit une auſſi, & la leçon commença. Je compris bientôt pourquoi il n'y avait pas de feu dans cette pièce comme dans le parloir : c'était inutile ! A se démener ainſi sous les attaques & dans les parades, on s'échauffait rude, je vous prie de le croire, bien qu'on fût en hiver & que nos vêtements fuſſent à bas. M. Ben Caunt s'échauffait moins que moi, mais il s'échauffait auſſi, & je ris de bon cœur en me rappelant la singulière attitude que sa grande taille le forçait de prendre pour se mettre à la hauteur de la mienne... Ce n'était pas la grenouille qui se faiſait taureau, c'était le taureau qui se faiſait grenouille... Ben Caunt avait tantôt un genou, tantôt deux genoux en terre, & il sautillait là-dessus comme

sur ses pieds. J'aurais voulu rire alors, comme je le fais aujourd'hui, mais le diable d'homme ne m'en laiſſait pas le temps. Toc! toc! V'li! v'lan! Et rien qu'en me touchant *légèrement,* il m'envoyait rouler à vingt pas de lui en me criant :

— Mon jeune monſieur, ramaſſez-vous!

Je me ramaſſais, meurtri, mais content. En tombant ainſi, j'apprenais à faire tomber les autres...

A la cinquième leçon, M. Ben Caunt étant abſent, miſtress Caunt me *continua.* Si son mari était groteſque à voir, boxant à genoux, elle ne l'était pas moins, elle, tournant avec rapidité tout autour de moi en me regardant de ses yeux autrefois bleus, maintenant déteints, & en frôlant parfois mon viſage de ses longues anglaiſes rouſſes griſonnantes.

M. Ben Caunt ne me parlait pas, il se contentait de me crier de temps en temps : « Mon jeune Monſieur, ramaſſez-vous! » Miſtress Caunt parlait encore moins : elle se contentait de pouſſer par moments un petit cri guttural aſſez sauvage, qui me faiſait toujours surſauter déſagréablement.

La dixième & dernière leçon me fut donnée

par M. Caunt, aſſiſté de sa chère Bess. Il paraît qu'il fût content, car, après m'avoir invité à partager une pinte d'half-and-half, sa boiſſon favorite, il me dit d'un air entendu :

— *Now you may go in and win!* — la phraſe qu'on entend si souvent retentir dans les rues de Londres & qu'on peut traduire par :

— Maintenant, vous pouvez aller! Vous serez vainqueur!

Douce aſſurance que je ne ceſſai de me répéter mille fois en chemin, sans oſer trop la partager. J'avais certes grande confiance dans la science de M. Ben Caunt & de sa femme Bess, mais j'avais peur de n'en avoir pas suffiſamment profité; j'aurais voulu une vingtaine de leçons encore, afin d'être *bien plus sûr!...*

Cela me préoccupait à ce point l'eſprit, qu'un peu avant d'arriver chez ma mère, rencontrant un jeune *butcher boy* d'environ dix-sept ans, qui revenait de porter sa viande à ses pratiques, je l'arrêtai pour lui dire n'importe quoi qui provoquât une groſſièreté de sa part & qui amenât une réplique de la mienne. Il sourit de pitié d'abord, hauſſa les

épaules, & voulut paſſer outre ; mais voyant que j'étais réſolu à l'en empêcher, il se mit en garde, allongea le poing — & reçut les miens en pleine figure & pleine poitrine.

— Aôh ! dit-il en tombant lourdement.

Je l'aidai à se relever ; puis :

— En voulez-vous encore un peu ? lui demandai-je.

Il s'éloigna rapidement sans me répondre. Il y avait du sang sur la neige, — le sien, sans doute....

Je revins tout joyeux à la maiſon.

V

Trois ou quatre jours après, les vacances de la Chriſtmas étant terminées, je rentrais vers neuf heures du matin au collége de Streatham.

A midi, j'avais *tombé* deux de mes adversaires habituels, deux *moyens*. Il y avait cercle autour de moi, &, au premier rang du cercle, me regardant curieuſement, sans rien comprendre à l'éloquence de mes poings, l'odieux & lâche Buzzard.

— Eh bien! vous, lui dis-je, pâle de colère & de menace, pourquoi ne criez-vous plus *Waterloo?...*

Il disparut, & ses voisins l'imitèrent.

A partir de ce jour, et après quelques autres vendettes accomplies avec le même succès, on me laissa tranquille.

JE ME TUERAI DEMAIN

---

7 avril.

J'ai reçu hier une lettre qui n'était pas même cachetée — une circulaire ! — contenant ces lignes banales, sèches & ridicules :

Monſieur et Madame Michelin ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiſelle Ange-Marie-Madeleine Michelin, leur fille, avec Monſieur Paul-Louis-Monique-Oscar Fouquet, commiſſionnaire en marchandiſes, et vous prient d'aſſiſter à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée demain 16 *avril* 186..., *à onze heures du matin, en l'égliſe Saint-Germain-l'Auxerrois, leur paroiſſe.*

Le nom de l'imprimeur eſt au bas de cette circulaire : *Seringe frères, paſſage du Caire.* C'eſt là que se fabriquent ces sortes de choſes, lettres de baptême, lettres de mariage — & lettres de mort. Il ne manquait à celle-ci qu'une ligne pour la rendre complète : *On se réunira à la maiſon mortuaire.*

Mais cette maiſon-là, ce n'eſt pas la leur, à ces nouveaux mariés de ce matin : ce sera la mienne ! Ce soir, il y aura bal quelque part, chez Deffieux ou ailleurs; on danſera en famille pour célébrer la choſe; puis, après avoir danſé, on s'en ira chacun chez soi, les uns avec leurs ſemmes & les autres tout seuls, comme dans la chanſon de *Monſieur Malbrouk*... Parmi ceux qui s'en iront avec leurs ſemmes, M. Paul-Louis-Monique-Oſcar Fouquet. Parmi ceux qui s'en iront tout seuls, moi!

Oui, je m'en irai seul — au cimetière. Je n'ai plus rien à faire ici-bas, puiſque la femme que j'aimais eſt maintenant la femme d'un autre, qu'elle aime sans doute plus que moi, puiſqu'elle l'épouſe. Grand bien leur faſſe!

Mon amour eſt mort, je dois mourir. Ce sera pour ce soir. J'ai tout ce qu'il me faut,

là, sur ma table. Quelques dernières diſpoſitions à prendre, & tout sera dit. Je n'ai pas demandé à venir au monde : j'ai bien le droit d'en sortir à ma guiſe en donnant un coup de pouce au cadran où sont inſcrites mes années, afin d'en avancer le terme. Mon père eſt mort, ma mère eſt morte, je n'ai plus de parents, je ne crois pas avoir d'amis : perſonne ne s'affligera de mon départ précipité. C'eſt une fin comme une autre! Cela vaut bien le mariage.

Ecrivons à Aurélien pour l'avertir de me faire enterrer décemment à ses frais. Je lui laiſſe mes derniers mille francs — le dernier débris de la fortune paternelle — à cette seule condition. C'eſt un fou, mais un fou honnête. Il sera peut-être affligé de voir que j'ai été plus fou que lui; mais les deux mille francs aideront à le consoler. On n'eſt pas riche dans les arts, & Aurélien eſt un rapin qui eût pu devenir un grand peintre — s'il n'avait pas coupé les ailes à son génie à meſure qu'elles poussaient. Avec mes deux mille franes, il ira paſſer son été à Marlotte, où, sous prétexte de faire des études de payſage, il se griſera du soir au matin & du matin au soir chez le père Antony.

Car c'eſt un bel ivrogne, mon *ami* Aurélien. Je ne crois pas l'avoir jamais vu à jeûn. Le matin, à midi, le soir, à minuit, toujours gris ! « C'eſt comme les comédiens, m'a-t-il dit une fois : on ne doit jamais les voir sans leur rouge ni leur blanc. Je me maquille à coups de vin afin de ne rien laiſſer paraître des rides de mon âme. » Pauvre âme que celle de ce fou !

Mais qu'importe ! S'il eſt heureux ainſi !

8 *avril.*

A mon grand étonnement, je suis encore debout au lieu d'être couché comme je comptais bien l'être aujourd'hui, & demain, & toujours. Mais ce n'eſt que partie remiſe.

Hier, pendant que je lui écrivais, Aurélien eſt entré dans ma chambre, dont j'avais oublié de verrouiller la porte, & comme j'étais abſorbé par la rédaction de cette façon de teſtament, il s'eſt approché de moi & a lu par-deſſus mon épaule. — « C'eſt parfait ! s'eſt-il écrié. C'eſt parfait ! sauf un point im-

portant. — Lequel? — Je te le dirai tout-à-l'heure. Pour l'inſtant laiſſe-moi t'embraſſer puiſque nous allons nous quitter. — Ainſi tu m'approuves? — Je n'ai jamais eu l'impertinence de déſapprouver mes amis : je suppoſe toujours qu'ils ont des raiſons de faire ce qu'ils font. Quand on s'ennuie quelque part, on salue ses voiſins & on s'en va... Il n'eſt pas même néceſſaire de saluer, ce serait faire remarquer son départ. Les gens bien élevés, seuls, tout en s'ennuyant énormément, se réſignent à ne s'en aller qu'à la fin, à l'heure où les convenances veulent qu'on s'en aille. Toi qui es un indépendant, tu t'en vas parce qu'il te plaît de t'en aller. Parfait! Je n'ai plus qu'à te dire adieu, ne sachant pas si on a le droit de se dire au revoir. Adieu donc! Mais auparavant, laiſſe-moi te prier d'accepter la moitié des deux mille francs que tu me donnes. — Que veux-tu que j'en faſſe? — Ce que je vais faire moi-même de l'autre moitié : la dépenſer. Avec mes mille francs, je vais d'abord me renipper un peu, car mon habit a autant de trous qu'un morceau de Gruyère & j'effraierais ainſi les Cydaliſes avec lesquelles je compte cydaliſer... Le reſte, je le boirai. Toi, dépenſe à ta guiſe les mille francs que je

te laiſſe, &, quand ils seront dépenſés, bonsoir la compagnie !... *Dixi.* »

Aurélien n'a pas voulu en démordre, il a fallu en paſſer par où il voulait. Il a pris sa part, m'a mis de force la mienne dans ma poche, nous nous sommes embraſſés, & il eſt parti...

— « Va faire tes adieux à la campagne, aux champs, aux bois, aux monts, aux plaines que tu as tant aimés ! » m'a-t-il dit en me quittant.

Il a raison : j'irai.

10 *avril.*

Me voici inſtallé à Milon-la-Chapelle, dans la vallée de Chevreuſe, chez le père Jean Communal, meunier, une vieille connaiſſance d'il y a trois ans.

Rien n'eſt changé ici — que moi. Le père Communal a toujours sa bonne groſſe figure réjouie par la double santé du corps & de l'âme. Il m'a accueilli comme un fils prodigue, sans me demander pourquoi je n'étais pas revenu le voir depuis trois ans. La vieille

Marie-Jeanne, sa servante, a toujours son air rébarbatif et grognon que j'aimais tant, parce que je savais ce qu'il diſſimulait de tréſors de charité & de tendreſſe, l'hypocrite ! Mouſtache lui-même, le grand barbet noir de la ferme, m'a fait fête de la langue & de la queue comme à son maître. Bon Mouſtache !

Une seule perſonne ici s'eſt reſſentie des trois années écoulées : c'eſt Roſette, la fille du père Communal. C'était une enfant alors : c'eſt aujourd'hui une petite femme. Quelle gentille fermière cela fera !

On m'a inſtallé dans la chambre que j'ai déjà habitée & où nul autre voyageur n'eſt entré depuis moi. Le père Communal eſt à son aiſe, il n'a pas beſoin de gagner un argent supplémentaire en se faiſant aubergiſte. C'eſt ma bonne mine qui, aujourd'hui comme il y a trois ans, l'a décidé à m'accepter sous son toît. Les gens honnêtes croient volontiers à l'honnêteté des autres, et le père Communal croit à la mienne.

Je l'ai revue avec plaiſir, cette grande chambre si propre, si poëtique en sa ruſticité. Voilà le lit à courtines vertes, le vieux fauteuil en tapiſſerie, la vieille table de chêne, &, sur

la cheminée, le vieux pot de faïence bleue où les fleurs font si bien! Ce sont des amis comme Jean Communal, comme Marie-Jeanne, comme Moustache. Ah ! j'ai peut-être eu tort de revenir ici : celame coûtera de m'en aller !... Mais je m'en irai ! je me tuerai — je l'ai résolu — quand il ne me reſtera plus un sou de ces mille francs que je dois à la généroſité d'Aurélien.

Ah ! Si Madeleine avait voulu, quel joli nid nous aurions eu ici pour chanter l'hosannah de notre bonheur !

15 *avril.*

La Nature, plus que l'Amour, est une grande recommenceuſe. Chaque année, sans se laſſer, elle refait sa merveilleuſe beſogne ; chaque année revient le printemps, plus doux, plus vert, plus tiède, plus parfumé. Et l'homme meurt sans connaître un seul mot des lois de cette éternelle réſurrection ! Ah ! le chétif, qui se croit fort ! Ah ! l'orgueilleux, qui se croit quelque chose !

Comme l'année dernière, comme les années

d'auparavant, à cette époque, les viornes des haies sont en fleurs. Grappes rouges des fusains. Les pervenches commencent à montrer le petit bout de leur joli petit nez. Les giroflées parfument l'air : j'en ai vu aujourd'hui en abondance sur les ruines de Port-Royal. Cette humble ravenelle, voilà tout ce qui consacre le paſſage en ce monde du grand Arnauld, cet aigle !

La méſange chante avec obſtination : signe de beau temps, affirme Jean Communal, — un savant en sabots qui en remontrerait à beaucoup de savants en souliers à boucles d'argent.

Je n'entends plus rien chanter en moi : la petite bête eſt morte ! Pour admirer comme il convient les belles choſes & les bonnes choses, il faut être en bonne santé phyſique & morale. Les gens malades ou triſtes trouvent tout laid. C'eſt comme les ictériques : ils voient tout en jaune. Mon jaune à moi, c'eſt le noir. Il y a un crêpe sur la Nature. Les haies en fleurs ont la bonté de porter mon deuil...

Jouissons d'aujourd'hui, merveilleux et superbe;
Demain, nous finirons notre rêve sous l'herbe....

25 *avril.*

Ce matin, dans les bois qui font une si pittoresque ceinture au Désert de Port-Royal, j'ai entendu la première note du coucou & le premier solo de flûte du crapaud. Signe de chaleur, dirait le père Communal.

Sur le chemin j'ai rencontré un petit garçon venant de Milon-la-Chapelle & allant à Saint-Lambert, où il y a une école. Il avait l'air intelligent, je l'ai arrêté pour causer avec lui. Les enfants, ce sont de petits hommes, je le sais bien; mais, du moins, leurs vices paraissent plus petits aussi, et l'on ne s'en attriste pas autant.

— « D'où viens-tu, mon ami? lui ai-je demandé en mettant le plus de velours possible sur ma voix pour ne pas l'effrayer. — Je viens de Milon, Monsieur. — Qu'est-ce que tu as fait à Milon? — J'ai dit la messe avec M. le curé. — Ah! Et où vas-tu à présent? — A l'école, Monsieur.— C'est très-bien, mon petit ami... Tu ne portes pas encore la croix à la procession? — Non, Monsieur, je ne suis pas assez grand; c'est Hébert qui la porte.— Ah!

Hébert ?... Très-bien !... Ton maître eſt-il bon ? Eſt-il méchant ? — Oh ! non, Monſieur, il a un poële. — Un poële ? — Oui, Monſieur... Nous avons chaud, l'hiver, dans la claſſe... — Ah ! bien !... Va à l'école, mon enfant, va !... »

Et je lui ai donné deux belles pièces de dix sous toutes neuves, qu'il héſitait à accepter, étonné de tant de généroſité. Les pièces de dix sous, pour les petits garçons comme lui, cela ne se voit que dans les contes de fées !

Au bout de quelques minutes, je me suis retourné : le garçonnet était toujours à la même place, au milieu de la route, regardant les deux pièces neuves et n'en pouvant croire ses yeux. Il eſt capable d'en *caler l'école !*

A force de marcher, je m'égare. Pour me remettre dans mon sentier, je demande à un mendiant qui paſſe là, par haſard, de m'indiquer Port-Royal. De Port-Royal à Milon-la-Chapelle j'irais les yeux fermés, malgré les cinq kilomètres qui m'en séparent. — « Port-Royal ? me répond le mendiant en étendant la main dans la direction des ruines & en me la tendant enſuite, par un mouvement machi-

nal ; Port-Royal ? j'en viens : il m'a donné la soupe... »

Il m'a donné la soupe? Qui ça, *il?* Le grand Arnauld ?...

A midi j'étais de retour à la ferme. On allait se mettre à table pour déjeuner, la soupe fumait, — une odorante *soupe blanche* composée de lait, de beurre, d'ognons & de cerfeuil.

Le père Communal m'a grondé de sa bonne groſſe voix qui reſſemble à une tape amicale.

— « En retard, aujourd'hui, M. Henri ! a-t-il dit en eſſayant de prendre un air fâché. Vous savez, ici, nous n'attendons perſonne. Tout se fait à l'heure, militairement. Sans Rosette, vous auriez déjeuné par cœur. Une autre fois... — Ne vous occupez donc jamais de moi, je vous en prie, père Jean. Quand je viens, prenez-moi ; quand je ne viens pas, laiſſez-moi. En agiſſant autrement, vous me chagrineriez... — Tu entends, Roſette? tu le chagrinerais ! Et je ne pense pas que tu veuilles faire du chagrin à M. Henri ?... — Oh ! papa !... non !... »

Il y a des phraſes parlées qui devraient pouvoir se noter comme les phraſes chanté

Cet *Oh! papa! non!* de Rofette était charmant.

Après la soupe blanche, plantureufe omelette au lard arrofée d'un petit cidre qui me faifait faire la grimace, dans les premiers temps, mais auquel j'ai fini par m'habituer.

Il y a dans ma vie des souvenirs qui sentent la poudre de riz. Si je vivais longtemps, le souvenir de la famille Communal sentirait la pomme...

La vieille Marie-Jeanne eft une bonne cuifinière, malgré son air réfrogné.

27 *avril.*

Les créquiers des bois & les amandiers du jardin sont en fleurs. Les haies de Sainte-Lucie & les aubépines auffi. Quelles frondaisons vigoureuses ! On rencontre de petits maraudeurs qui au lieu d'aller à l'école vont aux nids.

— « Je sais un nid, viens ! »

Savoir un nid! O souvenir de mon heureufe enfance ! Que de culottes déchirées à grimper dans les arbres pour faire la chaffe

aux petits oiſeaux ! Ceux que je dénichais de préférence, c'étaient les loriots, à cause de la difficulté qu'il y avait à cela.

Le nid du loriot eſt solidement bâti dans une fourche d'arbre, &, pour l'avoir, il faut le démolir : il ne se laiſſe pas emporter entier, comme la plupart des nids. Mais auſſi, quels jolis petits œufs d'un blanc de neige, piqueté ça & là de noir !...

Les enfants les plus doux sont cruels, parce qu'ils sont ignorants. Aujourd'hui, quand je *sais un nid,* je le laiſſe. Tantôt, en paſſant sur la liſière du bois pour m'en revenir à la ferme, j'ai surpris dans le buiſſon, à la portée de la main, une fauvette à tête noire, couvant. Nos regards, à elle & à moi, se sont croiſés. J'ai deviné les mouvements de son âme aux mouvements de ses yeux. — « Ah ! semblait-elle me dire ; aie pitié ! sois bon ! ne me forces pas à fuir ! Mes petits ont beſoin de moi, &, si je fuyais, je ne reviendrais plus, et ils mourraient !... Tu vois combien mon nid eſt fait de peu de choſe... Ne touches pas à ce fragile édifice qui abrite le fruit de mes amours... Sois bon comme je suis confiante !... »

J'ai compris & je me suis éloigné sans bruit.

Elle auſſi aura des petits, — « fruit de son amour ! » Ses petits, à *elle,* seront ses petits, à *lui !* Ah !...

29 *avril.*

Le temps a changé. Nous avions du soleil, nous avons de la pluie. — « Le mois de Marie s'annonce mal ! » a dit ce soir à souper, en bougonnant bien fort, la vieille Marie-Jeanne.

Elle a poſitivement du chagrin & de la colère, la vieille Marie-Jeanne, & pour un peu je crois qu'elle en pleurerait, — si elle savait encore pleurer. Mais, la pauvre ! elle a eu dans sa vie tant d'occaſions de verſer des larmes, que la source en eſt à préſent tarie. Elle a été jeune, la vieille Marie-Jeanne ; elle a été jolie même, à ce que prétend le père Communal ; mais aujourd'hui il n'y paraît guère, tant elle eſt rabougrie, caſſée, jaunie, fanée, — preſque ridicule à force de laideur.

Eh bien ! en l'entendant pouſſer de gros soupirs, ce soir, & en lui voyant le viſage tout

conſterné par le mauvais temps qui menace le mois de mai, je me suis senti ému malgré moi. Plus les gens sont laids, plus ils sont touchants quand ils pleurent. La beauté du corps se fane, celle de l'âme est immarceſſible.

La vieille Marie-Jeanne ne s'intéreſſe tant au mois de mai que parce que c'eſt le mois où les jeunes filles sont le plus jolies, vêtues qu'elles sont de blanc comme des vierges — qu'elles ne sont pas toujours toutes. Mai, c'eſt le mois des dévotions poëtiques. L'égliſe eſt pavée de fleurs, les chants séraphiques y retentiſſent, les jeunes âmes s'y exhalent avec l'encens des encenſoirs : c'eſt charmant ! — « Vous savez, notre maître, a dit la vieille Marie-Jeanne entre deux soupirs, que le devant d'autel de notre égliſe a grand beſoin d'être remplacé ?... C'eſt le moment... Il serait honteux que le mois de Marie se paſſât avec un pareil devant d'autel. — Ta, ta, ta ! a répondu avec bruſquerie le père Communal, qui n'eſt pas préciſément très-pieux ; ta, ta, ta ! que ton égliſe s'arrange comme elle voudra ! Un devant d'autel déchiré eſt toujours un devant d'autel, cela n'empêche pas de dire la meſſe !... — Oh ! notre maître !... — Petit

père !... a murmuré Rofette de sa voix la plus douce. — Ta, ta, ta ! a répondu Communal en se levant brufquement. M. Henri, a-t-il ajouté, venez-vous fumer une pipe dans le jardin ?... »

Je l'ai suivi. Tous les arbres fruitiers ont été secoués par le vent & par la pluie : il y a comme un tapis de fleurs blanches & rofes sur lequel on eft tenté de s'agenouiller. Il a sa nappe d'autel en bon état, lui, le jardin !

Je suis refté tout songeur.

3 *mai.*

L'autel de la petite églife de Milon a des nappes blanches & neuves. Sans compter deux superbes chandeliers à sept branches, jouant l'argent à une certaine diftance...

La vieille Marie-Jeanne eft radieufe, comme elle ne l'a jamais été. Elle a profité d'un moment où perfonne ne la voyait, & où je ne la voyais pas moi-même, pour me prendre la main & la baifer. — « Oh ! M. Henri ! M. Henri ! m'a-t-elle dit d'une voix étouffée. Vous êtes bon comme le pain, & je vous baife

les mains parce que je ne suis pas digne de vous embraſſer... Faites excuse si je vous offenſe, Monſieur Henri, mais c'eſt plus fort que moi ! M. le curé eſt si content, le pauvre cher homme ! Je vous en remercie de tout mon cœur, de la part de notre chère petite Roſette !... »

Quoi ! tant de reconnaiſſance pour une miſérable somme de quatre cents francs ! Eſt-ce que l'argent ferait véritablement le bonheur ?...

Oui, le bonheur — des autres.

10 *mai.*

Les lilas se défleuriſſent. Déjà !

La tonnelle de chèvre-feuille sous laquelle le père Communal vient chaque soir fumer sa pipe, pour se récompenſer de sa journée de rude labeur, rougit de plus en plus. Le syringa ne veut pas s'ouvrir, le pareſſeux ! Les cognaſſiers perſiſtent toujours, ils ont même encore des boutons. Les fruits des ceriſiers commencent à se nouer. Les jacinthes sauvages se décolorent & se déparfument. En revanche, les muguets dorment encore, frileuſe-

ment enroulés : j'attends avec une sorte d'anxiété qu'ils se soient décidés à s'épanouir pour juger nettement de l'état de mon cœur. Que de bottes de muguets nous avons rapportées, *elle* & moi, des bois de Ville-d'Avray ! L'enivrante odeur de cette fleur & la sienne — plus enivrante encore — se confondent dans mon souvenir...

Les grenouilles coaſſent. — « Elles sont en amour, » vient de me dire la vieille Marie-Jeanne en étendant du linge sur la haie, au soleil.

En amour, les grenouilles ! Ces abominables bêtes aiment donc ?... Mais pourquoi pas ? Il aime bien, *lui !*...

Des petites filles chantent & danſent une ronde dans le jardin du voiſin. Leurs voix fraîches reſſemblent à des gazouillements.

— Que fair' de c'te violette,
Giroflé, girofla ?
— Pour mett' dans ma bavette,
Giroflé, girofla !
— Pourquoi dans ma bavette,
Giroflé, girofla ?
— Pour embaumer mon linge,
Giroflé, girofla...

Quand elles ont fini, elles recommencent. Les petites filles sont auſſi ardentes au plaiſir que les grandes, & c'eſt auſſi dangereux pour elles, — mais d'un danger différent.

L'une d'elles — je ne sais pas laquelle, puisque je les entends sans les voir — a modifié les derniers vers de la ronde, & d'une façon poëtique. Au lieu de :

Pour embaumer ***mon linge,***
Giroflé, girofla !

Elle a chanté :

Pour embaumer ***mon cœur,***
Giroflé, girofla...

Pour embaumer son cœur ! Chère innocente ! elle ignore quel parfum il faut pour cela, — un parfum qui, en s'aigriſſant, devient un poiſon : l'amour...

16 *mai.*

C'eſt aujourd'hui le lundi de la Pentecote. Je me suis décidé à le paſſer sous la tonnelle du père Jean, couché sur l'herbe — afin de mieux me végétaliſer. L'effort de la penſée

m'eſt douloureux. Et puis, à quoi bon penser ?

J'avais quitté les hommes : je les retrouve dans ces brins d'herbe — où s'agitent & s'entredéchirent des milliers de créatures microscopiques. Leurs paſſions sont plus groſſes qu'elles, à en juger par l'acharnement avec lequel elles se diſputent la poſſeſſion de tel ou tel fétu inviſible. Sont-elles bêtes, ces bêtes ! Et nous, donc !...

Je suis heureux de m'être retiré de la mêlée humaine : c'eſt vraiment malpropre !

Quelle eſt cette robe légère d'une entière blancheur que j'aperçois entre les arbres ? Une robe blanche, avec une ceinture de soie bleue, & de mignons souliers mordorés qui trottinent comme deux petites souris sur le sable des allées.

C'est Mademoiſelle Roſette qui m'apporte mon *goûter :* Merci, Mademoiſelle Roſette ! Auſſitôt arrivée, auſſitôt repartie, alerte, souriante — & rougiſſante ! Cela va bien à ses joues en fleur, de rougir ainſi.

Elle n'a pas ménagé le beurre sur ma tartine, — ni le sucre non plus. Roſette voudrait-elle me corrompre ? Pauvre chère enfant !

L'autre jour, comme elle diſtribuait devant moi aux enfants pauvres du village des miches de pain bis-blanc sentant bon la fleur de farine, je lui ai dit en plaiſantant : « Ce n'est pas à moi que vous donneriez de ces bonnes tartines-là !... » Elle m'a pris au mot &, depuis trois jours, elle me traite en enfant... Merci, Roſette !

On n'eſt pas plus Charlotte que Roſette. Elle eſt douce, elle eſt pitoyable & tendre, avec cela intelligente & bien élevée comme l'héroïne du roman de Goëthe. Si elle eſt paysanne par sa naiſſance, si elle diſtribue des tartines aux pauvres, si elle compte la leſſive & surveille le preſſoir, elle eſt bourgeoiſe — dans le bon sens du mot — pour une infinité de choſes & par une infinité de côtés. Elle ne fait pas de muſique, mais elle aime la muſique : je l'ai vue pleurer une fois en entendant un orgue jouer le grand air de la *Lucie*. Elle ne peint pas, mais elle a le sentiment de l'harmonie des couleurs : les bouquets de fleurs dont elle emplit chaque matin mon pot de faïence bleue ne sont jamais *criards,* ils ont l'air d'avoir pouſſé là. Le portrait de Charlotte !

Charlotte ! Je viens de rire de bon cœur en

me rappelant que l'année dernière, en allant à Marnes, chez les Michelin, qui y ont une maiſon de campagne, j'avais l'habit bleu & le pantalon de nankin de Werther.

Werther ! Tiens ! je ne ris plus... Eſt-ce parce que je dois finir comme Werther ?... Si cela n'a rien de bien gai, cela n'a rien de bien triſte. Je ne ris plus parce que je ne ris plus : voilà tout.

On ne se doute pas combien les romans — les hiſtoires *inventées* — sont le reflet de la vie réelle. A moins pourtant que la vie réelle ne soit le reflet des romans... Cela arrive quelquefois. La Révolution de 93 avait guillotiné toutes les ducheſſes qui n'étaient pas encore mortes de leur belle mort de belles amoureuſes, il n'en reſtait plus rien — pas même de la graine : Balzac les a réinventées pour les beſoins de sa *Comédie humaine,* grâce à lui nous avons maintenant des ducheſſes de Maufrigneuſe à remuer à la pelle ; j'ai même connu, — je l'affirmerais sur l'honneur si j'avais à cette heure à affirmer quelque choſe à quelqu'un, — j'ai même connu une Madame Marneffe plus Marneffe que celle de l'auteur de la *Couſine Bette.*

En ce qui me concerne, j'ai pu imiter parfois quelqu'un dans quelques actions de ma vie ; mais dans ce dénouement que je lui couds sans me préoccuper de celui que le Destin avait écrit pour elle, je n'imiterai personne — même en imitant Werther.

22 *mai.*

Les grappes des acacias sont fleuries. Autrefois j'en faisais des bouquets pour *elle :* aujourd'hui j'en ai fait faire une omelette — pour moi.

Bouquets de fleurs d'acacia, parfum de muguets, cela ne me *dit* plus rien. Je suis content de moi, au moins je mourrai guéri de l'amour, qui me tue. Mon cœur s'est tout-à-fait vidé de la passion ridicule qui l'encombrait — à lui en donner une indigestion. Mon âme est veuve désormais — &, comme toutes les veuves, elle n'est pas fâchée de l'être.

J'ai oublié ! Est-ce bien possible ? Pourquoi n'oublierais-je pas ? Elle oublie bien, *elle !...* C'est même là une des facultés du cœur féminin les plus dignes d'admiration — & de mé-

pris : il s'ouvre à votre amour comme une fleur au soleil, il s'en réchauffe & s'en illumine pendant plus ou moins de temps ; puis, votre lumière pâlit, votre flamme s'éteint — & il se referme à jamais pour vous ! Ni vu ni connu ! Qu'eſt-ce que vous demandez, mon brave homme ? Je vous ai donné hier : à d'autres pauvres maintenant... Oh !...

27 mai.

Je suis au lit depuis une douzaine de jours. Il paraît qu'à mon inſu j'ai été en danger de mort & que je n'ai pas encore complétement souſtrait ma vie à la fièvre de Damoclès suſpendue au-deſſus d'elle.

Quoiqu'il en doive advenir, et malgré l'amicale colère du père Jean Communal & les prières paſſionnées de sa fille Roſette, j'ai renvoyé le médecin qui avait été mandé en toute hâte dès la première heure de l'accident. Puisque je suis réſolu à me tuer, il eſt tout simple que je profite de l'occaſion qui m'eſt offerte de le faire — sans m'en mêler. Que ce soit ma main ou celle de la maladie qui se charge de

l'exécution, qu'importe ? pourvu que je sois exécuté. Le nom du bourreau m'eſt indifférent.

Je vais eſſayer de raſſembler mes idées ; elles flottent en ce moment dans une sorte de nuage que je voudrais déchirer comme j'ai déchiré les linges de mes plaies, car il m'impatiente comme eux. Je voudrais continuer à écrire, mais je ne peux...

— « Monſieur Henri ! » murmure une voix qu'il me semble avoir déjà entendue dans mes rêves...

Quelle eſt cette voix ?...

29 *juin.*

Après de grands efforts & une grande fatigue, je suis enfin parvenu à mettre un peu d'ordre dans mes idées. Je me rappelle maintenant...

Oui... Il y a dix ou quinze jours, un dimanche en tout cas, je traverſais la place de Milon, encombrée de femmes sortant de vêpres. Je m'arrêtai un inſtant & me rangeai contre la maiſon de l'adjoint, regardant sans voir au milieu de cette foule bariolée de cor-

nettes blanches & de fichus écarlates. Tout-à-coup un grand cri — le total de trois ou quatre cents reſpirations — retentit aigu, sibilant, déſeſpéré. — « La mouche ! La mouche !... » criaient les femmes, affolées de peur, en se pouſſant & en s'écraſant pour s'enfuir plus vite.

La mouche ! J'en avais quelquefois entendu parler, le soir, à souper, par le père Communal. C'eſt une folie subite qui se déclare dans un troupeau de bêtes à cornes. Tout-à-l'heure elles paiſſaient gravement dans les prés, ne songeant pas le moins du monde à mal; voilà que toutes, comme piquées enſemble de la même tarentule maligne, bondiſſent & se précipitent torrentueuſement, écraſant tout comme une avalanche, foudroyant tout comme un tonnerre. On imagine sans peine quelle terrible trouée cela doit faire dans les rangs épais d'une foule épeurée, trente ou quarante grands diables de bœufs arrivant ainſi ventre à terre, les cornes baiſſées comme autant de baïonnettes !... La *mouche !* la *mouche !*

Tout le monde fuyait épouvanté, — excepté moi, à qui l'épouvante eſt inconnue. Pourquoi et de quoi aurais-je eu peur ? Autrefois, peut-

être, quand j'aimais et que, me croyant aimé, je demandais aux Dieux de prolonger mon exiſtence au-delà des limites ordinaires — afin d'éterniſer ainſi mon bonheur ; mais maintenant que j'étais réſolu à bruſquer le dénouement de ma vie, déſormais sans intérêt, je ne pouvais pas redouter ce dénouement, d'où qu'il me vînt. Donc, moitié par compaſſion pour un groupe de femmes qui, n'ayant pu fuir à temps, allaient être abominablement écraſées, & moitié par dédain du péril mortel auquel je m'expoſais, je m'avançai tranquillement, froidement, à la rencontre de cette trombe vivante d'où sortaient par moments des mugiſſements formidables...

Ce qui se paſſa alors, je l'ignore. J'ai le souvenir vague d'une senſation aigüe et humide tout à la fois, quelque choſe comme un coup de biſtouri & un coup d'éponge simultanés. Cette senſation, quoique douloureuſe, avait cependant un certain charme, j'ajouterai même une certaine volupté, — celle de l'anéantiſſement inconſcient. Finir ainſi, c'était fort agréable...

Quand je revins de mon évanouiſſement — qui se prolongea, paraît-il, au point d'alarmer

la famille Communal — j'étais couché dans mon lit. Quinze jours d'immobilité et d'horizontalité, c'eſt trop — ou ce n'eſt pas aſſez : sommeil pour sommeil, je préfère celui dont on ne se réveille pas ; lit pour lit, j'aime mieux celui d'où l'on ne se lève plus...

30 *juin.*

Tout-à-l'heure, Jean Communal eſt entré dans ma chambre. — « Puiſque vous vous obſtinez à ne plus recevoir le médecin, m'a-t-il dit, c'eſt que peut-être vous vous sentez mieux... Vous écrivez, vous pouvez parler, ou tout au moins entendre... Donc je ne veux pas remettre à plus tard ce que je peux vous dégoiſer dès aujourd'hui... Vous avez sauvé ma chère Roſette & la vieille Marie-Jeanne : c'eſt entre nous à la vie à la mort, mon garçon !... »

Le père Communal allait continuer, je le devinais à l'émotion de sa voix ; je l'interrompis bruſquement : — « Je veux être seul, Monsieur Communal... »

Il s'eſt retiré, me voilà seul.

Je l'ai interrompu brusquement, j'ai voulu être seul — parce que moi aussi je sentais l'émotion me gagner, & que j'étais heureux d'être ainsi remercié par cet honnête homme. Ne m'intéressant plus à elle, je ne veux plus être rattaché à la vie par aucun des sentiments humains ordinaires; j'ai à cet effet cassé toutes les amarres, je vais à la dérive, résolu à sombrer... L'émotion, le plaisir d'être remercié,— faiblesse! sottise! lâcheté! Le dévouement parfait, c'est-à-dire désintéressé, c'est l'or trouvé sans sa gangue naturelle, & tous nos sentiments sentent la poussière — d'où nous sommes sortis. J'ai fait de ma poitrine un bouclier à la vieille Marie-Jeanne & à la jeune Rosette, probablement parce que, malgré la rêverie à laquelle j'étais en proie au moment du sauve-qui-peut, je les avais reconnues, l'une à son pauvre vieux visage tanné par les fatigues & par les années, l'autre à sa douce figure de vierge, alors pâle comme un lys. Me serais-je précipité au-devant d'autres avec le même empressement qu'au-devant d'elles? Je le crois...

Le courage pur, le dévouement parfait, c'est le merle blanc des sentiments humains. Qui l'a rencontré, ce sentiment? Vous êtes

proſcrit, votre tête eſt miſe à prix, vous vous cachez, parce que vous tenez à votre tête. Un de vos amis d'enfance sait où vous êtes. La police sait qu'il sait cela, & elle vient lui dire : « Si vous nous le livrez, vous serez récompenſé. Si vous ne nous le livrez pas, nous vous retirons l'emploi que vous avez : vous êtes ruiné. Choiſiſſez !... » L'ami a une minute d'héſitation. Il songe à sa femme, à ses enfants réduits à la miſère, à sa carrière briſée, à son avenir perdu, à mille choſes terribles. Mais comme il songe auſſi à l'exécration univerſelle qui couvre le nom de Judas comme un crachat ; comme au fond il eſt loyal homme & fidèle ami, il préfère encore le pain noir de l'honnêteté au pain blanc de la lâcheté ; il refuſe... C'est bien ! Sa conscience le remercie, il a fait une bonne action, il eſt tout joyeux... Attendez ! Si l'on ajoutait : « C'eſt bien, en effet ; mais, cette bonne action que tu viens de faire, cet acte d'héroïſme que tu viens d'accomplir, perſonne ne le saura, tu ne le diras à perſonne, — pas à même à la terre, comme le barbier du roi Midas, car les roſeaux le répéteraient... » Oh ! alors, cet honnête homme répondrait : « A quoi bon faire une bonne action si perſonne ne sait que je l'ai faite, sur-

tout celui pour qui je l'ai faite !... » Garder le secret sur un acte de courage ou de dévouement eſt plus difficile que l'acte lui-même.

Tu en aurais donc voulu au père Communal s'il ne t'avait pas remercié ? Miſérable !...

28 *juillet.*

Bon gré, malgré, j'ai dû garder le lit & la chambre jusqu'aujourd'hui. Ils n'y allaient pas de corne morte, meſſieurs les bœufs, dans leur panique à fond de train ! J'ai eu le bras traverſé, la poitrine labourée, le viſage lui-même... Ah ! ici j'avoue que cela m'a contrarié. Je tiens à deſcendre au cercueil avec le viſage intact, — afin d'être reconnu, dans le pays des ombres, par ceux qui m'y ont précédé. Coquetterie funèbre, auſſi respectable qu'une autre... Mais les ravages ne sont pas trop grands : il ne me reſte qu'une cicatrice sur la joue gauche, au-deſſous de l'œil, & le père Communal prétend que cela me va auſſi bien qu'un coup de sabre à un soldat. Soit !...

J'ai donc eu une rechûte. De nouveau j'ai été, à mon inſu, en danger de mort, &, à

mon inſu, on a appelé de nouveau le médecin qui m'avait soigné une première fois.

Un homme habile & intelligent, ce médecin. Il eſt jeune, il parle doucement aux malades & les guérit par ses bonnes paroles autant que par ses bons soins. C'eſt être doublement savant. Il demeure à Chevreuſe : je vais faire seller le meilleur cheval de la ferme, &, sous prétexte de promenade, j'irai remercier & payer le docteur Serres. Il n'eſt pas juſte que tous ces frais-là soient à la charge de la famille Communal.

D'ailleurs, depuis six semaines, près de deux mois, que je suis sur le dos, j'ai fait des économies — & cela m'offuſque. Avec ce qui me reſte en caiſſe je pourrais aller encore un an. Un an ! Pas de ça, pas de ça, Liſette !...

2 *août.*

J'ai repris mes habitudes. Je vais, je viens dans la ferme & dans le pays sans qu'on faſſe plus attention à moi qu'à Mouſtache, le bon barbet noir. Ça & là, sur mon chemin, j'ai recueilli quelques saluts, une ou deux

poignées de main, voilà tout — & c'eſt aſſez pour ma conſommation.

Le père Jean Communal me boude depuis qu'il a appris — en allant régler avec le docteur Serres — que je l'avais devancé dans l'accompliſſement de ce petit devoir. Dam ! mon bonhomme, eſt-ce vous ou moi que le médecin eſt venu soigner à Milon-la-Chapelle ?

Je crois que Roſette me boude auſſi. Mais la chère enfant s'y prend si gentiment que je suis ravi d'être boudé. Si je pouvais la faire souffrir un peu, elle qui ne m'a rien fait, j'en serais heureux ! cela me vengerait des douleurs qui me viennent d'une autre...

Je ne suis pas un saint, moi : quand on m'a bleſſé à mort, je trouve tout naturel de bleſſer auſſi, légèrement, à droite & à gauche. Baſt ! que sont mes coups d'aiguille auprès de ce coup de poignard qui m'a fendu le cœur en deux ?...

10 *août.*

Les *fêtayeux* reviennent des champs.

Les fêtayeux, ici, sont les moiſſonneurs, parce qu'ils sont en *fête* de ce que la moiſſon

eſt finie & de ce que la récolte a été bonne. Les voitures, dont les roues peſamment chargées crient en tournant sur leurs eſſieux, sont ornées de bouquets éclatants, & leurs conducteurs, fleuris auſſi, danſent au-devant d'elles. Léopold Robert n'avait pas beſoin d'aller en Italie pour faire le tableau qui l'a rendu célèbre : il n'avait qu'à reſter en France — où il ne se serait probablement pas tué.

Il eût eu tort.

Que de pains de quatre livres traînent là, sans s'en douter, ces grands bœufs accouplés sous le joug, qui ruminent leur dernière bouchée de foin — comme moi ma dernière poignée de souvenirs !

Il eſt trois choſes dont on ne peut jamais se dégoûter : le pain, le vin, & le printemps. Chaque année, quand on voit fleurir les aubépines, on croit que c'eſt pour la première fois qu'elles fleuriſſent. Chaque soir, après une rude journée de labeur, quand on rompt le pain & qu'on boit le vin réparateurs, on s'imagine qu'on y goûte pour la première fois. Et le vin, le pain & le printemps vous semblent bien bons ! Je comprends que les Anciens

— plus pieux que nous — les aient adorés. Sous prétexte que nous valons mieux que les Païens, nous nous abſtenons de toute reconnaiſſance.

Bientôt, avec le goût du vin & du printemps, je perdrai le goût du pain...

29 *septembre.*

Roſette, la fille de Jean Communal, en m'apportant ce matin dans ma chambre un bouquet de colchiques cueillies par elle à mon intention, s'eſt écriée : « Tiens ! Vous avez un cheveu blanc ! Deux... trois ! Oh ! un nid de cheveux blancs, là, sur la tempe gauche !.., Eſt-ce drôle... à votre âge !... — A mon âge ? Quel âge croyez-vous donc que j'ai, Roſette ? lui ai-je demandé en souriant malgré moi. — Mais... vous avez bien... attendez que je compte... Vous avez bien dans les alentours de trente ans... Je vous demande pardon, M. Henri, de vous avoir offenſé !... ajouta Roſette en rougiſſant jusqu'aux oreilles. — Vous ne m'avez pas offenſé, mon enfant, au contraire !... On n'offenſe pas les gens en les rajeuniſſant comme vous venez de le faire pour

moi en me donnant dix ans de moins que ne m'en donne mon acte de naiſſance...— Quoi ! vous auriez ?... — Quarante ans, oui, mon enfant... »

Roſette eſt devenue plus rouge, puis elle a pâli, puis, pour échapper à son trouble, elle s'eſt miſe à ranger ça & là dans ma chambre, sans faire plus de bruit qu'un oiſeau. Si je ne l'avais pas vue marcher, j'aurais cru volontiers qu'elle volait.

Une aimable enfant, Roſette ! Elle eſt fraîche, elle eſt jolie, elle eſt appétiſſante — pour les gens qui ont encore de l'appétit ; en outre, elle eſt bonne, elle a l'air de n'avoir pas encore *fauté :* cela fera une excellente femme de ménage.

Je songeais à cela en la regardant aller & venir de la commode à la cheminée, de la porte à la fenêtre. — « Vous avez été en vendange hier ? lui ai-je demandé. — Oui, Monſieur Henri. — On a danſé le soir, en revenant ? — Oui, M. Henri. — Je vous ai vue avec Majorel... — Pierre Majorel ? — Oui, Pierre Majorel. C'eſt un rude gars & qui fera un excellent mari. — Majorel ? Lui ?... C'eſt un bon gros garçon, je ne dis pas non, &, à cauſe de cela, je danſe volontiers avec lui à nos

aſſemblées, de préférence à tout autre ; mais pour mari, c'eſt une autre affaire, & jamais il ne sera le mien !... — Pourquoi donc cela, Mademoiſelle Roſette ! Serait-il trop pauvre ?.. — Nenni point ! Majorel a du bien au soleil, & son oncle le marguillier en a auſſi, qu'il lui laiſſera à sa mort. — Si ce n'eſt pas parce que Majorel eſt trop pauvre que vous répugnez à l'épouſer, pourquoi donc eſt-ce, mon enfant ?... — Parce qu'il eſt trop vieux !... »

Cet aveu involontaire échappé, Roſette a pouſſé un petit cri, m'a regardé avec des yeux suppliants auxquels je n'ai d'abord rien compris, puis elle s'eſt sauvée plus rougiſſante que jamais.

A déjeûner, j'ai profité d'un inſtant où Roſette n'était pas là pour demander à son père l'âge de Pierre Majorel. — « Il a trente-trois ans, donc ! m'a répondu Jean Communal. — Trente-trois ans ? Ne vous trompez-vous pas ? — Faites excuse, Monſieur Henri... je me trompe en effet d'une moitié d'année... Majorel a présentement trente-trois ans, cinq mois & une semaine... juſte l'âge qu'aurait aujourd'hui mon pauvre François, si les Arabes d'Abd-el-Kader ne l'avaient pas mauvaiſement

maſſacré, avec d'autres camarades... Ils étaient nés le même jour, ces deux enfants-là... Rosette, elle, eſt — sauf votre reſpect — la *pouillarde* de la couvée... autrement dit la dernière venue... Elle aura ses dix-huit ans aux neiges de la Touſſaint... A votre santé, Monſieur Henri !... » a ajouté le père Communal en avançant son verre pour trinquer avec moi.

Ainſi Majorel, qui a trente-trois ans, eſt *trop vieux !* Et que suis-je donc, moi, avec mes quarante ans sonnés ? Un centenaire ?... Trop vieux ! Madeleine penſait sans doute là-deſſus comme Roſette : c'eſt pour cela qu'elle a épouſé son... Mais non ! son mari eſt bien plus *vieux* que moi ! son mari a quarante-deux ans !...

Ah ! le cœur des femmes, quel abîme !

L'aveu naïf de Roſette me donne à rêver. Elle trouve Majorel plus vieux qu'il n'eſt réellement, mais elle me trouve plus jeune que je ne le suis. Je n'ai pas l'air d'avoir mes quarante ans : mon viſage proteſte encore contre la sénilité de mon eſprit. C'eſt un masque auquel on se laiſſe prendre à mon inſu ; mais ce maſque tombera un de ces matins.

Un de ces matins, en me regardant dans la glace, je me verrai les cheveux rares, le front ridé, les joues jaunies, les yeux rougis, les lèvres pâlies : j'aurai reçu le *coup du lapin,*— comme dit le peuple en son énergique & pittoresque langage.

On ne dira pas de moi : *ce vieillard. Ce vieillard!* même en ajoutant l'épithète de *respectable,* cela n'en est pas moins affligeant à penser...

Je veux disparaître avant cette métamorphose de papillon en chenille ! Je veux m'en aller tout d'une pièce avant de m'en aller en morceaux ... J'aime mieux n'être plus tout d'un coup que d'avoir à me rappeler que j'ai été. Ce sont les souvenirs qui font les regrets. J'aime mieux abdiquer dignement que d'être détroné ignominieusement. Le rôle de Charles-Quint me convient mieux que celui de Charles-Dix...

30 *octobre.*

Depuis quelques jours il n'y a plus de fleurs dans le jardin du père Communal. Seuls les dalhias, les chrysanthèmes & quelques pieds

de bourrache, perſiſtent encore. Pourquoi tant tenir à reſter quand il faut s'en aller ? Pourquoi tant perſiſter à verdir, quand il eſt heure de se faner ? Je ne ferai pas tant de façons, moi...

A propos, pourquoi Alphonſe Karr cherchait-il noiſe, jadis, à George Sand, sur ses *chryſanthêmes bleus ?* Le fameux romancier profeſſeur de grec — il en a mis partout — s'inſurgeait contre l'ignorant écrivain de génie qui, tout au rebours de la femme de Magu, tiſſerand à Lizy-sur-Ourcq,

.....Distinguait bien les vers d'avec la prose,
Mais ne distinguait pas un œillet d'une rose,

& ne savait pas que *chryſanthême* signifiant *fleur d'or* — ou *fleur jaune,* au choix — ne pouvait être une fleur bleue, ou rouge, ou verte.

J'en suis bien fâché pour le grec & pour Alphonſe Karr, mais Madame Sand a eu raiſon de découvrir des *chryſanthêmes bleus* — puiſqu'en voilà de violets dans le jardin du père Communal.

Un peu pédant, M. Karr ! N'a-t-il pas prétendu auſſi un jour que les poëtes étaient des

farceurs & des ignorants pour avoir fait danſer sur la fougère, pendant tant de siècles, tant de bergers & de bergères,— affirmant, comme à propos des chryſanthêmes, qu'on ne pouvait danser ni *deſſus* ni *deſſous,* parce que trop grande & trop petite? M. Karr n'eſt donc jamais sorti de son jardin? Il n'a donc jamais vu les fougères des environs de Paris, ni celles des environs d'Alençon, — les unes hautes de quelques pouces, les autres élevées de quelques mètres?... On peut danſer sur la fougère — puiſque cet été j'ai dormi deſſus, dans mes excurſions autour du déſert de Port-Royal.

Mais je pardonne ces accès de pédantisme à l'auteur de *Sous les Tilleuls,* — le premier roman que j'aie lu quand j'ai su lire, & le premier qui m'ait fait verſer des larmes.

Je ne savais pas alors que je pleurais sur moi en pleurant sur Stéphen, & que j'aurais, moi auſſi, une Madeleine coupable — & non repentante — à haïr & à mépriſer! Etrange jeu du sort! Ce nom eſt aux deux extrémités de ma vie, à son début & à son iſſue. Le rêve de ma vingtième année sera devenu la réalité de mes quarante ans. Seulement, au lieu de tuer Madeleine, c'eſt moi que je tuerai.

Madeleine l'échappe belle!...

2 *novembre.*

Tantôt, en revenant du déſert de Port-Royal—splendide de mélancolie à cette heure de l'année, où la Nature revêt sa fourrure rouſſe, — je m'arrêtai un inſtant, pour me repoſer, dans le cabaret de Dodiche, qui se trouve à mi-chemin de Milon-la-Chapelle, à une portée de fuſil de Saint-Lambert.

Un cabaret mal famé, le cabaret de Dodiche! On y a tué un homme l'année dernière, & l'on a toujours soupçonné Dodiche d'avoir trempé le bout de ses doigts dans le sang répandu ce jour-là sur les pavés de sa maiſon. On l'a même arrêté; mais, faute de preuves — car les préſomptions, les meilleures preuves pourtant! ne suffiſent pas, — on a dû le relâcher. Les honnêtes gens du pays se signent en paſſant par là; mais les chenapans, les *mauvaiſes pratiques,* y abondent. Quand on entend du bruit dans le cabaret de Dodiche, on peut-être aſſuré que ceux qui le font sont de la *clique*...

J'étais fatigué, malgré l'aide de mon bâton de cornouiller; j'avais même soif, malgré

l'humidité de l'atmoſphère : j'entrai chez Dodiche, & je m'aſſis à la première table venue, près de la porte.

Au fond de la salle un groupe de buveurs — d'ivrognes plutôt — chantait avec accompagnement de pots. Ils étaient si occupés à boire & à chanter que j'avais pu entrer inaperçu d'eux — & de Dodiche, qui braillait avec eux.

Une voix dominait les autres, avinée auſſi, mais moins *canaille* que celles de ses compagnons. Cette voix chantait :

Tant qu'aux bords des fontaines
Ou dans les frais ruisseaux,
Les moutons baign'nt leur laine
Et dansent au préau :
Eho !
Les agneaux vont aux plaines,
Eho !
Et les loups sont aux bois.

Mais queuq'fois par vingtaines
Y s'éloign'nt des troupeaux
Pour aller sous les chênes
Aux herbages nouveaux ;
Eho ! ....

Et les ombres lointaines
Leur-z'-y cach'nt leurs bourreaux :
Malgré leurs plaintes vaines
Les loups croqu'nt les agneaux ;
Eho ! ....

T'es mon agneau, ma reine.
Les grand's vill's, c'est les bois ;
Par ainsi, Madeleine,
T'en vas pas loin de moi.
Eho !
Les agneaux vont aux plaines,
Eho !
Et les loups sont aux bois.

Je n'étais pas entré dans le cabaret de Dodiche pour entendre brailler des ivrognes, mais pour me reposer & me délasser : je frappai du bout de ma canne sur la table afin de faire savoir que j'étais là. A ce bruit, trois ou quatre têtes se retournèrent, & pendant que continuait le refrain :

Eho !
Les agneaux vont aux plaines,
Eho !
Et les loups sont aux bois.

une exclamation d'étonnement se faisait entendre : — « Eh ! Majorel ! Le *Parisien !* »

Le *Parifien*, ce ne pouvait être que moi, & c'était moi qu'on défignait ainfi en effet.

Les chants ceffèrent, un grand silence leur succéda, — si grand, que j'entendis les battements du cœur de Majorel lorfqu'il fut debout devant moi, pâle & menaçant. — « Tu as été bien imprudent, parisien, de venir ici !... murmura-t-il ; tu t'es jeté dans la gueule du loup !... »

— « Je ne vous comprends pas, monfieur Major el, lui dis-je froidement, en me levant cependant tout d'un trait & en affujettiffant mon bâton dans ma main droite. — Tu vois bien que si, que tu me comprends, monfieur l'enjoleur de filles, puisque tu t'affures de ton rotin !... Eh ben ! j'aime mieux ça... Nous allons joûter, muscadin !...Attends que j'affure ma trique... & je suis à toi... Une, deux, trois... ça y eft ! Défends ta peau, parifien, si tu y tiens !... »

Quoique je ne compriffe abfolument rien à ce difcours de Pierre Majorel, que j'avais toujours trouvé doux & poli avec moi, dès les premiers mots de ce fou je m'étais mis en garde — & de façon à lui prouver, si par hafard il l'avait apprife, que je connaiffais auffi l'ef-

crime roturière. L'épée eſt une défenſe de gentilhomme — & les gentilshommes sont rares ; tandisque les drôles & les goujats pullulant comme l'ivraie, on ne peut les faucher qu'à coups de bâton. C'eſt pour cela que j'ai pris de bonne heure des leçons de Lecour, — le Griſier de la savate & de la canne ; je suis même un de ses bons élèves. Majorel n'avait pas encore eu le temps d'achever sa phraſe injurieuſe, qu'il était déſarmé... — « Ah! » s'écria-t-il d'une voix rauque en ramaſſant son bâton & en le levant de nouveau sur ma tête.

Ses amis, & Dodiche lui-même, au lieu de s'interpoſer dans cette rixe abſurde, faisaient cercle autour de nous, — un cercle prudent, à l'abri des éclabouſſures ; au lieu de jeter de l'eau sur la rage folle de Majorel, dont je cherchais en vain la cauſe, ils y jetaient à flots l'huile des encouragements : — « Hardi, Pierre! hardi! Caſſe lui les reins, au pariſien!... Kiss! kiss!... hardi! mon Pierre!...» disaient ces ivrognes, ces brutes.

Je ne sais pourquoi, moi d'ordinaire si indifférent en pareil cas, j'eus le treſſaillement involontaire d'un homme courageux qui se sent en face d'un danger sérieux & qui

veut s'y souſtraire : je songeai à *défendre ma peau,* comme me l'avait ironiquement recommandé mon adverſaire, &, tout en maintenant celui-ci à diſtance reſpectueuſe en faiſant un vigoureux moulinet avec mon cornouiller, je me rapprochai tout doucement de la porte du cabaret, que j'ouvris. Une fois sur la route, la voltige du bâton m'était permiſe, je ne craignais plus rien.

Un hurrah de mépris & de colère accueillit ma savante retraite. — « Il eſt lâche, le pariſien ! » cria Majorel en se précipitant à ma pourſuite.

Il n'y avait pas à faire entendre raiſon à ce forcené ; la seule converſation poſſible entre nous était celle que nous avions commencée dans le cabaret & que Majorel voulut continuer dehors.

Un homme qui vous appelle lâche quand vous vous sentez brave vous fait sourire. Je ne répondis pas autrement à l'outrage de mon adverſaire, dont la rage redoubla d'autant. Je battais en retraite sur la route, mais en faiſant face au danger, me contentant de parer les coups que me portait Majorel sans songer à les lui rendre, comprenant qu'un seul, aſſéné

par moi, — *coup de tête* ou *coup debout,* — pourrait lui fracaſſer le crâne ou lui briſer la poitrine. Je ménageais ce fou furieux, préciſément parce que je le croyais fou. Mais tous ces ménagements l'irritaient davantage, ainſi que ses compagnons, & comme il fallait en finir, l'un de ces derniers — Dodiche, je crois — ramaſſant un caillou sur la route, me le lança & m'atteignit en pleine figure, sous l'œil, à l'endroit même où, cet été, j'ai déjà reçu un coup de corne. La douleur fut si vive que j'en laissai cheoir mon bois de cornouille pour porter la main qui le tenait à ma joue, où le sang coulait.

Les chenapans qui me pourſuivaient pouſſèrent alors un nouveau hurrah, — mais cette fois un hurrah de joie sauvage pareil à celui que pouſſent les Peaux-Rouges en découvrant la retraite d'Alice & de Cora, dansle *Dernier des Mohicans*. C'en était fait de moi, & bien certainement, à cette heure, au lieu d'être en train d'écrire sur la table de ma chambre le récit de cette agreſſion à laquelle je ne comprends abſolument rien, je serais giſant, écraſé dans une ornière de la route, si la Providence n'était venue à mon secours sous la forme & avec les crocs d'acier de mon ami Mouſtache.

— « Mords-les, mords-les tous, Mouſtache ! tous ! les lâches ! tous ! mords-les, mon brave Mouſtache ! » criait une voie jeune & fraîche qu'éraillait l'indignation.

C'était la voix de Roſette. Je me tournai du côté d'où elle venait, mais sans pouvoir la voir : j'avais un voile rouge sur les yeux. — « Lâches ! lâches ! lâches ! » criait toujours la chère petite voix, de plus en plus éraillée par une belle indignation d'honnête fille. Ah ! Majorel ! vous me l'aviez bien dit, que vous me le tueriez !... Mais prenez garde ! prenez garde, Majorel !... Si je dis un seul mot de tout ceci à mon père, il vous tue comme un chien enragé que vous êtes... »

J'eſſayais d'entendre la réponſe que pouvait faire à ces juſtes reproches celui à qui on les adreſſait, mais sans y parvenir. Mes ennemis s'éloignaient sans doute, ou ils se taiſaient, honteux de leur mauvaiſe action. Comme je me baiſſais, cherchant de la main le ruiſſeau que je savais être au bord de la route, aſin d'y puiſer l'eau néceſſaire à ma bleſſure, je sentis quelque choſe de chaud qui se promenait sur mon viſage : c'était la langue de Mouſtache. Le vaillant animal, son devoir fait, mes enne-

mis en fuite, venait me préſenter ses compliments & m'aſſurer que je n'avais plus rien à craindre.

Bientôt, je pus ouvrir les yeux, grâce à la langue du barbet & à l'eau du ruiſſeau. Je regardai sur la route : il n'y avait plus perſonne que Roſette qui venait en toute hâte vers moi. — « Ah ! M. Henri ! les méchantes gens !... — Les sottes gens, répondis-je ; car enfin, quand on veut me battre, on devrait bien me dire pourquoi !... Cela me conſolerait peut-être d'être battu... Connaiſſez-vous la cauſe de cette agreſſion auſſi brutale que ridicule, vous, Mademoiſelle Roſette ?... »

Roſette, dont l'indignation avait jusques-là empourpré exagérément la jolie petite frimouſſe, devint d'une pâleur de cierge à ma queſtion, &, au lieu d'y répondre, elle s'approcha de moi avec un empreſſement affectueux, & conſidéra avec attention la plaie que je devais au caillou de M. Dodiche. — « Cela ne sera rien ! lui dis-je en souriant de son petit air effaré. — J'en remercie Dieu !... murmura-t-elle en levant ses beaux yeux au ciel. — Il faut en remercier auſſi Mouſtache... » ajoutai-je.

A quelque diſtance de là, au milieu de la route, une voiture était arrêtée dont je reconnus auſſitôt le cheval, la vieille jument poulinière du père Communal. — « Vous alliez à Saint-Lambert? demandai-je à Roſette.—Oui, mais il sera temps d'y aller demain, répondit-elle vivement. Il faut que vous rentriez au plus vite chez nous... chez vous, M. Henri... pour vous soigner... Et avec Cocotte nous serons arrivés dans cinq minutes... Je vous en prie M. Henri, montez ! » ajouta-t-elle en voyant que j'héſitais.

Je montai, je m'inſtallai auprès de Roſette — redevenue rouge — sur le devant de la voiture ; elle fouetta Cocotte, &, Mouſtache bondiſſant joyeuſement au-devant, nous partîmes. Un quart d'heure après nous étions à la ferme.

Et me voilà, ne me reſſentant presque plus du coup de caillou du cabaretier Dodiche & cherchant à deviner pour quelles raiſons Pierre Majorel, qui était preſque mon ami il y a quatre mois, eſt devenu si inopinément mon ennemi acharné. Je m'y perds !

Au fait, qu'eſt-ce que cela me fait à préſent?...

5 *novembre.*

C'eſt décidé, tout ce qu'il y a de plus décidé : mes mille francs sont dépenſés jusqu'au dernier sou, — ma vie eſt dépenſée jusqu'à son dernier jour. Plus d'argent, plus d'homme !

Je me tuerai demain.

Jamais je n'ai été plus calme. Ceux qui tiennent à la vie ont les affres suprêmes de l'agonie, ils luttent déſeſpérément, lâchement. Moi qui n'ai pas la moindre attache, pas la moindre racine ici-bas, je m'en irai sans secouſſe. Rien ne tenant à moi, je ne tiens à rien — ni à perſonne..

Je me tuerai demain.

Dame Diex pere, m'ame et mon cors vos rent, — comme le dit le preux Roland mourant à Roncevaux.

Seigneur Dieu-le-Père, je vous rends mon âme & mon corps — dont je n'ai plus que faire, puiſque

Je me tuerai demain.

. . . . . .

. . . . . .

Henri, vous ne vous tuerez pas, je veux que vous viviez, car je vous aime.

Votre résolution eſt impie : vous offenſez Dieu doublement, car en vous tuant vous me tuez auſſi. Si vous mourez, je mourrai, je vous le jure ! Vivez donc si vous voulez que je vive.

Puiſque vous avez vidé votre cœur *(vous voyez que j'ai lu votre douloureuſe confeſſion d'un bout à l'autre), puiſque vous avez* vidé votre cœur, *rien n'y reſte plus de ce que le paſſé y avait dépoſé d'amertumes et de déceptions. Puiſque votre âme eſt* veuve *(c'eſt encore un de vos mots), elle peut se fiancer de nouveau : je vous offre la mienne, pure de toute penſée étrangère à vous. Je me donne à vous sans héſiter comme à l'homme le plus loyal et le meilleur qui soit au monde. Vous ne serez jamais* vieux *pour moi, qui vous verrai toute la vie avec les yeux de mon amour et de ma reconnaiſſance. Ne savez-vous pas que vous avez à la joue une cicatrice qui pour moi eſt le plus beau des grains de beauté ? Chère cicatrice !... Oh ! le terible coup de corne que vous avez reçu là, mon ami, en nous protégeant, Marie-Jeanne et moi...*

N'alléguez pas que vous êtes ruiné et que je suis trop riche : ce serait une vilaine raiſon, une hypocriſie indigne de vous. En m'épouſant vous me donnerez plus que je ne vous apporterai en dot, puiſque je ne vous apporterai que la fortune et que vous me donnerez le bonheur.

Plus qu'un mot, Henri : mon père conſent.

Oſeras-tu mourir maintenant ?...

ROSETTE.

6 *novembre.*

Je n'ai jamais autant refléchi que cette nuit, tout entière paſſée à peſer avec impartialité les raiſons que je pouvais avoir de refuſer la propoſition de Roſette & celles que je pouvais avoir de l'accepter. J'ai mis tout sur le tapis, ma conſcience & mon cœur, afin de jouer franc jeu à mes propres yeux & de m'empêcher de tricher. Nous avons tant de subtilités dans l'eſprit, quand nous voulons !

Eh bien ! de cette méditation douloureuſe — qui le croirait ? — eſt sortie ce matin une réſolution diamétralement oppoſée à celle que

j'avais prife en venant ici. Le père Jean Communal eft trop honnête homme pour croire un seul inftant qu'en confentant à devenir son gendre j'obéis à une arrière penfée de lucre, à un calcul malhonnête : il eft convaincu que j'accepte sa fille comme il me la donne. C'eft bien! Topez-là, père Communal : Rofette aura en moi un loyal mari, comme j'aurai en elle une loyale petite femme. Le bonheur viendra quand il voudra : le logement eft prêt pour le recevoir.

8 *janvier.*

Rofette lit pardeffus mon épaule ce que je suis en train d'écrire sur ce mémorial qui commence si mal pour finir si bien.

— « Henri, comme tu es bon ! » murmure Rofette.

Mouftache eft là qui nous lèche les mains à tour de rôle, à ma femme & à moi.

— « Tu es le meilleur des amis, Mouftache! — Eh bien! et moi! pour qui me comptes-tu ? s'écrie avec enjouement Aurélien qui vient d'entrer à pas de loup, comptant bien

nous surprendre en train de nous embraſſer, Roſette & moi. — C'eſt vrai mon cher Aurélien, jè t'oubliais, pardonne-moi. Je suis un ingrat, car c'eſt à toi que je dois mon bonheur d'aujourd'hui... Sans tes mille francs... — Chut! ne parlons plus du paſſé... &, pour le mieux enterrer, il faut envoyer un billet de faire part à la famille Michelin... N'eſt-ce pas père Communal?... — On doit le reſpect aux morts, mon garçon, souvenëz-vous de ça... — Le reſpect, c'eſt-à-dire l'oubli? Bon! Ça me va. — Je venais vous prévenir, mes enfants, que le déjeuner vous attend & que la vieille Marie-Jeanne crie & tempête... — Allons embraſſer l'une & mangér l'autre, papa Communal!... »

—

Ceci eſt la dernière page de mon journal intime — qui n'a plus d'objet maintenant.

Les peuples heureux n'ont pas d'hiſtoire, a-t-on dit.

Les hommes heureux non plus.

FEU ANDRÉ-ANDRÉ

I

Un matin, comme il se diſpoſait à aller au Louvre, on remit à Louis de Méru — le meilleur peintre de genre que nous ayons, peut-être — une large lettre toute maculée de timbres, de cachets bleus, rouges & noirs, qui diſaient très-haut à l'œil les longs voyages qu'elle avait dû faire avant d'arriver à deſtination.

Louis héſita pendant quelques inſtants à accepter ce pli bariolé, qui reſſemblait plus à un fragment d'obéliſque qu'à une miſſive honnête. Pendant quelques inſtants il eut la penſée — bien naturelle & qui fût venue certainement

à l'eſprit de tout le monde — que ces timbres hiéroglyphiques cachaient une de ces myſtifications de mauvais goût comme certains oiſifs un peu envieux en font parfois subir aux gens connus dont la réputation les offuſque ou les gêne. Les frais de port étaient exorbitants, — ce qui méritait conſidération pour un artiſte qui avait plus de talent que de fortune. Puis, la ſuſcription était étrange ; elle était écrite en une infinité de langues — les unes mortes & les autres vivantes — & portait une foule de renſeignements minutieux qui témoignaient de l'extrême déſir de l'expéditeur de faire parvenir la lettre à son deſtinataire.

Cependant, la curioſité fortement éveillée de l'artiſte, certains souvenirs que la forme de l'écriture évoquait en lui, toutes sortes de choſes enfin le déterminèrent à accepter cet envoi, — mystification ou autre choſe. Il rompit les cachets, fit sauter l'enveloppe & trouva une douzaine de feuilles d'un papier jauni, couvertes dans tous les sens d'une écriture menue & rapide qu'il reconnut alors auſſitôt. Il courut à la signature : il ne s'était pas trompé, la lettre était signée *Feu André-André.*

Louis remonta précipitamment dans son

atelier, en referma au verrou la porte sur lui, se jeta tout ému sur un divan & commença en tremblant la lecture de cette étrange épître.

Celui qui l'avait écrite avait été autrefois le camarade, l'ami, l'Euryale de Louis de Méru. Enſemble ils avaient paſſé les meilleures années de leur jeuneſſe, les plus joyeuſes heures de leur pauvreté, — ce temps d'épreuves dont Sophie Arnould a eu raiſon de dire que c'eſt le bon temps, puisqu'on a en soi les reſſorts néceſſaires pour regimber contre les brutalités de la vie & la philosophie suffisante pour se moquer d'elles. Louis étudiait alors la peinture dans l'atelier de Delacroix & donnait déjà les eſpérances qu'il réaliſe aujourd'hui. Quant à André-André, c'était alors un fantaſque mais loyal & chevalereſque garçon, déclaſſé comme tant d'autres, bon à tout & propre à rien comme tant d'autres auſſi, qui au sortir du collège — pluſieurs fois lauréat, sans famille & sans fortune — s'était vu forcé de battre monnaie avec son eſprit & de mettre son savoir à toutes les sauces ; c'eſt-à-dire qu'il avait fait de la *copie* très-maigrement payée pour des Recueils scientifiques, & des vaudevilles très-graſſement rétribués pour les théâtres du boulevard.

Mais quand on se sent le cœur mangé par une noble & grande ambition, ce n'eſt pas ainſi qu'on doit aboutir. Il faut un autre but à ces belles intelligences que la Pauvreté jette chaque jour par centaines sur le macadam pariſien. La vie plate, mesquine, sordide, abrutiſſante, — la vie de beaucoup trop de gens ! — ne convenait guère à une intelligence d'un si haut titre, qui s'attardait volontiers du reſte dans le pays des Chimères, en haine du pays fangeux de la Réalité, où elle n'aventurait le bout de son pied & ne trempait le bout de son aîle que quand elle ne pouvait faire autrement.

Un jour André-André avait rapporté de ses voyages à travers les boutiques des brocanteurs un paſtel de l'époque des vrais pastels, — c'eſt-à-dire du temps de Latour, — & il l'avait accroché avec un religieux reſpect au-deſſus de son lit, dans son alcove à baldaquin du temps de Louis XIV. Puis, à force de regarder ce paſtel — merveilleux de conservation, il faut l'avouer, — il en était devenu éperduement amoureux. Chaque jour — quelque temps qu'il fît dehors & dans sa bourſe, pluie ou soleil, or ou cuivre — il lui apportait des bouquets magnifiques de chez Madame

Prévoſt, &, chaque soir, agenouillé & faiſant les yeux blancs, il lui adreſſait des élégies & des madrigaux auſſi parfumés que ses bouquets. Il allait plus loin encore, — quoique cela fût déjà bien joli : son amour pour cette belle enfant du temps de Louis XV, ducheſſe ou ravaudeuſe, habillée en Diane chaſſereſſe, avec de la poudre & des mouches, son amour était tel qu'il en était venu à la croire vivante & à l'embraſſer chaque matin & chaque soir avec une reſpectueuſe ivreſſe. Puis, à force de baiſer ce portrait — dont les lèvres roſes appelaient bien en effet les careſſes, — il en avait enlevé petit à petit les éblouiſſantes couleurs. Les mouches s'étaient envolées des foſſettes adorables où le caprice du peintre les avait poſées ; la poudre à la maréchale des beaux cheveux s'était évanouie ; les lèvres roſes avaient pâli, la gorge s'était odieuſement marbrée. Le paſtel superbe s'était changé en une ignoble image !...

Fou de chagrin de voir disparaître ainſi de son cadre d'or la Divinité qu'il avait entourée de tant de respects & d'amour, la maîtreſſe idéale qu'il s'était choiſie pour se repoſer de ses maîtreſſes beaucoup trop terreſtres, André avait, un soir, déſerté le logis habité en com-

mun par les deux amis &, depuis ce moment-là, perſonne ne l'avait revu, nul n'avait pu dire où il était allé, sous quel ciel il s'était volontairement exilé, quelle nouvelle patrie il avait adoptée. Seulement, quelques mois après sa diſparition, qui n'avait préoccupé Landerneau que pendant une huitaine de jours, les journaux avaient fait mention d'un siniſtre arrivé en mer : le trois-mâts l'*Oberon,* capitaine Turnelle, s'était perdu corps & biens en vue des Açores, &, parmi les paſſagers engloutis, on citait un homme de lettres pariſien dont le signalement se rapportait à celui d'André-André.

Il y avait cinq ans de cela. Dans l'intervalle, Louis de Méru avait perdu son père, ce qui l'avait mis à la tête d'une petite fortune & lui avait permis de voyager, d'aller faire son tour du monde — qu'il aurait bien voulu faire avec son ami mort.

André-André n'était pas mort, puiſque cette lettre que venait de recevoir Louis de Méru était de son écriture. Mais pourquoi ce long silence ? Pourquoi auſſi cette signature fantaſque : *Feu André-André?* La lettre seule pouvait lui apprendre quelque choſe, il la lut.

Voici ce que cette lettre contenait :

II

Vous m'avez tous cru mort, là-bas, à Paris, — & vous avez bien fait. Je suis mort, bien mort, on ne peut plus mort, & je n'ai pas la plus imperceptible velléité de reſſuſciter. Outre que le métier de revenant eſt aſſez peu lucratif & paſſablement déſagréable — pour celui qui revient & pour ceux ou celles vers qui il revient, — je me trouve très-bien au fond de la tombe que le haſard ma choiſie, & comme, de mon vivant j'avais l'habitude de reſter où je me trouvais bien, je reſterai ici, s'il vous plait. Tu m'approuveras quand tu m'auras lu &, j'eſpère même que tu m'imiteras.

Avant de continuer, laiſſe-moi te donner une chaude embraſſade, qui te semblera bien tiède venue de si loin, mais qu'en tout cas je te donne du meilleur de mon cœur, que tu connais & qui te connaît, ô le meilleur & le plus ami de mes amis !... Vivant, je t'aimais ; mort, je t'aime toujours. Tu étais, tu es le préféré, l'ami choiſi, la seconde moitié de mon

âme. Depuis que tu ne m'as plus tu dois être dépareillé, pauvre cher bien-aimé ! A toi seul je pouvais révéler ce qui va suivre. Tu garderas mon secret si tu n'en profites pas ; tu le garderas davantage encore si tu en profites.

Quand je me dis mort, cher vieux, ce n'eſt pas une façon de parler comme pourraient le croire des eſprits vulgaires, idiotiſés par la civiliſation. Beaucoup de gens, en effet, se refuſeraient obſtinément à admettre que les morts aient une adminiſtration des poſtes à leur service, ainſi que des plumes, du papier, de l'encre, etc. Ils se tromperaient puiſque je t'écris ces lignes avec de l'encre-Guyot, avec une plume-Cutbert, sur du papier-Marion... Je me suis relevé de mon tombeau, où je dormais comme un bienheureux — bien heureux! — & je me suis fait traîner jusqu'à la ville la plus prochaine, qui eſt une grande ville où l'on reçoit tous les produits d'Europe & de France, &, de là, je t'ai écrit cette longue lettre où il se peut que tu rencontres un certain nombre de fautes d'orthographe & d'incorrections grammaticales. Il n'eſt pas étonnant que depuis le temps que je ne parle plus, que je n'écris plus, que je ne lis plus, j'aie désappris les langues qui se parlent, s'écrivent

& se lifent sur la surface du globe. J'ai oublié tant de chofes & tant de gens, qu'il n'eft pas surprenant que j'aie oublié Lhomond ou tout autre Befcherelle. Paffons. Je t'ai écrit cette longue lettre & je suis revenu vite me recoucher & me rendormir de mon doux sommeil de trépaflé que troublera seule ton arrivée, si tu es encore vivant, si tu m'aimes toujours, si tu te décides à venir me rejoindre.

O mon ami! cher cœur, chère intelligence dont les nobles battements ont été comptés tant de fois par moi! Si tu savais, cher *Louis d'or*, — comme nous difions autrefois dans nos longues cauferies fraternelles, — si tu savais comme c'eft bon, voluptueux, & doux, le repos de la Mort, après les durs cahottemens, les noirs orages, les siniftres tempêtes de la Vie! Si tu savais! Se sentir dégagé pour toujours du maillot social, de cette vie courante si pleine de coutumes barbares, d'ufages ridicules, de préjugés odieux, où l'innocent eft quelquefois frappé à la place du coupable, où le fort peut s'affeoir impunément sur le faible, où le génie crève de faim tandis que la bêtife crève d'indigeftion, où les riches prennent les pauvres pour leurs domeftiques,

où les valets deviennent maîtres avant que les inventeurs soient devenus riches !...

N'avoir plus à redouter les jalouſies, les rivalités, les trahisons, les haines, les humiliations, les miſères, les maladies de l'eſprit & les maladies du corps ! Ne plus blémir de froid, ne plus suer de chaud ! Ne plus attendre une maîtreſſe adorée qui ne vient pas, — attendue qu'elle eſt par un autre, qui lui-même en attend une autre ! N'avoir plus à atteler son intelligence — cette pure flamme, précieux don de la Divinité ! — à quelque beſogne bête, à la satisfaction des beſoins quotidiens du corps ! N'être plus l'eſclave de perſonne, ni de rien, — ni d'un maître, ni d'une maîtreſſe ; ni de la faim, ni de l'envie ; ni de la pièce de cent sous, ni de la pièce à faire ! N'être plus citoyen, électeur, éligible, garde national, pompier, époux, père, frère, fils, ou couſin ! N'avoir plus devant ses yeux ni créanciers ni rivaux, ni sycophantes ni sycophantins, ni aucune de toutes ces bêtes venimeuſes, petites & groſſes, sur leſquelles il faudrait pouvoir librement marcher, & auxquels — au contraire — les gendarmes vous défendent de toucher, à vous autres civiliſés, sous peine de priſon — & même de pis !

N'appartenir plus à aucune patrie, à aucun pays, à aucun peuple, à aucune caſte, à aucune coterie, à aucune famille, à aucune tradition, à aucun préjugé de derme & d'épiderme, de couleur & de langage ! S'appartenir enfin, s'appartenir ! Etre soi ! Le beau rêve !...

Ce beau rêve, tous les hommes de cœur & d'intelligence le font, mais nul d'entr'eux ne peut le réaliſer, parce que tous vivent garottés par les codes, les uſages, les préjugés de la Civiliſation au milieu de laquelle le haſard de la naiſſance les a jetés.

Ce rêve a été le tien & le mien, quand nous marchions côte-à-côte dans la vie; ton rêve, souviens-t-en, mélancolique artiſte qui étais auſſi un poëte à tes heures, & dont je me suis rappelé ces vers — que je te rappelle :

Pour que nous vivions tous en bonne intelligence
Il faut nous témoigner mutuelle indulgence.
Le séné vaut la casse, et le gueux vaut le roi...
Nous sommes un troupeau qu'un berger invisible
— Dans un but qu'il n'a pas daigné rendre tangible —
Conduit à l'abattoir de la Mort. C'est son droit !
Ne nous dévorons pas en chemin notre laine !
Ne nous séparons point par l'envie ou la haine,

Par la peur ou l'orgueil ! Marchons en rangs épais,
Partageant sous le joug qui courbe nos épaules
Le soleil dans la plaine et le pain dans les geôles !
Vivons malheureux — mais en paix !...

Pauvre fou senſible, tu croyais à l'efficacité de l'Amour ! Pauvre cher rêveur, tu croyais à tes mirages ! Eh bien ! ton rêve — notre rêve — eſt devenu pour moi une réalité... Comprends-tu, cher vieil ami de mon cœur ! seul cordon ombilical par lequel je tienne encore au monde des vivants, — oublié de moi pour tout le reſte...

Oui, oui, oui ! Crois-moi comme je te croyais, ô mon frère ! J'ai piqué une tête dans un Léthé infaillible, &, comme je m'y suis plongé moi-même, je n'ai aucun talon de vulnérable, pas une place de tout mon être que l'eau de l'oubli n'ait mouillée, recouverte — & lavée ! Je me trompe : une seule place a été épargnée, mais imperceptible, un point d'aiguille dans ce qui fut autrefois mon cœur : ton souvenir, ô mon vieil ami !

C'eſt le seul nuage qui trouble la sérénité superbe de mon exiſtence actuelle. Mon cœur, qui a ceſſé de battre depuis longtemps, —

horloge détraquée, — recommence à battre toutes les fois que ton nom vient à tomber — précieuſe goutte d'huile — sur ses rouages rouillés. Mort à tout, excepté à la béatitude du repos, je ne reſſuſcite qu'à ton souvenir. Tu m'as donné une heure de joie immenſe : l'heure pendant laquelle j'ai été occupé à écrire cette lettre. Je reprendrai tout à l'heure mon calme & mon impaſſibilité. Le vrai bonheur eſt froid, méthodique, uniforme. Les joies exubérantes sont toujours suivies d'abattemens énormes, comme les jours trop gais de lendemains trop triſtes. Mieux vaut une doſe raiſonnable & spirituelle de félicité : cela ne griſe pas, — mais cela ne tue pas non plus.

Ce bonheur placide & monotone eſt celui que je goûte depuis un grand nombre de lunes. Il ne faudrait pas que je songeaſſe trop souvent à toi, parce que ton souvenir serait une clef d'or qui m'ouvrirait un égout : les souvenirs terreſtres me feraient rentrer dans cette immonde caverne appelée la vie sociale, où j'ai été dévaliſé & torturé par ces brigands des deux sexes qui te retiennent encore prisonnier, — où grouillent, rampent & sifflent ces hideux reptiles de tous les formats, de toutes les peaux, de toutes les couleurs, qui

te saliſſent encore de leur bave, qui te piquent encore de leurs aiguillons, qui te déchirent encore de leurs crocs féroces & inſatiables! Une fois cette lettre en route pour sa deſtination, je tire le verrou sur le paſſé, auquel j'appartiens forcément par toi — mais par toi seul, — & je reprends mes chères habitudes de bienheureux dont je vais te faire une eſquiſſe imparfaite mais fidèle, afin de te mettre la malle sur la gorge & le paſſeport sur le front & de t'arracher à une société de pygmées & de crocodiles pour laquelle tu n'es pas né, — ô mon pauvre frère de génie!

Je ne sais pas au juſte à quelle époque j'ai été rayé du nombre des vivants & enlevé à cette société élégante & frivole — dont je ne faiſais pas du reſte le plus bel ornement. Je crois que c'eſt un peu après mon dernier vaudeville & ma dernière paſſion, — cette paſſion enthouſiaſte pour cette charmante enfant aux lèvres roſes, aux joues à foſſettes si heureuſement mouchetées, aux cheveux creſpelés & poudrés à la maréchale, au sein fleuri comme un parterre, aux yeux étincelants de malice & de volupté, une reine ou une griſette,—toutes les deux, peut-être. Oui, c'eſt un peu après les malheurs arrivés à cette adorable perſonne

que j'ai diſparu d'entre voùs autres, amis, ennemis & indifférents, — les pires des ennemis.

Tu n'as jamais su pourquoi ces folles ardeurs & cette chaſte paſſion pour ce paſtel. Tu as dû suppoſer mille choſes auſſi invraisemblables les unes que les autres. J'étais alors ce que les bourgeois appellent avec tant de mépris un original — parce que je ne copiais perſonne & qu'il m'arrivait souvent d'agir à rebrouſſe-poils, de faire souvent le contraire de ce que fait tout le monde, par exemple de me faire friſer pour aller me coucher & de mettre des gants pour aller à la campagne voir les arbres, moi qui n'en mettais pas pour aller voir les hommes... Original! parce que, quand je voyais un beau tableau ou une belle statuette, quand j'entendais un air agréable ou un plaiſant morceau de muſique, quand je liſais une belle pièce de vers, un article spirituel, une anecdote qui n'eût encore servi qu'une vingtaine de fois, j'avais l'habitude de jeter par la fenêtre, ou dans la rivière, ou sur la table d'un salon, partout enfin où je me trouvais, tout l'argent que j'avais dans ma poche, afin de ne rien devoir à perſonne — si ce n'eſt à mes créanciers. Ce qui explique & ennoblit ma pau-

vreté perſiſtante...' Mais comme diſent les capitaines à Picrochole : un noble prince n'a jamais un sou... Théſauriſer eſt fait de vilain !...

Donc, j'étais original, très-original, je le concède, — & encore plus diſtrait ! Si diſtrait, cher vieil ami, que je me donnais parfois des conſeils que je suivais religieuſement, croyant qu'ils m'avaient été donnés par toi, que je savais être plus raiſonnable que moi. J'étais diſtrait & original, & tu as pu suppoſer de ma part une originalité & une diſtraction d'un plus fort calibre que celles qui t'avaient si souvent réjoui...

Une diſtraction ! Ah ! je vois bien que je te dois un aveu : je vais te le payer. Ce paſtel du temps de Louis XV était le portrait d'une jeune fille du temps de Louis-Philippe Ier — & dernier ; mais le portrait frappant, comme on dit, si frappant qu'il m'a rendu fou... Voilà pourquoi je l'avais acheté, voilà pourquoi je l'avais entouré de tant de soins, de tant d'amour — & de tant de reſpect.

Ecoute cette simple hiſtoire de mon cœur : elle a la longueur d'une cigarette. Mlle Contat faiſait pleurer en liſant les comptes de sa blanchiſſeuſe : j'eſpère bien t'émouvoir un peu, ô

mon ami, en te racontant cette page inédite de mes Mémoires.

Un soir d'été, vers minuit, je rentrais, — ou plutôt je ne rentrais pas, sollicité au vagabondage par la beauté de la nuit, par le ciel ruiſſelant d'étoiles, par les rues veuves de leurs habitants de la journée.

Toi qui m'as connu, tu sais que j'étais alors jeune, hardi, galant, friſque & dehait comme le bon moine clauſtrier nommé frère Jean des Entommeures. J'arpentais les trottoirs de l'air d'un conquérant auquel il ne manquait qu'une longue rapière pour être tout-à-fait ridicule. Humant l'air avec la gloutonnerie d'un ivrogne humant le piot,

Je marchais en faisant des vers sous les arcades,

à l'exemple de Don Céſar de Bazan, l'aimable chenapan si fort applaudi par nous jadis au Théâtre de la Renaiſſance & au Théâtre de la Porte-Saint-Martin. J'allais de ci, de là, chantant de ma voix la plus fauſſe l'air le plus délicieux de Bellini, *la Marche des Puritains*. Tout-à-coup, derrière moi, retentit un éclat de rire vibrant comme du criſtal... Je me retourne bruſquement, beaucoup moins offenſé

de l'impertinence qu'étonné de l'heure à laquelle on me l'adreſſait, & je me trouve en face d'une jeune fille en coſtume d'ouvrière, modeſte & pimpante cependant, qui avait encore des traces de son rire aux lèvres.

Il y a trente-trois façons d'aborder une femme dans la rue ; je les connais toutes — mais je ne les pratique pas. J'avais compris en un inſtant, avec cette faculté vaticinatrice que je poſſède & dont tu as eu quelquefois la bonté de t'émerveiller, à quelle femme j'avais affaire, &, avant qu'elle ne me l'eût avoué, je savais qu'elle avait travaillé toute la soirée chez une patronne quelconque, à terminer des robes preſſées, & qu'elle s'en revenait bien tranquillement, bien mélancoliquement, toute seule comme un pauvre chien, chez elle où perſonne ne l'attendait, ni père, ni mère, ni sœur, ni amie, ni amant, — ses moyens ne lui permettant pas d'avoir les uns, sa délicateſſe lui défendant d'être *eue* des autres...

Elle était très-pâle, — de cette pâleur qui n'oſſuſque pas les yeux mais qui bleſſe le cœur, parce qu'on devine de quelles honnêtes & rudes fatigues elle eſt faite. Ses yeux noirs étaient un peu trop eſtompés par les ombres

avant-courrières des ombres éternelles, — la craie noire dont la Mort marque ses brebis de prédilection dans le grand troupeau des humains & des humaines. Sa main, que je pris dans la mienne, avait des friſſonnements de mauvais augure, et sa voix des notes douloureuſes comme des cordes briſées. Un ange en miſſion sur le point d'être rappelé!...

Pendant qu'elle me parlait — nous étions bouche à bouche — je buvais son haleine : elle sentait la pomme, comme les enfants. Ah! les suaves & chaſtes effluves qui se dégageaient d'elle! Les romanciers ont beau faire leurs efforts pour rendre le vice aimable : rien n'eſt aphrodiſiaque comme une jeune fille honnête. Sa jeuneſſe, qui tranſſude partout, à ses hanches & sous son corſet, eſt un parfum capiteux qui trouble les sens plus que tous les raffinements des femmes corrompues. Ah! l'honnêteté! Ah! la jeuneſſe!...

— « Louiſe, lui dis-je tout en marchant à côté d'elle & en règlant mon pas sur le sien, Louiſe, vous travaillez trop!... Vous vous tuez, mon enfant!...

— « Il faut bien vivre! me répondit-elle avec un sourire mélancolique qui me remua, — un sourire de vierge-martyre.

Il faut bien vivre !

— « Si vous viviez deux, peut-être vivriez-vous mieux & plus gaiement ? lui dis-je en lui serrant affectueusement la main, sans avoir à ce moment là, en lui disant cela, la moindre arrière pensée de commis-voyageur, fais-moi l'honneur de le croire.

— « Peut-être ! Voilà ! Vous le dites vous-même : peut-être !

— « Je dis peut-être, mon enfant, parce que j'ignore vos sentiments là-dessus & que je n'ose les pressentir...

— « Osez ! allez ! osez ! Vous ne m'êtes pas du tout indifférent... Et la preuve, c'est que je suis à votre bras comme si nous nous connaissions depuis deux ou trois siècles, & que nous causons ensemble comme une paire d'amis, de vieux amis... Il y a des gens qui repoussent ; il y en a d'autres qui attirent. Vous êtes de ces derniers... J'ai plus de confiance en vous que je n'en avais en mon frère, qui me battait toujours — pour faire comme ma mère... Si j'avais longtemps à vivre...

— « Vous avez de longues & belles années devant vous, chère & douce enfant ! me hâtai-je de dire, quoique je ne pensasse pas un seul mot de ce que je disais.

— « Pourquoi m'interrompez-vous ainſi quand je parle, Monſieur? Cela n'eſt pas poli!... Mais je vous pardonne, je vous sais gré même de votre pieux menſonge... Je reprends donc... Si j'avais longtemps à vivre, je vous donnerais bien volontiers ma vie à garder... Vous avez peut-être été trompé quelquefois; je suis sûre que vous n'avez jamais trompé... N'eſt-ce pas que j'ai deviné juſte?...

— « Chère & bonne enfant! murmurai-je, attendri, en sentant venir mes larmes & en eſſayant de les refouler. Vous êtes une brave & courageuſe fille! Auſſi vaillante que belle & tendre! Je ne veux pas vous dire de paroles banales, — elles seraient indignes de vous; je voudrais même en trouver qui n'euſſent pas encore servi pour vous faire comprendre le je ne sais quoi qui me remue jusqu'au fond des entrailles... Il y a, dans ce que j'éprouve pour vous, quelque choſe de paternel qui reſſemble bien un peu à de l'amour, mais à de l'amour rectifié & épuré. Je ne peux pas vous aimer comme j'ai aimé juſqu'ici tant de femmes... Vous êtes une autre femme : il vous faut un autre amour... Prenez-moi pour ce que je vaux, Louiſe; depuis que je suis avec vous, il me semble que je vaux mieux, que je

suis meilleur qu'auparavant.... Le croyez-vous ?

— « Je le crois ! je crois à l'influence des natures sympathiques, puiſque, depuis que je vous ai rencontré, je me sens plus heureuſe & preſque bien portante... Ah ! il eſt des instants où je voudrais vivre beaucoup d'années !... ajouta-t-elle d'une voix sourde & déchirante.

Nous marchions toujours.

— « Il faut nous quitter, dit la jeune fille avec triſteſſe.

— « Pourquoi nous quitter ? repris-je avec chagrin, avec reproche même. Ne pouvons-nous reſter enſemble, puiſque nous nous trouvons bien ?... Fiançons-nous à la lueur de ces belles lampes d'or qui pendent au-deſſus de nos têtes, accrochées à ce beau plafond, bleu comme votre âme !... Ne pouvons-nous au moins nous revoir ?

— « Nous revoir ! s'écria mélancoliquement la jeune fille. Nous revoir ! répéta-t-elle en me regardant avec une tendreſſe triſte & un sourire mouillé.

— « Oui, nous revoir ?... C'eſt aujourd'hui jeudi... Vous ne devez pas travailler le di-

manche... Venez avec moi dimanche! Nous irons à Fleury, à Enghien, à Marnes, où vous voudrez aller enfin!... Nous ferons de gros bouquets des champs... vous devez les aimer... Nous courrons dans les bois comme deux chevreaux & nous dînerons sous la feuillée comme deux moineaux-francs... Cela vous va-t-il?... Le cœur vous en dit-il?...

— « Si le cœur m'en dit?... Ah! il m'en rit d'avance!... Mais... mais... dimanche... il y a trois longs jours d'ici là!...

— « Demain, alors?...

— « Non! pas demain! s'écria-t-elle vivement. J'aime mieux rêver pendant trois jours à ce bonheur promis : il en sera trois fois plus beau!... J'aime les bonheurs qui commencent la veille...

— « Vous me le promettez, Louiſe?...

— « Je vous le promets... Eſt-ce que je n'ai pas l'air sincère en vous faiſant cette promeſſe? Je déſire cette réunion avec autant d'ardeur que vous, avec plus d'ardeur peut-être... On ne m'a jamais dit ce que vous venez de me dire : cela me rend tout heureuſe...

— « Avez-vous jamais aimé, Louiſe? lui demandai-je preſque en tremblant.

d'un drap blanc tacheté de gouttes d'eau bénite comme d'autant de larmes.

— « Louiſe ! m'écriai-je, tout pantelant.

— « On l'a trouvée morte avant-hier dans sa chambre, dit un voiſin.

— « Morte ! répétai-je, foudroyé.

. . . . . .

. . . . . .

Voilà ce que tu ne savais pas, ami cher, voilà ce que je t'apprends. Tu as maintenant la raiſon de mes enthouſiaſmes exagérés pour ce paſtel que mes baiſers ardents ont effacé ! Tu as maintenant l'explication du culte amoureux que j'avais voué à cette image charmante, qui était comme un reflet profane de ce pudique & pâle viſage entrevu pendant une nuit d'été.

N'en parlons plus — de peur d'en trop parler. Il en eſt de certains cœurs comme du cyprès : une fois coupés ils ne repouſſent plus. J'ai enterré le mien dans la bière de ma petite Louiſette... C'eſt ainſi que je suis devenu sage, de fou que j'étais. La sageſſe, c'eſt la folie figée ; ce sont les cendres refroidies de la folie. Pour accoucher de Minerve il fallut que Ju-

piter reçut un coup de hache sur la tête. Mon coup de hache, c'eſt la mort de Louiſe...

Mais n'en parlons plus ! n'en parlons plus!

Si tu ne sais pas tout cela, cher ami de mon enfance, je ne sais pas non plus au juſte, moi, de quelle manière, ni par quelle voie — de terre, de mer, ou de ciel — j'ai été tranſporté & tranſplanté dans le pays de Cocagne que je vais te décrire. Je ne m'en occupe guère, selon l'habitude que j'avais contractée dans mon exiſtence antérieure, d'accepter tous les événements, même — & surtout ! — les plus invraiſemblables... Il n'y a rien qui reſſemble plus à un coupable qu'un innocent : il n'y a rien qui reſſemble plus à un menſonge que la vérité. Partant de là, tout le réel de la vie me paraiſſait fantaſtique & tout l'invraiſemblable poſſible... Il y a des gens qui ne croient pas en Dieu ; moi je croyais en Swedenborg, en Saint-Martin & en Hoffman. Pourquoi n'y aurait-il pas des Terres Aſtrales comme il y a des Terres Auſtrales ? L'aſtronomie ne dément pas l'illuminiſme, il me semble, & les incrédules, ici, pourraient bien n'être que des ignorants... Quant aux couleuvres vertes aux yeux d'or, filles de l'archiviſte Lindhorſt, elles sont de beaucoup plus agréables que celles

que les hommes sont forcés d'avaler tout le long de leur miſérable exiſtence, & j'avoue que j'ai parfois envié le sort de l'étudiant Anselme & que j'ai paſſé bien des nuits à rêver de la belle Serpentine. Il ne s'agit que de bien voir clair dans ses affections pour être heureux, et j'aurais certainement été plus heureux avec cette raviſſante petite couleuvre verte qu'avec cette bourgeoiſe demoiſelle Véronique, bonne tout au plus à confectionner des ragoûts aux confitures & des marmelades pour gigots. Le conte d'Hoffman n'eſt pas si conte que cela!

Ainſi j'admets comme poſſibles, à mon endroit, toutes les choſes étranges & fantaſtiques des légendes & des hiſtoires sérieuſes. Les enlèvements merveilleux du prophète Éliſée — dans l'hiſtoire sacrée — & de Romulus — dans l'hiſtoire profane — sont là pour servir de parrains à mon enlèvement non moins merveilleux &, en tout cas, plus réel. Si je ne doute pas de ce qui eſt arrivé aux autres, je doute encore moins de ce qui m'arrive à moi-même. Je ne sais pas où je suis, c'eſt vrai; mais de ce que je ne peux pas déterminer la latitude & la longitude de mon séjour actuel, eſt-ce une raiſon pour qu'il n'exiſte pas? *Scribo, ergo sum,* n'eſt-ce pas?

Or, je suis quelque part, je penſe ; à moins que je ne sois ailleurs, — ce qui ne serait pas impoſſible. Je suis peut-être auſſi dans Jupiter ; peut-être dans Vénus ; peut-être dans la Lune ! Pourquoi pas ? Cyrano de Bergerac y a bien été — & il paſſe généralement pour un homme d'eſprit...

De ce que les savants de toutes les nations ont fait tenir l'univers sur une boule peinte qui tient elle-même dans un coin de la claſſe de géographie des collèges, beaucoup de mortels candides & casaniers se sont imaginés que l'univers eſt très-petit, très-étroit, — auſſi étroit que l'imagination de leurs savants, — & que quand on a fait trois ou quatre fois ce qu'ils appellent audacieuſement le tour du Monde, on a tout vu, tout découvert & qu'il ne reſte plus la moindre Amérique à conquérir. Leur siège eſt fait, — ils n'y veulent rien changer.

Cela m'importe peu, quant à préſent, mais cela me révoltait beaucoup durant mon exiſtence antérieure. J'avais — & tu avais ainſi que moi — une imagination aîlée comme une péri, &, si tu te le rappelles, nous diſions souvent qu'il était impoſſible que l'univers créé par la main prodigue de la Divinité fût

entièrement connu des hommes. Nous ne parlions pas des autres mondes, habités ou non, devinés par les Aſtronomes & par les Voyants, & bien que nous ayons été tentés une fois de faire à coup de piſtolet un voyage aux pays lunaires, nous n'avions sérieuſement en vue que notre planète, que nos deux hémiſphères, — pas autre choſe !

Eh bien ! nous ne nous trompions pas, cher aimé ! Il y a d'autres Amériques & j'ai été le Chriſtophe Colomb de l'une d'elles ! Mais, mieux inſpiré que le pauvre navigateur génois, & fort peu déſireux de mourir de chagrin & d'une attaque de goutte dans un coin de la vieille Europe, je n'ai pas voulu faire part de ma découverte à mes contemporains, grands ou petits, maigres ou gras. Tous les monarques reſſemblent un peu — ou beaucoup — à Ferdinand le Catholique & à Iſabelle de Caſtille, & tous les contemporains reſſemblent énormément aux contemporains de Chriſtophe Colomb, leſquels accablèrent ce grand homme de fers & d'outrages.

La France eſt, je n'en doute pas, une grande nation gouvernée par un Grand Roi. On m'aurait porté en triomphe & à la Chambre des

Pairs. On m'aurait chamarré la poitrine de toutes les décorations du monde civilisé. Je le sais bien. Mais cela ne m'a pas du tout tenté & affriolé. En outre, je hais profondément les ovations : c'est bête & indécent. Des hommes qui pleurent de joie, qui hurlent de plaisir en voyant passer dans les rues un autre homme qui a découvert quelque chose ! Des hommes qui se précipitent avec enthousiasme sur les pas d'un autre homme qui a inventé quelque chose : cela me choquait. Les triomphateurs anciens ou modernes m'ont toujours paru puérils & mal élevés... Je n'ai jamais compris les ovations délirantes, les larmes de joie, les acclamations frénétiques qu'à propos d'une belle femme. Qu'on baise la poussière où vient de passer le char de triomphe d'une courtisane faite comme la Vénus de Milo — avec des bras & un orteil de plus : rien de mieux ! Les femmes sont des Divinités ou des Maritornes : il faut les adorer — ou leur faire laver la vaisselle... Il n'y a pas de milieu. Mais adorer les hommes ! Ils ne sont pas assez beaux ! Je ferai à peine une exception en faveur de l'Antinoüs ou du Bacchus Indien, — & encore.....

Quant aux brochettes de décorations dont

toutes les cours d'Europe & d'Afie auraient voulu m'accabler, je n'ai qu'une seule objection à faire : pour porter une brochette de croix, il faut un paletot ou un habit noir, &, ma foi ! j'ai toujours eu une telle horreur du vêtement — surtout du vêtement moderne — qu'il eût été affez difficile d'attacher mes décorations sur ma chemife, seul coftume que je me fufle décidé à porter par pure conceffion aux mœurs ridicules de mon pays. Ma mère m'avait mis tout nu au monde, — & dans un moment où l'homme devrait venir tout habillé, des pieds à la tête, tant il eft laid ! On a l'habitude de coucher les morts tout nus dans leurs cercueils : je voulais vivre comme j'étais né & comme je devais mourir. Les réglements de police s'y oppofaient. Je ne pouvais ainfi sortir dans les rues. Je reftais chez moi le plus que je pouvais. Aujourd'hui que je suis tout ce qu'il y a de plus libre & de plus indépendant, & que je ne redoute plus le moindre procès en correctionnelle, je vis comme j'aurais voulu vivre autrefois. *La terre eft un vêtement* — à ce que prétend Isaïe, le prince des prophètes d'Ifraël.

Quoiqu'il en soit, j'ai découvert mon continent, qui eft une île immenfe, perdue au

milieu de l'Océan, — quelque Atlantide, sans doute !

Le nom de cette ile ? vas-tu me demander.

Elle n'en avait pas : je lui ai donné le tien — & perſonne ne m'a conteſté ma priſe de poſſeſſion. Je m'étais endormi dans mon alcôve à baldaquin de la rue des Petits-Auguſtins, à Paris : je me suis réveillé sur un lit de mouſſe & de fleurs, au milieu d'une troupe d'enfants frais comme la santé, d'une troupe d'hommes forts comme la virilité, d'un eſſaim de femmes belles comme la beauté. On m'entourait sans curioſité, on m'embraſſa sans violence. Le ciel était bleu, les oiſeaux chantaient sous les vertes ramures, la mer murmurait au loin, l'air était imprégné de vapeurs parfumées. Chacun allait, venait, s'aſſeyait, se regardait, s'embraſſait, chantait, avec une joie calme, sereine & forte qui m'impreſſionna vivement. Tu as vu au salon, il y a longtemps, le *Rêve de Bonheur* de ton ami Dom. Papety ? Eh bien ! c'était une édition de ce tableau, revue, corrigée & diminuée : je veux dire qu'il n'y avait pas au loin — comme sur cette toile que tu admirais — un navire à vapeur, des inſtruments de labourage, des temples, etc.

Papety était phalanſtérien, & les habitants de mon Eden me font l'effet de n'avoir jamais lu Fourier...

Un moment, mes souvenirs de civiliſé aidant, je m'étais cru à O' Taïti, la *Nouvelle Cythère* découverte par Bougainville. Mais je fus vite & très-heureuſement détrompé : il n'y avait pas dans toute l'île un seul homme, une seule femme, ou un seul enfant qui reſſemblât de près ou de loin à un deſcendant des marins de l'équipage de ce navigateur, & aucun Pritchard n'a encore mis le nez & la Bible dans cette île d'amour, ou dans cet amour d'île, — à ton choix !

Milton a fait le *Paradis perdu ;* moi, je l'ai retrouvé & je me garderai bien d'aller le dire à Rome, — en vers ou en proſe. Les meilleurs poëmes sont ceux que l'on n'écrit pas. Celui-ci a été écrit par la Nature pour le bonheur d'un petit nombre d'êtres qui le liſent chaque jour comme s'il venait d'être imprimé. J'appartiens à ce petit troupeau, cher Louis, & j'attends que tu viennes le groſſir pour me dire complètement heureux. Je le suis beaucoup, aſſurément ; mais, encore une fois, tu manques à ma félicité. Viens vite, seconde & meilleure part de ma vie & de mon âme !...

Tu sais quelle était ma pareſſe : plus violente encore que celle de Figaro, — & pleine de délices comme celle de ce pariſien de la Décadence que Beaumarchais a éprouvé le beſoin de déguiſer en eſpagnol pour que nous ne fuſſions pas humiliés de son eſprit. La poſition horizontale — celle que préfèrent auſſi les femmes, à ce qu'affirme Sterne — était celle que j'affectionnais. Ce n'était pas de mourir pour sa patrie qui me semblait le sort le plus beau, le plus digne d'envie : c'était le sort du lézard, parce que ce petit saurien térétiuſcule flâne au soleil pendant de longues heures & qu'il n'a pas l'air de s'occuper beaucoup de sa nourriture — qui, au contraire, à l'air de s'occuper beaucoup de lui. On n'a jamais trouvé de lézard dans la situation fâcheuse & délicate d'Ugolin, & cependant le lézard dort tant que la journée eſt longue — quand il ne flâne pas au soleil...

Ma pareſſe te faisait sourire. Tu ne l'encourageais pas par ton exemple, — toi, l'homme laborieux par excellence ; mais au moins tu ne la décourageais ni par des épigrammes, ni par des conſeils ennuyeux, ni par quoique ce soit qui sentît le pédant, — toi, la bienveillance faite homme... Tu me diſais seulement (je t'en-

tends encore) : « Les pareſſeux sont la réſerve de l'avenir. » Cher & bon Louis ! comme tu dois être heureux & riche, si le monde social t'a payé ce qu'il te doit !...

Eh bien ! mon ami, ma pareſſe a trouvé ici son aliment. Le travail eſt auſſi inconnu dans cette oaſis bénie que la modeſtie parmi les artiſtes & la fraternité chez les gens de lettres. On eſt ici de l'avis d'Attilius, le spirituel ami de Pline-le-Jeune, on penſe comme lui qu'il vaut infiniment mieux ne rien faire que de faire des riens : *Otiosum eſſe, quam nihil agere*. Cet île eſt une contrefaçon de l'Eden — mieux réuſſie que l'original, suivant la coutume des contrefaçons. D'abord, c'eſt un Eden avant la lettre — c'eſt-à-dire avant le serpent. Les savants qui font à Paris des cours d'erpétologie seraient fort empêchés ici, où il n'y a ni reptiles, ni domeſtiques, ni courtiſans, ni créanciers, ni maçons, ni envieux, ni bourgeois, ni libraires, ni marchands, ni cocottes, ni cocodès. Il y a les plus belles fleurs appartenant à une Flore inconnue qui attend encore son Linnée & qui l'attendra longtemps ; mais elles ne recèlent pas le moindre serpent. Pourquoi des serpents, d'ailleurs ? Les femmes d'ici n'ont jamais su & ne sauront jamais ce que

signifient les mots terribles de *péché originel,* de *faute,* de *souffrance,* de *misère,* etc : elles se contentent d'être bonnes, d'être douces, d'être belles, d'être merveilleusement faites.

En parlions-nous assez, de la femme, autrefois, dans nos vagues songeries, aux heures où nous n'avions rien de mieux à faire pour égayer notre *Radeau de la Méduse!..* Souviens-t-en ! Souviens-t-en !

La femme !

Il est une chose connue de toute éternité, c'est que l'homme & la femme sont deux bêtes très-malfaisantes, — selon l'expression un peu crue de feu Denis Diderot. D'accord. Mais, des deux bêtes, quelle est la plus malfaisante — & surtout la plus bête ?...

« La plus malfaisante, c'est la femme ! » répond l'homme — qui tient beaucoup à passer pour avoir du cœur.

« La plus bête, c'est l'homme ! » répond la femme — qui tient surtout à passer pour avoir de l'esprit.

Or, il arrive fréquemment que l'homme a raison, &, plus fréquemment encore, que la femme n'a pas tort. Ah ! les hommes nous

faifaient toujours rire, & les femmes nous faifaient toujours pleurer...

Les femmes !

On ne connaîtra jamais la femme : c'eft pour cela qu'on l'étudiera toujours. La femme eft ténébreufe comme un puits : c'eft pour cela qu'on voudra toujours defcendre dans ce puits — au rifque de s'y noyer ou de s'y caffer les reins, la tête & le cœur.

La femme ! Faut-il que je l'adore pour la méprifer ainfi !

Je parle des femmes des civilifés, qui affurément n'ont pas dû sortir telles que nous les voyons des mains du Créateur, le divin Pygmalion. Parfaites au début comme celles que j'ai retrouvées ici, petit-à-petit—sous je ne sais quel prétexte d'améliorations — elles se sont déformées & enlaidies, à l'intérieur & à l'extérieur, de l'âme & du corps ; & ces difformités morales & ces imperfections phyfiques, elles paffent leur vie à les diffimuler ou à effayer d'en faire des vertus & des séductions... — « Puifque la femme s'eft perdue, il faut la retrouver ! Il doit en exifter quelques échantillons intacts sur quelque point ignoré du globe !... » difions-nous alors avec la foi des paladins & la confiance des Illuminés.

Nous avions raiſon, mon cher Louis, & je suis déjà récompenſé d'avoir eu cette bonne opinion de la femme pétrie dans la glaiſe céleſte par le pouce savant de l'infaillible artiſte. Chaque jour amène pour moi de nouvelles découvertes à propos de cette compagne de choix, dont le corps doit être une harmonie & le cœur une source d'amour. Ah ! mon ami, mon ami ! si par impoſſible tu as trouvé une perle dans le fumier pariſien, emporte-là avec toi & venez tous deux vous réfugier ici !... Si tu n'en as pas trouvé, viens plus vite encore : je t'en donnerai un collier, de ces perles rares qui pouſſent ici sur des fleurs, sans ceſſe parfumées & lavées par les roſées fécondes de la tendreſſe !

Ah ! si tu les voyais !

Leurs mains charmantes ne sont point déformées par des habitudes groſſières, rudes, & triviales. Elles ne couſent pas, — puisqu'elles ne s'habillent pas. Elles ne brodent pas, puisqu'elles ne se parent pas, — parées qu'elles sont, & surabondamment, orientalement, de leur riche écrin de beautés. Elles ne cuiſinent pas — puisque ce sont les enfants qui ont ici cette spécialité, dont ils sont très-heureux. Leurs mains reſtent telles que la

Nature les a faites. Il ne leur manque rien — qu'un poëte pour les chanter. A défaut de Théophile Gautier, je les chante avec mes baiſers.

Comme elles n'ont pas été élevées dans un penſionnat, elles n'ont aucune idée fauſſe sur la vertu, sur la pudeur, sur le devoir, sur les convenances, sur ceci, sur cela, sur les mille et mille choſes inutiles qui conſtituent l'éducation morale des jeunes perſonnes. Leur vertu, c'eſt leur tendreſſe. Leur devoir, c'eſt leur amour. Elles sont tendres, douces, bonnes et belles tout naturellement, comme chante l'alouette, comme verdit la feuille, comme parfume la fleur, comme mûrit le fruit, comme coule la source, comme éclaire le soleil. Ni la source, ni la feuille, ni la fleur, ni l'alouette, n'ont été que je sache, au Couvent des Oiſeaux ou au Sacré-Cœur, & elles ne s'en portent pas plus mal.

Comme conſéquence de ce qui précède, tu ne trouveras pas ici un seul bas-bleu, gris, ou jaune. Ici perſonne n'écrit & perſonne ne lit, — moi pas plus que les autres. A quoi bon? La chose imprimée, la *lettre moulée* de Paul-Louis, — ces fafiots dont les civilisés font tant de cas et tant de bruit, et qui sont cauſe de

tant de procès, de tant de duels, de tant de querelles, de tant de jalouſies, de tant de sottises, mais cela dure moins que le chant du roſſignol! L'encre s'efface, le papier s'émiette, & le journal ou le livre diſparaît dans l'oubli. L'Oubli! O la bonne farce! O le bon châtiment de toutes ces piétreries humaines!

Donc ici, cher frère d'hier & de demain, l'encre eſt auſſi inconnue que la littérature, & le journaliſte & le libraire sont deux bêtes exclues de notre Faune. Il y a des feuilles, mais elles ne sont ni politiques, ni philoſophiques, ni littéraires : ce sont des feuilles de mimoſas & de bananiers. Le verbe divin *aimer* eſt écrit deſſus en caractères magiques, en lettres vivantes, et chacun ici — enfants, hommes & femmes — paſſe sa vie à le conjuguer, mais sur un seul mode, l'Indicatif, et dans un seul de ses temps, le Présent. *Leben, lieben!* Vivre, aimer! Aimer, vivre! Les deux mots sont frères, les deux occupations sont sœurs. Le grand Manitou ne nous a pas créés pour autre choſe. Quand nous faiſons autre choſe, nous l'inſultons.

Perduto è tutto il tempo
Che in amar non si spende!

***

Dans cette île bénie, la triſteſſe eſt ignorée — parceque les cauſes de mélancolie n'existent pas. Le bonheur rayonne sur tous ces beaux viſages comme la grâce sur tous ces beaux corps. Nul n'eſt triſte parceque nul ici ne sait ce que c'eſt que l'envie, la haine, la colère, l'avarice, la peur, l'orgueil, la luxure, — toutes ces sanies hideuses qui vous coulent du cœur, toutes ces lèpres honteuſes qui vous rongent l'esprit, ô civiliſés !

Nul n'eſt triſte ici parceque nul ne souffre. La Divinité a un tel reſpect de ces divines créatures faites véritablement à son image, qu'elle se garde bien de laiſſer tomber la moindre pierre sur ces beaux marbres vivants, de peur de les ébrécher, le moindre souci sur ces belles âmes de peur d'en troubler l'incessante limpidité.

La douleur eſt inconnue, parceque les causes de la douleur n'exiſtent pas.

La vieilleſſe auſſi. Nous portons nos rides au talon, comme le voulait votre Ninon de Lenclos. J'ignore de combien de lunes se compoſe ici l'exiſtence ; mais tous ceux qui vivent sur ce petit coin béni de l'Univers visible sont forts, vigoureux, agiles & sains, sans cheveux gris ou blancs. Quand je songe à vos nom-

breux genoux.... La blancheur ou l'abſence des cheveux indique chez vous une maladie — & perſonne ici n'eſt malade. On n'y voit que des enfants adoleſcents & des hommes...

Ici, tous se reſſemblent comme des médailles sorties du même moule, comme des gravures sorties de la même planche. Quand l'un diſparait, nul ne s'en aperçoit parmi les autres. On n'a ni à le regretter ni à le pleurer. On supprime ainſi toutes les hypocriſies ennuyeuſes & écœurantes. Un homme s'en va aujourd'hui, un enfant eſt né il y a vingt ans : l'équilibre se rétablit, tout eſt dit !

Peut-être y a-t-il quelque part, dans un coin perdu de cette terre bénie, un endroit réſervé excluſivement à cet uſage, un lieu déſert où ceux qui ont vécu viennent ceſſer tout naturellement de vivre & rendent à la terre, pour la féconder, la dépouille mortelle qu'ils ont reçue du ciel... Eſt-ce que l'un de vos plus ingénieux écrivains, Méry, ne raconte pas quelque choſe de semblable dans sa *Floride,* à propos des éléphants ?...

En tout cas, cette diſparition n'eſt pas remarquée. Pourquoi le serait-elle, quand il y a là cent autres créatures vivantes pour rem-

placer celle qui eſt morte ? On ignore la Mort parce qu'on a sans ceſſe le tableau de la Vie devant les yeux...

Le seul être qui jure un peu au milieu de ces splendeurs éblouiſſantes, c'est moi, mon ami, moi seul — & c'eſt aſſez ! Je me souviens un peu trop de mon exiſtence antérieure — puiſque je me souviens de toi — & cela aſſombrit un peu mon exiſtence actuelle. Mais cela ne dure pas, &, quand je suis parvenu à oublier tout-à-fait, je suis le plus heureux des morts. J'aime mieux cela que d'être le plus miſérable des mortels.

Accours donc, ô vieil ami de mon cœur ! pour que je puiſſe refermer cette porte qu'à ton intention je tiens entrebâillée sur le paſſé, & tirer l'éternel verrou de l'indifférence. Ici mon âme eſt venue s'abattre & repoſer ses aîles déchiquetées par les coups de vents furieux de la Deſtinée. Peut-être ne retrouverais-je jamais une patrie auſſi maternelle aux bleſſés de la grande bataille humaine, un lit auſſi doux aux eſprits fatigués par les luttes sanglantes & ridicules du monde social... Je suis bien ici, très-bien, je veux y reſter. Mais, pour cela, il faut que tu sois réuni à moi &

que je sois réuni à toi, — âme jumelle de la mienne!

Je ne peux plus que te crier d'un souffle qui s'affaiblit d'inſtant en inſtant :

— « Viens! viens! avant que soit venue la machine qui doit me dire bruyamment le dernier bonſoir & poſer l'éteignoir funèbre sur la chandelle de ma vie, selon la pittoreſque expreſſion de Jean-Paul.

Ton frère,

Feu ANDRÉ-ANDRÉ.

III

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

IV

Louis de Méru avait à peine terminé la lecture de cette étrange lettre qui, en plus d'un paſſage, lui avait arraché des larmes, qu'on lui en apportait une autre, bordée de noir & ainſi conçue :

La Société des Auteurs Dramatiques a l'honneur de vous prier d'assister aux convoi, service & enterrement de Monsieur André-André, l'un de ses membres, décédé lundi dernier, 14 *juin, à l'âge de trente-trois ans, dans la* Maison de santé *du docteur P** à Ivry-sur-Seine.*

ET MOI AUSSI

J'AI EU LA CLEF

I

Il faiſait au dehors un vent à décorner Georges Dandin lui-même, & j'éprouvais à l'entendre souffler le plaiſir égoïſte & profond qu'on éprouve toujours en pareil cas — lorsqu'on eſt auprès de son feu, les pieds sur les chenets, les coudes sur la table & l'eſprit n'importe où. Le bonheur de l'homme eſt surtout compoſé du malheur de ses semblables, &, quoique aſſez bon au fond, je n'étais pas fâché de penſer qu'en ce moment une foule

de gens avaient à se plaindre des avanies de Borée, celui-ci à cauſe de son parapluie retourné, celle-là à cauſe de sa crinoline violentée, cette autre à cauſe d'autre choſe auſſi déſagréable ; &, tout en penſant à cela, je savourais avec volupté une taſſe de thé exquis dont l'arôme parfumait ma chambre.

J'étais seul & j'en étais bien aiſe — par haſard.

On frappa à ma porte : je laiſſai frapper. On entra : je laiſſai entrer. Je ne me serais pas retourné — & encore moins dérangé — pour un empire.

— Monſieur Gaſton? demanda une voix maſculine qui me fit bondir comme si mon fauteuil eût été rembourré de fuſées à la Congrève auxquelles on eût mis le feu sans m'en prévenir.

— Adrien ! m'écriai-je. Toi ici ! à Paris !

— Sans doute ! cher vieil ami ! Si grand qu'il soit, le monde a un bout : j'y ai été & j'en suis revenu. Tu me croyais mort, avoue-le ?

— Mort, non ; mais priſonnier de quelque peuplade sauvage ou roi de quelque Araucanie à demi-civiliſée.

— Mon cher Gaſton, il n'y a plus de sauvages : le gin & les miſſionnaires anglais les ont tous tués, sous prétexte de leur apprendre à vivre... Quant aux Araucanies, il n'en eſt pas une seule qui n'ait son roitelet, & d'ailleurs le métier de porte-couronne ne vaut plus grand'choſe depuis 1848.

— Enfin, tu es revenu, c'eſt l'eſſentiel. Et bien portant, je n'ai pas beſoin de le demander : je lis la santé dans tes yeux & dans ton sourire... La joie te va bien : je ne t'ai jamais vu auſſi jeune que ce soir ! Tu vous as un petit air de Dimanche-Gras qui donnerait envie de danſer un rigodon !...

— Garde tes jambes pour mardi prochain : elles auront de l'ouvrage.

— Mardi prochain ?

— Jour choiſi pour la célébration de mon mariage avec Mlle Aglaé de Villegénis...

— Une des trois Grâces ? Parfait, cher Adrien ! parfait !

— Tu me railles, mais tu m'envieras. Du reſte, Aglaé a juſtement deux sœurs adorables...

— Oui, je sais : Euphroſine & Thalie !

— Non : Juliette & Claire, deux charmants petits démons, &...

— Merci, cher Adrien ; mais, vois-tu, cela ne peut pas me convenir... J'ai interrogé deux ou trois fois déjà le Mariage & il m'a répondu comme Polyphême à Ulyſſe : « Toi, je ne te mangerai que le dernier ! » Il y a encore, avant mon tour, une douzaine de nos camarades d'enfance à pourvoir... J'ai le temps !

— Comment ! tu n'es pas tenté par ce que les Anglais appellent les sucreries de la vie domeſtique, *the sweetness of domeſtic life !*

— Je n'aime pas les douceurs.

— Comment ! tu n'es pas fatigué d'avoir caſſé des vitres, roſſé des sergents de ville, & troublé le repos des honnêtes gens en donnant des sérénades aux dames, à minuit ?...

— Moins fatigué que toi d'avoir fait le tour du monde.

— Comment ! tu n'as pas honte de fréquenter avec des Lalagé & des Glycère du Château des Fleurs ou de la Reine Blanche ?

— Je n'ai pas la moindre honte, trouvant plus honnête de me laiſſer séduire par les filles que de séduire celles des autres... D'ailleurs, cher ami, ma Lalagé ne reſſemble pas aux drôleſſes que tu as connues avant ton départ... Elle eſt jeune comme l'amour, fraîche comme le printemps, jolie comme un ange,

spirituelle comme un démon, &, malgré tout cela, sage comme...

— Une image! voyons, dis-le tout de suite!

— Sage comme Minerve elle-même, mon ami, & en voici la preuve, ajoutai-je en tirant de ma poche une petite clef d'acier ciſelé & guilloché comme un bijou.

— Ah! tu es à la clef? murmura Adrien d'un air goguenard qui m'intrigua autant qu'il m'offuſqua. Allons! je vois bien que c'eſt à moi, qui reviens du fond de la Polynéſie, de t'apprendre les myſtères du Paris galant auquel j'ai dit un éternel adieu... Je ne suis pas fâché de l'occaſion, qui me permettra, tout en écumant mon cœur de ses fâcheux souvenirs, d'évoquer pour la dernière fois l'image de ma dernière Lalagé...

— Mais...

— Pas de mais! Remplis ma taſſe, allume ton cigare; je commence:

II

Ma Lalagé s'appelait Cora... Tu ne l'as pas connue: je la cachais à tout le monde de peur qu'on me la prît ou qu'elle me prît un de

mes amis... Cora était jeune comme l'Amour, fraîche comme le printemps, jolie comme un ange, spirituelle comme un démon & sage comme... ta Lalagé... Toutes les Lalagé sont jeunes, fraîches, jolies, spirituelles & sages, c'eſt convenu !...

Eh bien! sais-tu combien toutes ces qualités me coûtaient en bloc? Six mille francs par mois, pas un sou de plus, pas un sou de moins. C'était pour rien!

Il faut te dire qu'au début, malgré la véhémence de ma paſſion pour Cora, j'avais la pingrerie de m'en tenir à trois mille francs, plutôt moins que plus, & j'avais le front de trouver cela déjà bien joli... Cora ne murmurait pas, la pauvre fille! elle m'en donnait loyalement pour mes cent cinquante louis, & je crois même qu'elle était encore obligée d'y mettre du sien... Moi, triple brute! je ne me plaignais pas non plus, en homme qui sait vivre & ne veut pas avoir l'air de s'apercevoir qu'on ne lui en donne pas aſſez. Cora, qui n'était pas spirituelle pour rien, s'en aperçut, elle.

— Cher petit, me dit-elle un soir d'épanchements intimes, je t'aime & je suis à peu

près aſſurée que tu m'aimes auſſi... Je veux faire quelque choſe pour toi... Écoute bien... Tu me donnes trois mille francs par mois... tu es trop bon... je ne veux pas cette folie... Si tu veux me donner trois cents louis, je te remettrai la clef de ma chambre à coucher où tu pourras alors entrer à toute heure du jour & de la nuit & t'aſſurer ainſi que la fidélité que je t'ai vouée & l'amour que je te porte ne sont pas des chimères...

Six mille francs ! C'était mon capital entier que cela allait engloutir ! Il était déja fortement entamé... J'héſitais. Il y avait de quoi, n'eſt-ce pas ?

Un baiſer de Cora me décida. Les plus groſſes folies sont les meilleures.

J'eus la clef !

Ah ! mon ami ! cette clef ! cette clef ! quelle joie immenſe elle me procura ! & quel orgueil ! La femme la plus belle de Paris — où pourtant les jolies filles ne manquent pas — la plus belle & la plus courue, par conſéquent, je l'avais à moi tout seul ! Elle n'aimait que moi ! ne se laiſſait aimer que de moi ! j'en étais sûr, puiſque j'avais la clef de son alcôve !... Tu m'aurais dit qu'elle me trompait que je n'au-

rais même pas eu le courage de t'en vouloir, à cauſe de la pitié que tu m'euſſes inſpirée ! Me tromper, elle ?... Mais puiſque j'avais la clef !

On compte les jours d'ennui, parce qu'ils sont longs ; on ne compte pas les jours de bonheur, qui paſſent comme autant d'éclairs qui vous illuminent & vous réchauffent le cœur. Mon bonheur dura donc tout ce qu'il lui plut, un mois, six semaines, je ne sais plus combien. J'allais chez Cora à tout moment, & surtout aux moments où je suppoſais qu'elle devait m'attendre le moins. Je remontais chez elle une heure après l'avoir quittée en lui diſant que l'allais à l'Opéra ou en soirée... Je revenais bruſquement d'Enghien où je m'étais inſtallé pour reſter huit jours pleins... Toujours je retrouvais Cora souriante, empreſſée, aimante — & seule !

Cette perſiſtance dans la fidélité jurée devenait de la monomanie : j'eus peur pour la raison de cette chère enfant, à qui je faiſais ainſi contracter une infirmité gênante pour l'avenir ; car enfin, je ne pouvais eſpérer l'aimer éternellement à ce prix-là, & je prévoyais avec triſtesse l'heure où il me faudrait renoncer à ce projet que j'euſſe payé de ma vie si les

fourniſſeurs de Cora s'étaient contentés de cette monnaie-là... Ce fut dans ces diſpoſitions d'eſprit qu'une après-midi je montai chez mon adorée, dont je tenais à repaître mes yeux & mon cœur, pour la seconde fois depuis le matin.

J'ai oublié de te dire que Cora habitait un entreſol digne d'elle, rue Caumartin. D'ordinaire, je montais doucement, tranquillement, comme un homme qui se sait attendu par une femme, & qui a la coquetterie de ne pas se preſſer trop, afin de mieux savourer son bonheur. Mais, ce jour-là, en deux bonds je fus à la porte secrète que j'ouvris précipitamment, grâce à la précieuse clef, & je me trouvai dans le couloir, condamné pour tout le monde, excepté pour moi, qui aboutiſſait au boudoir de mon adorée. Au moment où j'allais entrer, un violent coup de sonnette retentit au-deſſus de ma tête.

— Qui sonne-t-on ici? demandai-je, étonné de la préſence de cette sonnette en cet endroit.

Cora vint au-devant de moi, un peu troublée, un peu rougiſſante, dans un négligé un peu en déſarroi, mais plus belle encore sous

ce trouble & ce déſordre. Manon, sa camériſte — une fille plus ruſée à elle toute seule que toutes les soubrettes de Molière réunies — Manon, après avoir jeté un rapide regard à sa maîtreſſe, qui l'avait saiſi au vol, avait diſparu.

— Qui sonne-t-on ici & pourquoi sonne-t-on ? répétai-je en jetant à mon tour un rapide regard circulaire dans le boudoir, car j'étais mordu au cœur par les crochets de serpent du soupçon.

— Adrien ! mon Adrien ! répondit Cora en m'enveloppant de ses deux beaux bras blancs & parfumés.

Cette réponſe n'étant pas suffiſante, j'allais en provoquer une autre en répétant pour la troiſième fois ma queſtion, lorſque Manon rentra, &, sans avoir l'air de rien, en rangeant un fauteuil qui n'avait pas beſoin d'être rangé, échangea avec Cora un nouveau coup-d'œil que j'interceptai.

— Vous me demandiez, mon Adrien? murmura langoureuſement l'adorable créature.

— Je vous demandais, madame, ce que signifiait cette sonnette dans votre alcôve, & pourquoi elle avait sonné à mon arrivée ?

— Cette sonnette? quelle sonnette, mon ami? dit Cora en levant ses beaux yeux céruléens agrandis par l'étonnement.

Je lui indiquai du doigt le corps du délit — étant trop ému d'émotions diverſes pour lui parler autrement.

— Que veut dire cette sonnette, mademoiselle? reprit-elle en se tournant vers sa camériſte.

— Je n'en sais pas plus que madame là-deſſus, répondit la Dorine en jouant à son tour la surpriſe... Si monſieur veut interroger le concierge, peut-être apprendra-t-il...

J'interrompis cette fille d'un geſte, &, m'adreſſant à sa maîtreſſe qui m'étudiait attentivement sans en avoir l'air :

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangée, madame! dis-je avec amertume. Mais, ajoutai-je, cela ne m'arrivera plus, car j'étais revenu préciſément pour vous prier de reprendre cette clef que vous aviez eu la bonté de me confier : elle me serait inutile déſormais & elle peut être utile à d'autres...

Puis je saluai & je sortis. Je n'ai pas beſoin d'ajouter qu'avant de quitter cette maiſon que je ne voulais plus revoir, j'entrai chez le con-

cierge. Il avait été soudoyé ; je mis une enchère & j'obtins un aveu complet : toutes les fois que je venais, il prévenait Cora de mon arrivée en sonnant la fameuſe sonnette. La semaine suivante, je m'embarquais &... me voilà de retour, mon cher Gaston ! On revient de loin... & j'eſpère que tu en reviendras auſſi... A mardi !

III

Adrien parti, je m'habillai à la hâte & je me rendis, avec plus de hâte encore, rue La Rochefoucauld. C'était dans cette rue que demeurait Eſther, au numéro 5, à l'entreſol, — mon paradis.

J'avais ma clef, ma chère clef : je mets plus de temps à vous le dire que je ne mis à l'introduire dans la serrure de la porte secrète par laquelle j'entrais chez Eſther. Au moment où je la retournais, un bruit violent de sonnette se fit entendre au-deſſus de ma tête.

— Qui sonne-t-on ici ? m'écriai-je plein d'une sourde rage, en me rappelant la confidence d'Adrien.

— Quoi ! c'eſt vous, cher Gaſton !... répondit Eſther en venant au-devant de moi, un peu troublée comme Cora, rougiſſante comme Cora, le coſtume un peu en déſarroi comme celui de Cora.

— Oui, madame, dis-je avec une ironie qui me brûla la lèvre en paſſant, c'eſt moi qui viens vous rendre votre clef dont je ne saurais plus rien faire déſormais, & que vous pourrez placer plus avantageuſement entre des mains plus inexpérimentées que les miennes. Adieu, madame, adieu !

Et je m'en allai — pour ne plus revenir.

Ah ! mes amis ! n'ayez jamais la clef ! Cela coûte pour l'obtenir — & surtout pour la rendre...

ALL IS WELL THAT...

I

Les lumières s'éteignaient une à une dans les rues déſertes. Les voitures se faisaient de plus en plus rares, & un épais tapis de neige aſſourdiſſait encore le bruit de leurs roues, — d'ordinaire si fatal aux dormeurs, à cette heure avancée où l'oreille gagne en acuité & le pavé en sonorité.

Un petit coupé de remiſe — aſſez élégant pour être un coupé de maître — s'arrêta vers le milieu de la rue de la Bruyère : un vieux monſieur, trop fringant pour son âge, en des-

cendit, tira la sonnette d'une maiſon de bonne apparence, &, la porte ouverte, monta précipitamment cinq étages par haſard encore éclairés.

Une fois sur le palier du dernier étage, le vieux monſieur s'orienta un inſtant, de peur de se tromper & de réveiller une perſonne pour une autre; puis, les aîtres reconnus, il frappa doucement deux coups légers, deſtinés pour ainſi dire à n'être entendus que de l'intérieur de l'appartement, — & il attendît qu'on lui vînt ouvrir.

Rien ne bougea, personne ne vint. Le viſiteur nocturne n'entendait que le tic-tac exagéré de son cœur & le souffle bruyant de sa reſpiration, car il avait monté aſſez allègrement l'eſcalier, — ce que lui reprochaient en ce moment ses cinquante-cinq ans.

— Eſt-ce qu'Alcide serait couché? murmura-t-il avec impatience.

Et, pour s'en aſſurer, il refrappa deux coups plus nets, plus accentués, plus indiscrets que les premiers.

Le même silence lui répondit, — en admettant toutefois, ce qu'on a cru trop légèrement jusqu'ici, que le silence soit une réponſe.

— Décidément, Alcide dort ! s'écria le viſiteur d'une voix qui reſſemblait fort à de la colère.

En promenant machinalement la main à la hauteur de la serrure, il s'aperçut que la clé avait été laiſſée sur la porte.

— Il y eſt du moins, dit-il en ouvrant réſolument & entrant comme chez lui ; je reconnais bien là mon neveu, ajouta-t-il en souriant. Je me reconnais bien là moi-même ! Il fait ce que je faiſais lorsque j'avais le bonheur d'avoir son âge. Sa sécurité eſt celle de l'homme pauvre & jeune, qui ne craint pas les voleurs & qui n'attend que les maîtreſſes. Mais, à propos ! s'écria le viſiteur en s'arrêtant tout à coup au milieu de l'antichambre ; à propos ! si j'allais le trouver... deux ? Alcide eſt un fou fort aimable, qui, ne pouvant dépenſer la fortune qu'il n'a jamais eue, prodigue la santé qu'il a encore. On m'a raconté de ses fredaines : elles étaient charmantes, & si je n'y ai pas applaudi, comme me le défendait mon titre d'oncle, je les ai facilement comprises & pardonnées, comme m'y invitait mon titre d'homme... Mais il ne faut pas qu'Alcide oublie à ce point ses nouveaux devoirs ; il va se marier, et...

Le bonhomme interrompit son monologue semi-mental, semi-parlé, pour prêter l'oreille à un léger bruit qui lui venait de la pièce voisine, dont la porte entrebâillée laiſſait arriver sur le parquet de l'antichambre un imperceptible filet de lumière jaune.

— Il eſt seul, murmura-t-il de nouveau en avançant sur la pointe du pied ; ou, s'il n'eſt pas seul, ils font à deux trop ou pas aſſez de bruit....

Cela dit, il pouſſa doucement la porte & se trouva dans une chambre fort pittoreſquement meublée, éclairée à moitié par une lampe à abat-jour vert posée sur la cheminée.

Un jeune homme, en robe de nuit de cachemire à ramages chinois, en pantalon de molleton à pied, en babouches de cuir rouge, se tenait aſſis auprès d'un bon feu de bois qui flambait joyeuſement, & liſait avec beaucoup d'attention une lettre qu'il venait de tirer, avec un grand nombre d'autres, d'un petit portefeuille en cuir de Ruſſie, à fermoir d'acier, poſé sur une table en laque, à portée de sa main.

— Tu ne m'as donc pas entendu frapper ? demanda le viſiteur quaſi sexagénaire en s'avançant vers le jeune homme.

— Mon oncle ! s'écria ce dernier en replaçant précipitamment dans son portefeuille la la lettre qu'il était occupé à lire une minute auparavant, & en se levant avec non moins d'empreſſement pour aller serrer la main du bonhomme.

— Tu as la veille dure, mon ami, dit l'oncle en riant. J'ai frappé quatre fois, deux petites & deux groſſes : tu n'as pas plus bougé qu'un soliveau, &, n'avait été la clef que j'ai trouvée sur la porte, je t'aurais cru mort ou envolé avant moi rue Saint-Lazare au bal de ton beau-père.

— Il me semblait bien, en effet, que quelqu'un marchait dans mon mur ! répondit le jeune homme avec enjouement en débarraſſant son oncle de son pardeſſus & en le faiſant aſſeoir auprès du feu, dans un fauteuil capitonné, en face de lui. J'ai là une caiſſe de londrès exquis, mon cher oncle, ajouta-t-il en offrant un paquet de cigares à son viſiteur ; renouvelez votre étui, je vous prie, & allumez-vous pendant que je vous rédigerai un de ces grogs corſés comme Philippe & moi — vous savez, Philippe, le garçon du café de Paris ? — savons seuls en rédiger.

— Tes cigares sont en effet très-bons, dit

l'oncle en s'inſtallant dans le fauteuil auprès du feu ; je dois même rendre cet hommage à la vérité, d'avouer que je n'en fume de pareils que chez toi, quoique je sois alimenté par la belle marchande du paſſage de ....., une demoiſelle superbe !...

— Qui, au moyen de ses beaux yeux, écoule ainſi ses vilains cigares de la régie, n'eſt-ce pas ? Ah ! mon cher oncle, vous serez donc toujours le même ? Vous ne vous apercevrez donc jamais que les plus jolies femmes à Paris sont toutes doublées de commerçantes ? Je gage que vous ne regardez jamais ce qu'elle vous donne en échange de vos napoléons ?...

— Quand je suis devant une femme, mon cher Alcide, je ne regarde jamais qu'elle.

— C'eſt très-galant de votre part, mon oncle, & je me garderai bien de vous objurguer à ce propos, non plus qu'à nul autre ; mais, franchement, il n'y a pas de raiſon pour qu'un jour votre friponne de marchande ne vous donne une boîte de sardines au lieu d'une boîte de cigares.

— Eh bien ! après ?...

— Mon bon oncle, permettez-moi de vous embraſſer ; il n'y a que les fous comme vous

& moi pour trouver des réponſes auſſi sages ! Mais vous ne me dites rien de mon grog : ne vous semble-t-il pas savoureux, ambroiſien, nectarique ?...

— Je trouve, cher ami, que tu ne t'habilles, pas aſſez vite & que nous arriverons au bal de ton beau-père au moment où tout le monde s'en ira.

— Ce serait une entrée originale !

— D'accord ; mais, en attendant, fais-moi le plaiſir d'endoſſer le harnais de soirée, l'habit noir que je t'ai commandé chez mon tailleur & qui doit t'aller comme un gant.

— Je vous obéis, oncle barbare, je vous obéis !

II

L'appartement dans lequel avait lieu cette converſation d'oncle à neveu était un appartement de garçon, meublé avec un goût, avec un art qui trahiſſait les habitudes d'eſprit de son locataire, M. Alcide Jacquemart, — rentier.

Rentier n'eſt peut-être pas le mot juſte, car rentier suppoſe ordinairement rentes, comme

propriétaire suppoſe pignon sur rue, — &, de son chef du moins, Alcide Jacquemart n'avait ni pignons ni rentes d'aucune sorte. Cependant il vivait bien, sans faſte, — mais avec le luxe des gens qui n'ont pas un sou vaillant, & qui, faute du néceſſaire, se contentent du superflu. Elevé par son père — riche manufacturier ruiné plus tard par de maladroites spéculations — comme sont élevés les fils de sénateurs, qui ont toujours une légitime à dévorer en quelques années, Alcide Jacquemart avait été mis au collége, en était sorti pour se faire recevoir bachelier ès-lettres, avait commencé sa médecine, avait ébauché son droit, ne savait ni l'une ni l'autre, s'était dérangé, avait dérangé les autres, — &, finalement, en baguenaudant ainſi dans la vie, était arrivé à trente ans sans poſſéder d'autre poſition sociale que ses trente-deux dents, tous ses cheveux bruns & un grand amour de l'indépendance.

Cela ne lui eût certainement pas suffi — quoique cela suffiſe à beaucoup d'autres jeunes gens — s'il n'eût été doublé d'un oncle, M. Oſwald Jacquemart, qui avait remplacé auprès de lui, comme providence, son père & sa mère, abſents de l'éternelle abſence.

M. Oſwald Jacquemart, plus âgé que son frère de quelques années, avait fait de sa fortune perſonnelle un tout autre uſage que celui qu'avait fait de la sienne le père d'Alcide, son puîné. Après la part du feu — c'eſt-à-dire la part de la jeuneſſe — il s'était arrangé pour avoir des rentes sur la planche juſqu'à la fin de ses jours, en outre d'un argent de poche plus que suffisant pour deux. En sa qualité de cadet, son frère avait joué le rôle de sage — & s'était ruiné; lui, en sa qualité d'aîné, avait joué le rôle de prodigue — & n'avait pu parvenir à se mettre sur la paille, ne tenant pas sans doute à mûrir à ce prix. Sa belle-sœur était morte en lui recommandant son Alcide, & il lui avait promis d'en faire son fils — qu'il aurait pu être, si, au lieu d'épouſer M. Joseph Jacquemart, manufacturier, Mlle Adeline Vinet avait épouſé M. Oſwald Jacquemart, rentier, son premier prétendu. Les deux frères, sans s'aimer beaucoup, — les frères sont toujours un peu ennemis depuis Etéocle & Polynice, — avaient eu l'un pour l'autre une eſtime réelle, oubliant volontiers leur rivalité amoureuſe pour ne se souvenir que de leur titre de frères, & certes, si, à l'époque du déſaſtre commercial du cadet, son aîné s'était

trouvé à Paris au lieu de se trouver à Naples, il n'eût pas héſité un seul inſtant à sacrifier une partie de sa fortune pour empêcher ce grand naufrage dans lequel tout avait péri, corps & biens. M. Joseph Jacquemart mort, son fils Alcide ruiné, l'oncle Oſwald était intervenu, — d'abord pour obéir à la prière de la seule femme qu'il eût jadis aimée sérieuſement, enſuite pour obéir à son devoir d'oncle.

M. Oſwald Jacquemart, à cinquante-cinq ans, — il en avait en réalité cinquante-neuf, — était le type des oncles de comédie, qui sont moins rares dans la vie vraie qu'on ne le croit communément. Il morigénait de temps en temps son neveu pour obéir aux traditions avunculaires, qui veulent que la barbe griſe tance vertement les folies de la barbe blonde ; mais, au fond, il adorait son « coquin de neveu, » par l'excellente raiſon que c'était un garçon adorable, qui reſpectait son oncle mais ne l'écoutait jamais, ce dont celui-ci se gardait bien de se fâcher, sachant bien, par expérience perſonnelle, que les conſeils des vieillards sont abſurdes adreſſés à des têtes éventées, les Mentors étant encore plus rares que les Télémaques. N'avait-il pas à se reprocher

les fredaines qu'il reprochait à son neveu? Pour condamner avec autorité les péchés des autres, ne faut-il pas avoir été toujours impeccable?

Donc, M. Oſwald Jacquemart laiſſait dire & faire, — s'en rapportant, au sujet des folies de son neveu, sur la sageſſe de la Providence.

— Remplis ton rôle de jeune premier & d'amoureux dans la vie, lui avait-il dit cent fois, — non pour éperonner ses caprices déjà trop emportés, mais pour les mieux couvrir du manteau de son indulgence; remplis ton rôle de jeune premier & d'amoureux: le Temps, ce régiſſeur grognon, t'avertira toujours assez tôt d'avoir à jouer le rôle de père noble & de financier! Jette ton bonnet pardeſſus les moulins, pendant que tu as aſſez de cheveux pour t'en paſſer; il sera toujours aſſez tôt d'aller le ramaſſer pour en recouvrir ton crâne chauve!...

Ainſi avait parlé l'oncle Jacquemart à son neveu Alcide, & le neveu Alcide avait plus que littéralement suivi les conseils élaſtiques de son oncle Jacquemart, — s'endormant, de vingt à trente ans, dans les délices de la

Capoue parifienne, en formant le souhait de ne se réveiller que le plus tard poffible.

Ce réveil, cependant, était venu un beau matin, sous la forme de l'oncle Jacquemart qui, pénétré de cette vérité que, si la jeuneffe eft éternelle, il n'en eft pas de même de la vieilleffe, & à caufe de cela, voulant affurer avant de mourir le sort de son bien-aimé neveu, avait songé à le marier avec une riche héritière, fille d'un gros négociant du quartier de la place du Havre.

Ce projet, quoique conçu & mûri dans la cervelle un peu évaporée de l'oncle Jacquemart, était en somme des plus raifonnables, & le parti qu'il offrait à son neveu était des plus « sortables, » — pour employer l'expression consacrée.

Pourtant Alcide s'était cabré, — alléguant sa grande jeuneffe & sa grande folie, son amour de l'indépendance, sa haine des bambins pleurards, & citant les mésaventures de Sganarelle, qui l'attendaient infailliblement, en regard des aventures de Don Juan qu'il avait eues, au chiffre près — *mille e tre.*

Mais le bonhomme Jacquemart lui avait répliqué avec enthoufiafme,—employant pour

le convaincre la colère & la tendreſſe, le menaçant de le déſhériter, lui montrant sa vie gaſpillée mal à propos, ses créanciers hurlant après ses chauſſes, ses maîtreſſes infidèles, son repos troublé par la pauvreté ; lui faisant comprendre que si la grande Providence ne manquait à perſonne, sa petite Providence — lui, l'oncle Jacquemart — pouvait lui manquer d'un moment à l'autre ; de telle sorte que, courbant la tête sous le joug de cette éloquence bourgeoiſe & honnête, Alcide avait cédé — moitié figue & moitié raiſin — & avait permis à son oncle de demander pour lui la main de mademoiſelle Charlotte Legros, fille de M. Charles Legros, riche négociant fort eſtimé. Mademoiſelle Charlotte était plus que riche : elle était « jolie comme un cœur » au dire de l'oncle Oſwald — qui se connaiſſait en femmes pour avoit vécu toute sa vie dans leur familiarité. Alcide l'avait cru sur parole, — quitte à n'en croire plus tard que par ses yeux, — & c'était pour cela préciſément qu'il devait aller ce jour-là à la soirée donnée par M. Charles Legros.

III

— Ah! ça, mon cher Alcide, tu ne t'habilles donc pas? s'écria l'oncle Jacquemart stupéfait, en relevant la tête, qu'il avait tenue jusques-là tournée du côté du feu, & en s'apercevant que son neveu, au bout d'une demi-heure, en était juste au point où il l'avait trouvé en entrant chez lui, c'est-à-dire toujours chaussé de son pantalon de molleton & toujours vêtu de sa robe de chambre chinoise à cordelière d'or & de soie.

— Mon cher oncle, répondit Alcide d'une voix caline, ne vous emportez pas ainsi; vous vous feriez du mal, votre colère étant combinée avec les deux grogs que vous venez de boire coup sur coup & qui m'ont paru exagérés comme expression...

— Ta! ta! ta! Quelles sornettes me débites-tu là? Tu me regardes tranquillement, les mains dans tes poches, fumant ton cigare, quand je te croyais derrière le rideau de ton alcôve, occupé à te préparer pour la cérémonie de ta présentation à ta fiancée!... Te moques-tu de moi?...

— Le ciel & ma mère m'en gardent, mon cher oncle ! Je vous aime trop sincèrement pour mériter jamais un semblable reproche de votre part. Je ne me moque pas de vous ; seulement...

— Seulement, tu me bernes !

— Oh ! mon oncle, mon oncle, vous vous répétez !

— Tu viens de parler du ciel & de ta mère, Alcide : le ciel, je ne sais pas encore ce que c'eſt ; mais ta mère était une honnête & brave créature que j'adorais comme elle méritait d'être adorée ; c'eſt en son nom que je t'ai prié de mettre un peu de plomb dans ta cervelle, un peu d'ordre dans ta conduite, un peu de bonheur vrai dans ta vie, & que je t'ai fait promettre il y a un mois de te marier avec mademoiſelle Charlotte Legros...

— Charlotte Legros ! On ne s'appelle pas Charlotte Legros ! s'écria le jeune homme avec une sorte de mauvaiſe humeur, en se promenant de long en large dans sa chambre. Charlotte ! Mademoiſelle Legros ! Ce ne sont pas là des noms de chrétiens !

— Je te conſeille de faire le dégoûté, toi, monſieur Alcide Jacquemart, fils de M. Joseph

Jacquemart & neveu de M. Oſwald Jacquemart!

— Mon oncle, cela n'a aucun rapport; &, d'ailleurs, les infirmités de l'un n'excuſent pas les infirmités de l'autre... Oſwald eſt un nom... difficile à porter, à cauſe de la défaveur qu'a jetée deſſus le bas-bleu Corinne.... Alcide auſſi... On ne s'appelle pas plus Alcide qu'on ne s'appelle Charlotte.... Alcide! c'eſt un nom fabuleux qui réveille chez les femmes qui l'entendent prononcer des idées de travaux impoſſibles à accomplir pour un homme comme moi, qui ne suis pas le fils de Jupiter & d'Alcimène... Charlotte! c'eſt un nom groteſque, qui réveille chez les hommes qui l'entendent prononcer des idées de gigots aux confitures, impoſſibles à digérer pour des eſtomacs rebelles à la littérature allemande. Alcide! Charlotte! Charlotte! Alcide! Cela n'a pas le sens commun...

— Dis tout de suite que ton parrain était un imbécile & que ta fiancée eſt une cuiſinière...

— Je ne dis rien, mon oncle; mais il me semble, sans vous faire injure, que vous me pouſſez bien gaiement & bien prématurément

vers les fondrières du mariage, où je me caſſerai le cou dès le lendemain de la noce, j'en suis sûr... Rien ne preſſait... J'avais le temps d'attendre... Vous m'avez mis le contrat sous la gorge & m'avez arraché ainſi une promeſſe que je tiendrai certainement un jour ou l'autre, mais pas ce soir. Non! je me sens trop indispoſé pour cela...

L'oncle Jacquemart, au lieu de continuer à gronder, au lieu de s'offuſquer de cette indocilité de son neveu, comme celui-ci s'y attendait, le regarda, au contraire, d'un air de profonde commiſération & de paternelle sollicitude.

— Mon cher enfant, dit-il en lui tendant la main...

Le jeune homme, ému, alla avec empreſſement la serrer dans les siennes.

— Mon cher enfant, reprit l'oncle Jacquemart, je te supplie de ne pas me punir de la faibleſſe que j'ai toujours montrée à ton égard, au lieu de la fermeté qui convenait à mon âge & à ma qualité de parent... J'ai cru que le meilleur moyen de me faire reſpecter de toi était de m'en faire aimer, & tu as toujours vu percer sous mes bougonneries la bien-

veillance de mon cœur, qui ignore la paſſion, rends-moi du moins la juſtice de le reconnaître. Il y a des mains de fer sous des gants de velours ; il y a auſſi des roſeaux peints en fer : je suis un de ces roſeaux-là, j'ai toujours ployé sous tes caprices de jeune homme, j'ai toujours cédé à tes exigences de prodigue... Ne m'en punis pas, je t'en supplie, &, pour la première choſe sérieuſe que je te propoſe, ne me chagrine pas en la repouſſant aveuglément...

— Mais, mon bon oncle...

Alcide allait entreprendre de s'excuſer : l'oncle Jacquemart l'en empêcha par un geſte & continua :

— Je ne veux ni t'attriſter, ni m'attriſter moi-même, mon cher enfant : j'ai cinquante-cinq ans, peut-être cinquante-sept, peut-être même cinquante-neuf, c'eſt-à-dire que je suis sur les frontières de la vie, & qu'il eſt temps de graiſſer mes bottes pour le grand départ... Ne m'interromps pas, morbleu ! je ne parle pas si souvent !... Je te diſais donc que j'avais cinquante-neuf ans... Je ne ferai pas de vieux os, parce que j'ai sur la tête une apoplexie de Damoclès permanente, & qu'un de ces matins

en sortant de souper chez Bignon — car tu sais que j'ai conſervé cette pernicieuſe habitude — je n'aurai pas le temps de digérer mes crevettes roſes ou ma langouſte : on me jettera dans un fiacre, on me conduira chez moi, & tu seras héritier, mon neveu !... Riche & garçon ! je te vois perdu, avec tes goûts ruineux & fantaſques qui n'ont jamais été les miens — même au temps où je me diſſipais le plus volontiers. C'eſt pour cela que je veux te voir marié à une bonne & belle fille qui n'a qu'un tort, qui eſt de s'appeler Charlotte... A part ce défaut, elle eſt irréprochable... Elle a des cheveux blonds comme les blés, des yeux couleur de myoſotis, des joues savoureuſes comme une pêche, des lèvres éclatantes comme une grenade ; elle chante comme un oiſeau, elle danſe comme une fée, elle babille comme un ange, elle adore son père & en fait tout ce qu'elle veut... Un bijou !... Que si cependant son nom de Charlotte t'offuſquait trop, par haſard, elle n'héſitera pas à en changer pour te faire plaiſir, & à prendre celui de Pauline, de Virginie, de Claire, de Juliette, de...

— Juliette ! interrompit le jeune homme en devenant tout-à-coup triſte, & en pouſſant un

soupir sur le sens duquel son oncle se méprit. Juliette ! répéta-t-il.

— Oui, j'ai dit Juliette : c'eſt un nom charmant, n'eſt-ce pas ? J'ai eu le bonheur d'être aimé, au temps jadis, par une jolie perſonne qui portait ce nom & qui, par parenthèſe, m'appelait son Roméo... Cela allait de soi : Roméo, Juliette ; Paul, Virginie ; Héloïſe, Abélard ; Daphnis, Chloé... Mais tu me fais dire là des sottiſes, ajouta l'oncle Jacquemart en se levant & en jetant dans le feu le cigare qu'il venait d'allumer ; veux-tu, oui ou non, épouſer Mlle Charlotte Legros ?

— Oui, répondit Alcide d'une voix faible.

— Veux-tu, oui ou non, venir à la soirée qui se donne ce soir en ton honneur chez ton beau-père ?

— Non, mon cher oncle ; je ne me sens pas très-bien, & je vous prie de m'excuſer près de M. & Mme Legros.

— Quelle Mme Legros ? Je t'ai déjà dit que la mère de Charlotte était morte depuis longtemps ; j'ai même ajouté que c'était là une raiſon de plus pour l'épouſer, les filles sans mères étant rares, & les mères étant le portrait vivant de leurs filles vieillies, ce qui fait qu'on épouſe les mères en même temps que

les filles... Charlotte n'a pas cela à se reprocher, & avec elle — exemplaire unique d'un moule détruit — tu n'auras pas à faire de rapprochements pénibles... Charlotte n'a plus que son père, sur lequel cette petite diableſſe a pris un empire dont elle aurait pu abuſer, si elle n'était pas honnête comme l'honnêteté elle-même.

— C'eſt vrai, je ne me rappelais plus ce détail, mon oncle. Excuſez-moi donc auprès de M. Legros, en prenant l'engagement de me préſenter à lui dans deux ou trois jours.

— Cela fera très-mauvais effet !...

— Ne peut-on pas être malade ou aſſez gravement indiſpoſé pour garder sa chambre ?...

— Sans doute ; mais, je te le répète, cela fera très-mauvais effet. D'ailleurs, tu n'es ni malade ni indiſpoſé, que je sache...

— Je ne me sens pas en diſpoſition d'eſprit convenable pour aller là où je devais aller avec vous ce soir, mon oncle. J'apporterais avec moi involontairement des préoccupations fâcheuſes qui me nuiraient auprès de la nouvelle famille dans laquelle vous souhaitez de me voir entrer... Je vous donne ma parole

des affections humaines...» etc., etc., etc. Ces menſonges de part & d'autre ne sont-ils pas lamentables ?

Alcide Jacquemart avait promis à son oncle, &, pour tenir sa parole, il voulait liquider son paſſé, en jetant au feu tous les souvenirs écrits.

Déjà bon nombre de lettres, d'écritures & de signatures différentes, avaient subi leur sort ; d'autres encore allaient le subir, pêle-mêle, dates & noms mêlés, les vieilles maîtreſſes avec les jeunes, les blondes avec les brunes, les coquettes avec les dévouées, les humbles filles avec les grandes demoiſelles, lorsqu'à l'une d'elles la main de l'exécuteur s'arrêta tremblante.

C'était la seconde lettre de la même écriture qui l'arrêtait ainſi. La première, il allait en commencer la lecture au moment de l'entrée de l'oncle Jacquemart chez lui, & il l'avait rejetée vivement parmi les autres pour qu'elle échappât au regard inveſtigateur du bonhomme. La seconde lettre, signée du même nom, ne contenait que ces quelques lignes :

Mon Henry,

Je t'ai vu hier, il me semble qu'il y a un mois de cela. Je veux te voir demain dans notre petite chambre de la rue de Sèvres, toute pleine de toi, où je paſſerais volontiers ma vie si je pouvais la paſſer là-dedans avec toi. Toi, encore toi, toujours toi, toujours, encore! Si tu ne viens pas demain, tu t'en repentiras, car j'ai un aveu à te faire. Si tu ne viens pas demain, ne viens plus jamais : j'aurai tout compris et je me réſignerai sans oſer t'adreſſer le moindre reproche. Au fait, pourquoi t'en voudrais-je? C'eſt moi qui t'ai aimé la première, tu ne me dois rien, tandis qu'au contraire je te dois tout.

Mais je suis folle! je suis sûre que tu viendras demain à l'heure accoutumée. J'ai acheté ce matin, à ton intention, deux pots de bruyères, une bruyère blanche et une bruyère roſe; tu m'as dit que tu les aimais, et bien qu'en hiver il ne soit pas facile de s'en procurer, j'ai pu avoir ces deux-là, que j'ai placées sur notre cheminée. Tu verras!

Je t'embraſſe comme je t'aime; aime-moi comme je t'embraſſe, et dis-toi mon Henry comme je me dis

 Ta JULIETTE.

Henry, on l'a deviné, c'était Alcide. Les comédiens ont bien des noms de guerre; pourquoi les amoureux n'auraient-ils pas des noms d'amour ?

Henry devint tout rêveur après avoir lu cette lettre qu'il venait de décacheter & qui s'était trouvée par mégarde au milieu des autres, qu'il avait lues & relues cent fois déjà.

Il aimait — du meilleur & du plus honnête de son cœur — cette aimable enfant qui lui faisait si ingénûment l'aveu de son amour. Ils s'étaient rencontrés un jour, ou un soir, fortuitement, comme on se rencontre dans la vie, au moment où l'on s'y attend le moins, où on le désire le moins quelquefois, — bien qu'il soit toujours très-agréable pour un garçon de rencontrer une jolie fille, &, pour une fille, de rencontrer un beau garçon. Juliette n'était pas seule, la première fois, elle avait avec elle une sorte de chaperon, une femme d'âge qui n'était assurément ni sa mère ni sa servante : Henry-Alcide Jacquemart l'avait suivie, lui avait parlé en passant dans les Tuileries, où elle s'était arrêtée un peu avec sa compagne, & avait appris ainsi qu'elle y venait quelquefois, — toujours accompagnée. Au bout de quelques semaines de ces fréquentes rencon-

tres, Henry & Juliette s'étaient trouvés seuls dans une modeſte chambre de la rue de Sèvres, où ils s'étaient promis un amour éternel. Henry venait là à midi & ne s'en allait que le soir fort tard ; elle cousait, il deſſinait, & de temps en temps ils ceſſaient, lui de deſſiner, elle de coudre, pour se sauter au cou avec une tendreſſe facile à comprendre. Pour Henry, Juliette était une ouvrière digne du prix Monthyon ; pour Juliette, Henry était un artiſte digne du prix de Rome. Et, de fait, il deſſinait auſſi bien qu'elle couſait, — & elle couſait comme la fée qui sans doute avait été sa marraine.

L'oncle Jacquemart était venu se jeter en travers de ces belles amours en fleurs, — sans s'en douter. Il s'était bien dit : « mon neveu a des maîtreſſes ! » mais il avait immédiatement ajouté : « il les congédiera. » Quoique baptiſé en pleine *Corinne,* l'oncle Jacquemart avait, en matière de sentiment, des idées qui sentaient furieuſement leur XVIIIe siècle, & s'il ne portait pas de talons rouges, c'était pour obéir au goût de son époque, qui porte des talons noirs. Au demeurant, le meilleur homme du monde,— comme on a pu en juger précédemment.

L'oncle Jacquemart avait parlé, & son neveu l'avait écouté reſpectueuſement, — indécis sur le parti qu'il prendrait au moment décifif, c'eſt-à-dire la veille de son mariage. Néanmoins, subiſſant à son inſu, depuis quelques jours, l'influence des diſcours pleins de sageſſe de son second père — qu'il n'avait pas, en somme, le droit d'affliger par une révolte trop prolongée — Alcide avait mis moins d'empreſſement à monter les quatre étages de la maiſon de sa maîtreſſe, &, à sa dernière viſite, il s'était même roidi, pour paraître moins tendre.

La lettre que lui avait écrite Juliette était datée du dimanche soir, & on était au mardi, — ou plutôt au mercredi matin, car la nuit était fort avancée, & l'aube n'allait pas tarder à se montrer. Il y avait donc quatre grands jours que les deux amants ne s'étaient vus.

— Pauvre chère aimée ! murmura Alcide, qui sentait quelque choſe lui tortiller le cœur. Elle m'a attendu, & je ne suis pas venu !... Qu'a-t-elle dû penſer ? que je ne l'aime plus ? ou que je suis malade ? ou que je suis mort peut-être ?... Peut-être a-t-elle été chez le concierge de la rue de Tournon, que j'ai chargé

de recevoir les lettres qui viendraient à mon nom d'Henry, & cet homme n'a pu rien lui apprendre, sinon que je n'ai jamais demeuré là... Pauvre adorée ! elle a cru en mon amour comme je crois au sien, &, à cette heure, ne me voyant pas revenir pour la détromper, elle se croit abandonnée à jamais par moi... La vie eſt brutale avec ses exigences renaiſſantes ! Pourquoi ai-je promis à mon oncle d'épouſer sa Charlotte Legros, qui ne songe pas plus à moi que je ne songe à elle, & qui m'épouſera comme je l'épouſerai moi-même, pour épouſer quelqu'un... C'eſt bête & odieux tout cela ! Ne pouvoir obéir à sa fantaiſie ! ne pouvoir écouter son cœur ! Non ! il faut se ranger, faire comme tout le monde, se laiſſer parquer dans son banc social, avec une étiquette de mari & de citoyen !... Mais, c'eſt affreux ! mais j'aime mieux Juliette que mademoiſelle Charlotte ! mais j'aime mieux ma maîtreſſe que ma femme ! Et, d'ailleurs, pourquoi ne ferais-je pas de ma maîtreſſe ma femme ? Juliette vaut son peſant d'or, tout comme la première héritière venue... Elle eſt induſtrieuſe, elle eſt douce, elle eſt bonne, elle eſt belle : pourquoi dédaignerais-je les tréſors qu'elle m'offre pour aller courir après

des tréſors qu'on ne m'offre pas ? Je ne connais pas plus mademoiſelle Charlotte que je ne connais la reine d'Oude ; elle peut être affreuſe en dedans, cette belle perſonne au dehors ! Je serai peut-être très-malheureux avec elle... Tandis que je connais Juliette, tandis que je la sais par cœur, & que je n'ai pu encore trouver en elle la moindre tare rédhibitoire... Pourquoi quitterais-je Juliette ? Ce serait quitter la proie pour l'ombre ; ce serait couronner les folies de ma vie paſſée par la plus miſérable & la plus impardonnable des folies !... Juliette ! Juliette ! attends-moi !...

Alcide s'était levé, tout frémiſſant, — criant plutôt que parlant les paroles que nous venons d'écrire. Au bout de quelques inſtants, il était habillé & prêt à sortir.

V

Paris, qui avait fait sa nuit, commençait à s'éveiller. Les rues s'empliſſaient peu à peu de bruits de toute sorte. Les boutiques ouvraient un œil, puis l'autre. Les voitures roulaient. Les ouvriers allaient à leur beſogne. Les

laitières s'inſtallaient sous les portes cochères. Les commères emmitouflées allaient aux proviſions.

Alcide-Henry deſcendit d'abord rapidement la rue de La Bruyère & la rue Notre-Dame-de-Lorette — dont la déclivité, d'ailleurs, ne permet pas aux jambes des piétons d'être pareſſeuſes. Il n'était pas fatigué, puiſqu'il n'avait pas marché depuis la veille; cependant, tout en arpentant à grands pas les rues, il cherchait des yeux une voiture quelconque qui pût le tranſporter plus rapidement encore là où il se savait attendu & où il lui tardait d'être arrivé : car une des infirmités de notre pauvre nature humaine, c'eſt d'avoir une penſée mal obéie par le corps, — de voler en imagination comme l'hirondelle, & de nous traîner en réalité comme le pingouin. Ah ! si nous avions tous la lampe d'Aladin à notre diſpoſition !

Bien qu'on ne rencontre pas toujours ce que l'on cherche, — même à Paris, la ville où tout se trouve, — Alcide-Henry finit par se croiſer avec une voiture de place qui s'en allait en maraude après avoir conduit à domicile quelque couple amoureux échappé des cabinets de Vachette ou de Bignon.

Il n'eut qu'à faire un signe : le cocher, dont l'œil était aux aguets, s'arrêta subitement — attendant.

— Rue de Sèvres, 65 ! cria Henry-Alcide en montant dans la voiture & en refermant la portière sur lui.

— Rue de Sèvres ? grommela le cocher, preſque scandaliſé. Merci !...

Le cocher grommelait parce qu'il eſt de règle, à ce qu'il paraît, parmi cette reſpectable corporation toute pariſienne, qu'on ne prend ordinairement une voiture que pour aller à deux pas, — de la rue Saint-Georges au boulevard des Italiens, par exemple. Et, en y réfléchiſſant bien, les cochers ont raiſon — malgré l'outrecuidance apparente de leur raiſonnement : une voiture n'eſt-elle pas une choſe de luxe ? Si choſe de luxe, pourquoi en faire une choſe d'utilité ? Prenez l'omnibus, alors !...

Maugréant ou non — ce qui revenait au même pour Alcide Jacquemart, plongé dans ses rêveries & étranger à ce qui se diſait autour de lui — le cocher fouetta avec énergie son cheval, qui n'en pouvait mais, & la voiture roula à travers Paris.

La courſe était longue, en effet : c'était toute la ville à traverſer — dans sa plus grande longueur.

Au bout d'une heure, Alcide-Henry était arrivé à deſtination. Il avait mis plus de temps — pour aller d'un bout de Paris à l'autre — que n'en met une dépêche télégraphique pour aller du Miniſtère des Affaires Etrangères à Mexico ou à Saïgon.

Si la figure du cocher s'était allongée en entendant l'adreſſe que lui avait jetée Alcide en montant dans sa voiture, elle s'épanouit en largeur en recevant le généreux pour-boire qu'il crut devoir lui mettre dans la main — pour le remercier, sans doute, de n'avoir pas été plus lentement. A la couleur jaune de la monnaie qu'il reçut, l'automédon suppoſa même un inſtant que le jeune homme s'était trompé, & déjà il ouvrait — à regret — la bouche pour réclamer contre cette généroſité qui dépaſſait les limites ordinaires ; mais Henry-Alcide, qui avait autre choſe à faire qu'à écouter les doléances bonnes ou mauvaiſes de son cocher, Henry-Alcide avait diſparu, — ce dont cet homme n'oſa pas se plaindre trop haut.

— Allons ! allons ! les fous ont du bon ! se contenta-t-il de murmurer en guiſe d'accommodement de conſcience, en remontant preſtement sur son siége & en fouettant son cheval avec une nouvelle énergie.

Pauvre bête ! Que son maître fût satisfait ou mécontent des pratiques qu'elle avait traînées, elle était toujours sûre de recevoir un généreux pour-boire — de coups de fouet...

Alcide-Henry était entré dans la maiſon ; il avait paſſé rapidement devant la loge du portier — dans ces quartiers excentriques, où la montre de la civiliſation retarde d'un siècle, les *portiers* ne sont pas encore *concierges* — & avait franchi avec ses jambes de seize ans les cinq étages qui le séparaient de sa bien-aimée.

Une fois arrivé devant la porte, il s'arrêta pour permettre à son cœur de ralentir ses battements extravagants ; puis, quand il fut un peu calmé, quand il eut repris un peu de sang-froid, il se décida à frapper un petit coup diſcret, bien que la clef fût sur la porte, & qu'il n'eût qu'à vouloir pour entrer.

Alcide avait heurté si diſcrètement que personne ne songea à lui répondre de l'intérieur. Alors, comme il était preſque chez lui, en

somme, & qu'il suppoſait bien ne pas devoir être importun, il se décida, non pas à frapper un second coup, mais tout simplement à tourner la cleſ dans la serrure—& à entrer sur la pointe du pied.

Il avait fait si peu de bruit dans cette double opération que la perſonne chez laquelle il entrait ainſi sans crier gare ne l'avait pas entendu & continuait à se livrer, comme si elle eût été seule, au travail dans lequel elle venait d'être surpriſe—& qui conſiſtait à tirer des lettres d'un petit coffret en malachite & à les jeter dans le feu après les avoir lues.

— Juliette! dit Alcide de sa voix la plus douce & la plus triſte, car il comprenait que les lettres ainſi sacrifiées étaient ses lettres d'amour.

— Henry! s'écria la jeune fille troublée par cette apparition inattendue, & en se levant vivement comme pour aller au-devant de son amant.

VI

Si la chambre dans laquelle se paſſait ce petit drame de cœur était pauvrement parée,

il n'en était pas de même de celle qui l'habitait.

Cela faiſait un contraſte singulier, preſque choquant; il semblait que les vêtements de l'une fuſſent une condamnation des vêtements de l'autre, c'eſt-à-dire que celle-ci eût l'intention d'humilier celle-là, une fois seulement — avant de se quitter. Autant le papier de la chambre de Juliette était simple & modeſte, autant la robe de Juliette était riche & coquette : du papier à cinq sous le rouleau, une robe à quarante francs le mètre ! du papier à deux teintes, jaune & bleue; une robe de soie griſe, à volants de dentelles noires !

Alcide Jacquemart n'en revenait pas, & s'il n'avait pas été si ridicule de se frotter les yeux, — car cela indique trop clairement qu'on eſt endormi, & il n'eſt pas séant de se préſenter en cet état devant le monde, — il les eût volontiers frottés, croyant rêver.

— Ce n'eſt pas là Juliette ! murmura-t-il, sans oſer avancer vers elle pour l'embraſſer, ainſi qu'il en avait la douce habitude.

En effet, ce n'était pas là Juliette.

Celle-ci — qui, après s'être levée pour aller, elle auſſi, au-devant de son amant, était re-

tombée sur sa chaiſe comme pétrifiée — le regardait douloureuſement sans oſer lui adreſſer une parole, de peur d'en dire plus qu'elle ne voulait, qu'elle ne devait en dire.

Cependant, comme après tout cette situation réciproque ne pouvait durer, & que le jeune homme, à bout de courage, n'avait plus qu'une seule choſe à faire, s'en aller,— ce que ne voulait pas la jeune fille, — celle-ci se décida.

— Quatre grands jours sans vous voir ! murmura-t-elle en adreſſant à son amant un long regard chargé d'autant de tendreſſes que de reproches, — de plus de tendreſſes que de reproches.

Alcide Jacquemart, à son tour, se décida : il courut pour preſſer dans ses bras sa maîtreſſe toujours adorée ; mais elle, l'arrêtant, quoique à regret :

— Nous ne devons plus nous aimer, Henry, dit-elle d'une voix tremblante, en baiſſant les yeux pour ne pas rencontrer ceux d'Alcide Jacquemart.

— Ne plus nous aimer ! s'écria ce dernier avec exploſion.

— Oui, mon ami, reprit doucement la jeune

fille. La deſtinée & la raiſon le veulent ainſi... Comme deux enfants qui ne savent ce qu'ils font ni ce qu'ils veulent, nous avons joué avec notre cœur, avec nos sentiments, nous avons rêvé, nous avons oublié qu'il y a au monde autre choſe que l'amour, qu'il y a le devoir...

— Ah ! murmura Alcide avec amertume. Comme c'eſt bien cela ! Toujours la même hiſtoire, donc ?... Oui, c'eſt la femme qui se réveille la première de ce beau rêve qui devrait, qui pourrait durer toute la vie ! C'eſt toujours Juliette qui avertit Roméo que l'alouette a chanté & qu'il faut se séparer, quand au contraire ce n'eſt que le roſſignol & qu'il y a encore de longs moments pour être heureux !...

— Henry, mon cher Henry, ne me dites pas ces vilaines choſes, je vous en supplie ! répondit la jeune fille émue. Je ne me suis pas réveillée la première du beau rêve que nous faiſions tous deux : nous nous sommes réveillés enſemble, mon doux ami..... Je croyais en vous, je vous aimais, parce que je me sentais aimée ; quand, à votre silence, j'ai compris que vous ne m'aimiez plus, je me suis raidie, j'ai pleuré, & j'ai pris la résolution de vous quitter pour...

— Pour vous marier, sans doute! interrompit ironiquement Alcide.

— Pour me marier? répéta Juliette, bleſſée dans ses plus délicats instincts de femme & d'amante. Pour me marier? Ah! Henry, voilà un mot cruel & immérité... Je croyais valoir mieux à vos yeux... Vous me punissez bien injuſtement du crime de vous avoir aimé!

— Alors, pourquoi brûler mes lettres?... demanda Alcide, radouci.

— Parce qu'il faut que je rompe avec le paſſé, qui a voulu rompre avec moi le premier.

— Juliette, je t'aſſure que...

— Ne mentez pas, Henry, ne mentez pas! dit vivement Juliette. Quand je vous ai vu partir, il y a cinq jours, quelque choſe m'a dit que vous ne reviendriez plus, que c'était la dernière fois que je vous voyais... Mon cœur s'eſt serré, j'ai pleuré, j'ai sangloté, puis je vous ai écrit pour vous prier de venir...

— Oui, oui, je me rappelle... répondit Alcide, que l'émotion envahiſſait & qui avait la gorge pleine de larmes... Oui... tu me l'écrivais... Oh! je l'ai relue aſſez de fois, ta lettre, pour savoir ce qu'elle contient mot par

mot, virgule par virgule... Tu me difais : « Je veux te voir demain dans notre petite chambre de la rue de Sèvres... Si tu ne viens pas demain, tu t'en repentiras, car j'ai un aveu à te faire... » Quel aveu ?...

— Vous ne vous rappelez pas tout, interrompit Juliette. Je vous difais : « Si tu ne viens pas demain, ne viens plus jamais ; j'aurai tout compris, & je me réfignerai sans ofer t'adrefler le moindre reproche... » Pourquoi n'es-tu pas venu, Henry ?...

— Tu ne te rappelles pas tout, toi non plus ! s'écria le jeune homme avec une vivacité pleine de tendrefle. Tu ajoutais : « Mais je suis folle ! je suis sûre que tu viendras... »

— « A l'heure accoutumée, » ajouta Juliette en souriant à travers le brouillard de mélancolie qui pâliffait son jeune & beau vifage.

— Aujourd'hui ou demain, qu'importe, pourvu qu'on vienne ? répondit le jeune homme, qui reprit: « Je suis sûre que tu viendras demain... J'ai acheté ce matin, à ton intention, deux pots de bruyères, une bruyère blanche & une bruyère rofe...»

— Les voilà ! dit Juliette en montrant les deux fleurs placées sur la cheminée. Vous

voyez, Henry, que je ne vous ai pas oublié, moi...

— Juliette, Juliette, pardonne-moi ! s'écria Alcide en s'agenouillant pour baiſer le bas de la robe de sa maîtreſſe.

Puis se relevant auſſitôt, & pâliſſant :

— Mais d'où vient ce coſtume étrange que je vous vois pour la première fois & qui ne peut être porté que par une...

— Qui ne peut être porté que par une femme qui a le droit, par sa condition, de s'en vêtir, répondit Juliette en interrompant son amant, qu'elle devinait près de blaſphêmer. Car je vous ai trompé, mon ami, ajouta-t-elle doucement.

— Ah ! je m'en doutais ! s'écria Alcide avec amertume.

— Je vous ai trompé, mon ami, reprit Juliette, mais non pas comme vous êtes malheureuſement diſpoſé à l'interprêter. Écoutez-moi bien, Henry, avant de me condamner, & liſez cette lettre que j'ai écrite tout-à-l'heure, avant de brûler les vôtres...

En diſant cela, Juliette tendit à son amant une lettre ouverte, à laquelle il ne manquait que la suſcription.

— Lifez, je vous en prie, ajouta-t-elle, s'apercevant qu'il héfitait à la prendre.

— A qui eft-elle adreffée? demanda-t-il d'un air farouche.

— Oh! ce n'eft pas à vous! répondit avec élan la jeune fille. A vous, si vous m'aviez fait la demande à laquelle je réponds par cette lettre, à vous j'aurais fait une toute autre réponse!...

Alcide Jacquemart prit machinalement le papier que sa maîtresse lui tendait, &, plus machinalement encore, lut :

Monfieur,

Mon père veut que je me marie : je ne peux pas me marier.

Je n'ai pas plus l'honneur de vous connaître que je n'ai l'honneur d'être connue de vous, & cependant vous m'avez été annoncé comme un galant homme ; on a fait devant moi un tel éloge de votre efprit et de votre cœur, que je n'héfite pas à vous faire, en rougiffant, un aveu que je n'euffe certainement pas fait à un autre, le confidérant comme indigne de recevoir une confeffion si délicate.

Je ne peux être à vous, monſieur, parce que je suis à un autre, & que lorsque, par le fait de sa volonté ou de celle du ciel, je serai veuve, je ne serai plus à perſonne qu'à Dieu. Une femme ne doit aimer qu'une fois dans sa vie : j'ai aimé, j'aime encore, j'aimerai ainſi jusqu'à ma dernière heure mortelle, que celui que j'aime soit une ombre ou une réalité, un souvenir ou un regret. Le couvent eſt un refuge aujourd'hui comme autrefois, & c'eſt dans le silence de l'une de ces saintes maisons que j'irai prier pour mon amant tant qu'il vivra, et que j'irai le pleurer quand il sera mort.

Voilà, monſieur, la confeſſion que je vous devais, pour répondre dignement à l'honneur que vous avez bien voulu me faire en demandant ma main à mon père, qui vous l'a accordée peut-être un peu trop vite ; car s'il m'avait conſultée là-deſſus, il nous aurait épargné à tous trois, à vous l'ennui d'un refus, à lui le chagrin de ce refus, & à moi la douleur de me déclarer indigne de l'amour d'un honnête homme comme vous, monsieur.

Je n'aurai pas lieu de me repentir de cette démarche, je me plais à l'espérer, &....

En ce moment, et comme il ne reſtait plus à Alcide que quelques lignes à lire pour arriver à la signature, il se fit un grand bruit au dehors ; on entendit des voix qui se disputaient, parmi leſquelles une qui fit treffaillir Alcide & qui criait :

— Je vous dis que je ne me trompe pas, que c'eſt bien dans cette maiſon qu'elle eſt entrée, & que je veux savoir où elle s'eſt réfugiée, pour lui demander pourquoi elle sort de chez son père à cinq heures du matin, toute seule, en robe de bal, dans un fiacre !

Et, tout auſſitôt, un homme d'une soixantaine d'années entra sans plus de cérémonie dans la chambre, où il n'aperçut d'abord que Juliette — un peu effarouchée de cette invasion.

— Ah ! vous voilà enfin, mademoiſelle ! s'écria-t-il en reſpirant bruyamment, comme un limier qui a enfin trouvé sa piſte.

VII

Juliette ne savait quelle contenance tenir, embarraſſée qu'elle était, non par la préſence

de son amant, mais par l'arrivée de ce sexagénaire, ami de son père, qu'elle voyait diſpoſé à la morigéner & à qui elle en reconnaiſſait le droit.

— Monſieur... balbutia-t-elle.

— Ta, ta, ta ! il me faut une explication claire & nette, mademoiſelle. J'ai le devoir de vous demander un compte sévère de votre fugue. Quoi ! quand tout le monde vous croit retirée dans votre appartement pour y paſſer le reſte de votre nuit, comme il convient à une honnête jeune fille qui a danſé chez son père en décente compagnie, vous vous échappez comme une criminelle, vous montez dans une voiture de place, & fouette cocher ! vous courez je ne sais où !... Ah ! si je n'avais pas été là, mon neveu en aurait vu de belles, plus tard !... Mais je voulais avoir la clef de cette charmante petite énigme en souliers de satin blanc, en robe de soie gris perle, & je vous ai suivie en voiture... Malheureuſement mon cocher était endormi sur son siége, il a pris une rue pour une autre, je vous ai perdue de vue ; je déſeſpérais même de vous rejoindre, lorſqu'au pont Royal j'ai reconnu la voiture dans laquelle vous étiez montée ; j'ai fait signe au cocher d'arrêter, je l'ai soudoyé pour avoir

de vos nouvelles, il s'eſt fait un peu prier, mais il a fini par me déclarer qu'il vous avait conduite rue de Sèvres, n° 65. J'ai couru, je suis venu, j'ai demandé bêtement à votre concierge mademoiſelle Charlotte Legros, il m'a répondu qu'il ne connaiſſait pas ça...

— Charlotte Legros! Vous seriez Charlotte Legros! s'écria l'amant de Juliette en s'avançant vers elle avec empreſſement.

— Alcide ici! s'écria à son tour l'oncle Oſwald en apercevant son neveu. Que signiſie cette comédie? Qui trompe-t-on ici?...

— Cela a déjà été dit par Brid'oiſon, mon cher oncle, répondit le jeune homme, joyeux, car il commençait à deviner.

— Monſieur eſt votre oncle, Henry? demanda Juliette-Charlotte, commençant à son tour à comprendre. Mais alors, ajouta-t-elle, vous êtes donc monſieur Alcide Jacquemart?

— Hélas! oui, ma bien-aimée, tout ce qu'il y a de plus Alcide, & tout ce qu'il y a, surtout, de plus Jacquemart! Et vous êtes, vous...

— Tout ce qu'il y a de plus Charlotte, mon ami, & surtout tout ce qu'il y a de plus Legros! répondit la jeune fille en souriant.

— Vous aimiez donc ce chenapan? demanda l'oncle Ofwald, dont la colère avait difparu comme par enchantement, & qui se sentait remué par la scène qu'il avait devant les yeux.

— Je l'aimais & je l'aime encore, si vous y confentez, mon cher oncle, répondit Charlotte en rougiffant.

— Si j'y confens! Mais puifque je voulais vous marier enfemble, mes enfants!...

— Mon excellent oncle! dit Alcide en lui sautant au cou. Vous venez d'affurer le bonheur de toute ma vie!

— Puiffes-tu dire vrai, mon enfant! murmura le bonhomme attendri. Là où elle eft, ta mère sera heureufe de ton bonheur, & peut-être, me sachant quelque gré de lui avoir ainfi obéi, me réfervera-t-elle une petite place à côté d'elle, dans son paradis, où par malheur j'ai grand peur de ne pouvoir jamais aller....

— Vous irez, mon cher oncle, vous irez! dit Charlotte, en embraffant à son tour M. Ofwald Jacquemard.

— Tu me le promets, petite?...

— Oui, mon oncle.

— Allons, c'eft bien... Mais dis-moi donc, mon neveu, pourquoi tu t'es pris d'une si belle

paſſion pour ce nom de Charlotte que tu haïssais si fort hier soir ?...

— Je l'aime, lui, parce que je l'aime, elle ! répondit Alcide en baiſant les mains de sa maîtreſſe.

— C'eſt une raiſon. Pourtant, avoues que tu préférais Juliette ?...

— J'adorais Juliette comme maîtreſſe, j'adorerai Charlotte comme femme...

— Et tu feras bien, car elle eſt, ma foi ! jolie comme un cœur, & tu vois que, dans le portrait que je t'en faiſais cette nuit, je n'exagérais pas d'un iota : elle a toutes les perfections que je t'avais annoncées, n'eſt-ce pas ?

— Toutes... & au-delà ! Ah ! mon cher oncle, que vous nous auriez évité d'angoiſſes, à elle & à moi, si vous n'aviez pas omis dans ce portrait un point eſſentiel, si vous m'aviez dit tout de suite qu'elle avait les yeux vert-de-mer, comme Pallas Athénè. Il n'y a qu'une femme à Paris qui ait ces yeux-là : c'eſt Charlotte !

— Naturellement ! Maintenant, mes enfants, il faut vous séparer pour mieux vous réunir...

— Déjà, mon oncle ?...

— Parbleu ! ne faut-il pas que je ramène cette jeune brebis au bercail? Allons, allons, embraſſez-vous une dernière fois comme amants devant moi; vous vous embraſſerez dans quinze jours comme mari et femme devant le maire du 1er arrondiſſement.

Ici Charlotte ne put s'empêcher de rougir beaucoup : elle rougiſſait d'aiſe & de honte tout à la fois, car s'il lui était agréable d'être unie légalement avec l'homme de son choix, il lui en coûtait un peu d'avoir à ceindre un bouquet de fleurs d'oranger trop tard cueillies.

Le bonhomme Oſwald, qui la regardait avec attention & avec intérêt, devina facilement à la rougeur de son viſage la rougeur de son âme, & il lui sut gré de cette pudeur.

— Allons ! allons ! ma fille, lui dit-il en l'embraſſant affectueuſement sur le front, tout est bien qui finit bien...

— *All is well that ends well,* murmura Alcide en serrant la main de son oncle.

PAR UN BEAU MATIN D'ÉTÉ

PERSONNAGES :

THERÈSE DE MAUVES, jeune et jolie veuve.
PAUL GENESTELLE, artiste.
JULIETTE, femme de chambre.
UN PETIT MENDIANT.

(La scène se passe sur la route de Paris à Blois, à une dizaine de lieues de cette dernière ville. Belle route, bordée à droite de plaines verdoyantes, et à gauche de bois épais.

SCÈNE Ire

Mme DE MAUVES. — JULIETTE.

(Elles s'écartent un peu de la route, l'une suivant l'autre, et viennent se reposer à l'entrée du bois, sur la mousse abondante comme de la haute-lisse. Mme de Mauves est contrariée, Juliette fait semblant de l'être).

Mme DE MAUVES.

Quel contre-temps impertinent! Verser sur une grande route! une route impériale... Dans la poussière! une poussière plébéienne!

Cela ne se voit que dans les romans et cela n'eſt drôle que là-dedans... Mais dans la réalité, c'eſt exaspérant !...

JULIETTE

Heureuſement Madame n'eſt pas bleſſée...

Mme DE MAUVES.

Il ne m'aurait plus manqué que cela !... Bleſſée ! non je ne suis pas bleſſée... Je dois rendre cette juſtice à M. Joſeph : il nous a verſées comme s'il n'avait jamais eu d'autre habitude de sa vie... Il ne nous a pas verſées, il nous a répandues. Très-habile, M. Joseph ! mais cette habileté-là le fera chaſſer...

JULIETTE.

Pauvre Joſeph ! Si Madame savait...

Mme DE MAUVES.

Madame n'a pas beſoin de savoir... Madame a bien d'autres soucis à fouetter que de s'occuper des ennuis des autres... Parce que vous devez vous marier avec Joſeph, vous vous croyez déjà sa femme, & vous cherchez à faire excuſer ses torts... que vous lui avez déjà pardonnés comme vous êtes réſignée à lui pardonner tous ceux dont il eſpère bien se rendre coupable envers vous...

JULIETTE.

Ce n'eſt pas à cauſe de notre mariage que je me permets de défendre Joſeph devant Madame.

Mme DE MAUVES.

Si vous étiez sa femme seulement depuis huit jours, vous ne le défendriez pas si chaudement ! Vous serez plus raſſiſe quand il vous aura verſée deux ou trois fois sur les cailloux du ménage...

JULIETTE.

Mais c'eſt qu'en vérité ce malencontreux accident doit être imputé moins à lui, qui eſt si prudent, qu'aux deux chevaux, qui sont si ombrageux !

Mme DE MAUVES.

Ombrageux comme un mari !...

JULIETTE (à part).

Madame a le veuvage amer !...

Mme DE MAUVES (visiblement agacée.)

Mari ! Mariage !... ces deux mots m'irritent & m'offuſquent !... Vous vous mariez, n'eſt-ce pas, Juliette ?

JULIETTE.

Madame le sait bien... Tout à l'heure, elle...

...

Mme DE MAUVES.

Je le sais! je le sais!... Vous voulez dire que je l'ai su... Mais je ne le sais plus puiſque je vous le demande, apparemment pour le savoir de nouveau... quoique cela ne m'intéreſſe pas plus maintenant qu'auparavant...

JULIETTE.

Oh! Madame!...

Mme DE MAUVES.

Eh bien! quoi : « Oh! Madame? » Certainement que cela ne m'intéreſſe pas plus maintenant que... Et pourquoi vous mariez-vous, Juliette?

JULIETTE.

Dam! Madame... Je me marie... parce que je me marie...

Mme DE MAUVES.

Cette raiſon en vaut une autre... Mais, eſt-ce que vous n'en avez pas une autre?

JULIETTE (cherchant).

Dam! Madame... je me marie... pour faire comme tout le monde...

Mme DE MAUVES.

J'aimais mieux la première raiſon... Au moins si elle était abſurde, elle n'était pas sot-

te... Ainsi, parce que tout le monde se noie, vous voulez vous noyer ? Parce que tout le monde... Mais, Dieu me pardonne ! ceci reſſemble fort à une épigramme... *Tout le monde* ici, c'eſt moi, n'eſt-ce pas, mademoiſelle qui serez bientôt madame ?... Eh bien ! tout le monde a tort.

JULIETTE.

Ah ! Madame ! si M. le baron de Rocheville vous entendait... il vous trouverait cruelle !...

Mme DE MAUVES (avec ironie.)

Vous trouvez ?...

JULIETTE.

Oh ! bien certainement, il ne serait pas de l'avis de Madame...

Mme DE MAUVES.

Qu'en savez-vous ? Le baron eſt trop galant homme pour ne pas penſer comme moi. L'avez-vous vu, le baron, Juliette ? Comment vous semble-t-il ?... Que dites-vous de son air, de sa tournure ?... L'aimeriez-vous ?...

JULIETTE.

Madame veut plaiſanter... M. le baron n'a pas été créé & mis au monde pour moi...

Mme DE MAUVES.

Ainſi, il ne vous plait point ? Vous n'en voudriez pas s'il voulait de vous, lui qui a voulu de tant de femmes dans sa vie, à ce qu'on raconte du moins... Vous n'en voudriez pas ? C'eſt flatteur pour moi !...

JULIETTE

Madame comprend que je ne suis qu'une pauvre fille & que M. le baron de Rocheville eſt M. le baron de Rocheville...

Mme DE MAUVES

Admirablement répondu ! De sorte que si M. le baron n'était pas M. le baron, ou si Juliette n'était pas une pauvre fille... Ah ! tenez, vous avez raiſon... vous êtes une pauvre fille, je suis une pauvre femme... Nous sommes toutes pauvres, nous autres riches... Une autre fois, Juliette, recommandez à Joſeph de ne plus rencontrer d'obſtacle sur les routes & de ne plus me verſer... même doucement. Vous connaiſſez la suſceptibilité de mes nerfs... De pareils accidents, souvent renouvelés, me tueraient...

JULIETTE (à part).

Pauvre Madame !...

Mme DE MAUVES.

Croyez-vous que le charron ait bientôt réparé la maladreſſe de votre futur époux ?... Vous ne l'épouſez pas, le charron ? il n'a pas de prétexte pour être diſtrait & mettre plus de temps pour réparer une voiture qu'un carroſſier n'en mettrait pour en fabriquer une ? Je me fais vieille sur cette grande route, heureuſement déſerte à cette heure... S'il paſſait quelqu'un, on nous prendrait pour des chercheuſes d'aventures.... J'ai hâte d'arriver à Blois, chez la baronne de Rocheville, mère du baron, à qui j'ai promis d'épouſer son fils... Car j'ai promis... oui... j'ai promis !... Pourquoi ? Ah ! par exemple, je n'en sais rien !... C'eſt comme pour vous tout-à-l'heure... je l'ai su... bien certainement... mais je ne le sais plus... On ne sait jamais pourquoi on veut épouſer... On dit *oui* comme on dirait *non,* pour répondre quelque choſe aux gens qui vous demandent quelque choſe.... Ah ! si c'était à recommencer... je crois que... je recommencerais.... C'eſt fatal ! On n'eſt pas plutôt veuve qu'il surgit un Monſieur, dix, vingt Meſſieurs, qui viennent vous propoſer de vous expoſer à l'être de nouveau... C'eſt impatientant ! Autant vaudrait être mariée

une bonne fois, afin de n'en entendre plus parler...

JULIETTE.

Une bonne fois... oui, Madame, la bonne ! C'eſt encore celle-là qui eſt la meilleure...

Mme DE MAUVES.

Je ne peux pas tenir en place... Maudit charron! Il n'en finira pas!.. Exécrable Joseph! Il avait bien besoin de commencer !...

JULIETTE.

Madame ne devrait pourtant pas être bien preſſée d'arriver, à en juger par la lenteur qu'elle a mise à son départ...

Mme DE MAUVES.

Plus tard, Juliette, vous saurez que l'on ne court jamais que lorſqu'on va vers sa perte... Le malheur a des aîles d'oiseau ; le bonheur a la marche d'une tortue... Je n'étais point décidée il y a huit jours... Hier même j'héſitais encore... C'eſt cette nuit que je me suis décidée... Les nuits vous donnent quelquefois de ces conſeils-là... J'en ai pris mon parti, mauvais ou bon... Puiſqu'il faut en finir tôt ou tard par là, à ce qu'on prétend, j'aime mieux en finir tout de suite... De cette façon

cela sera fini... je n'aurai plus à m'en occuper... et je saurai à quoi m'en tenir... Et puis si je dois être malheureuſe, j'en aurai pris l'habitude... Autant de gagné !... Donc, à la grâce de Dieu... du Dieu des veuves, si elles en ont un, toutefois, ce qui ne m'est pas bien prouvé !...

JULIETTE.

Oh ! Madame !...

Mme DE MAUVES.

Pourquoi encore cet : « Oh Madame ? » Eh bien ! non, cela ne m'eſt pas bien prouvé... Après ?... Maudit Joseph !...

JULIETTE

Madame s'ennuie, je le conçois...

Mme DE MAUVES

Eſt-ce que vous ne vous ennuyez pas, vous ?...

JULIETTE

Si Madame y tient abſolument, je m'ennuierai pour lui faire plaiſir... Mais Madame exagère peut-être... D'ailleurs Madame s'ennuierait tout autant à la ville qu'à la campagne, dans son salon que sur cette grande route... Il y a même des gens qui aſſurent

qu'on s'ennuie moins ici... Et, en effet, nous sommes en été... jamais les campagnes de la Touraine n'ont été auſſi belles...

Mme DE MAUVES

Juliette, on devine sans peine que vous aimez quelqu'un... car vous aimez tout le monde... êtres & choſes... bêtes & gens... En chemin vous m'avez compromiſe par votre enthouſiaſme... Vous vous exclamiez à tout bout de champ & à tout bouquet d'arbres... Ah ! la belle campagne ! Ah ! la belle forêt ! Oh ! les beaux moutons ! Oh ! les beaux bergers !... Vous n'avez qu'une formule d'admiration, mais vous la répétez souvent pour faire croire que vous en avez beaucoup d'autres... Elle finira par s'uſer, & votre admiration auſſi... Vous voyez tout à travers Joſeph... Mais vous vous laſſerez un jour de regarder & vous remettrez vos lunettes d'or dans leur étui de cuir... Alors les beaux moutons ne seront que des cotelettes, les beaux arbres que des bûches, & le beau Joſeph qu'un... cocher qui verſe bien mais qui se conduit mal...

JULIETTE (à part)

Décidément Madame a le veuvage amer !...

Elle aura sans doute avalé de travers son premier mari... Peut-être même n'a-t-elle jamais pu l'avaler...

Mme DE MAUVES

Vous dites?...

JULIETTE

Rien, Madame... je n'oferais pas!... Seulement... je souffre de voir mes sentiments pour Joſeph auſſi mal jugés par Madame... qui ne m'a pas habituée à cette sévérité...

Mme DE MAUVES

Je ne vous fais pas un crime de vos sentiments pour Joſeph... Seulement (j'ai mes *seulement* comme vous... vous permettez?...) je crois qu'il eſt temps qu'on vous uniſſe... Sa paſſion (car les cochers ont des paſſions comme les autres hommes, à ce qu'il paraît...) sa paſſion sert de cauſe & de prétexte à une foule d'accidents déſagréables... Si M. Joſeph n'était pas amoureux de Mlle Juliette (vous savez que l'amour aveugle ceux qu'il veut perdre en leur mettant sur les yeux le bandeau que les poëtes s'obſtinent à placer sur les siens?) il aurait aperçu l'arbre renverſé qui a effrayé ses chevaux, & je serais aſſiſe bien tranquillement sur les couſſins de ma voiture,

roulant vers Blois où je suis attendue, au lieu d'être debout sur cette affreuſe route, ne sachant comment me diſtraire, & attendant que votre charron ait réparé la sottiſe de mon cocher... A propos, allez preſſer la pareſſe de cet homme, & qu'avant dix minutes tout soit prêt... Allez ! mais allez donc !... Eſt-ce que vous auriez pris racine dans le gazon, par haſard ?...

JULIETTE

C'eſt que Madame va reſter seule....

Mme DE MAUVES

Eh bien ! vous imaginez-vous qu'on va m'enlever en cet équipage, en l'an de grâce 1865, sur une route impériale, en plein soleil ?.. Lovelace eſt mort depuis longtemps, & d'ailleurs je ne suis pas de la crême dont on fait les Clariſſe Harlowe.. Vous êtes folle !.. Néanmoins, revenez vite...

JULIETTE

Madame a un livre ?

Mme DE MAUVES

Un livre... Pourquoi faire ?

JULIETTE

Mais... pour lire, Madame.

Mme DE MAUVES

Ah ! c'eſt juſte... Oui, j'ai un livre... celui que je tenais au moment de l'accident... Allez & revenez vite !...

(Juliette sort).

SCÈNE II

Mme DE MAUVES (seule)

Un livre... Quel eſt-il, ce livre ? Je le tiens ouvert dans mes mains depuis deux heures comme un livre de meſſe, en faiſant semblant de le lire, mais ne m'en sentant nulle envie... On prétend qu'il faut toujours emporter un livre avec soi, afin d'avoir un compagnon de voyage... Un compagnon de voyage ! Joli compagnon ! il faut qu'on s'occupe de lui, que l'on s'intéreſſe à ses aventures, sans qu'il daigne une seule fois s'intéreſſer aux vôtres, sans qu'il daigne une seule fois s'occuper de vous !.... Joli compagnon de voyage ! un impertinent ! un fat !.... (Elle ouvre le livre). Comment s'appelle celui-ci ? *Des compenſations* par M. Azaïs. Des compenſations !...

Cela reſſemble furieuſement à une épigramme... Je suis veuve, je sais ce qu'on doit attendre du mariage en général & des maris en particulier; compenſation : un nouveau mariage & un nouveau mari... qui reſſemblera sans doute à l'ancien !... Je me mets en route, à moitié déſolée & à moitié conſolée, c'eſt-à-dire complètement réſignée, pour courir vers ce phénix des époux à qui j'ai donné, par procuration, ma parole d'être sa femme; compenſation : je verſe sur une grande route, en plein soleil, en pleine pouſſière, en plein déſert !... (Jetant le livre). Il eſt abſurde, ce livre !... (Rêvant Le baron de Rocheville, le phénix des époux !... On s'eſt peut être bien avancé en le décorant de cette étiquette ornithologique... Mais non, au fait ! tous les époux sont des phénix... Il y en a même qui sont des aigles... avant la signature du contrat... qu'ils signent avec une de leurs plumes... Ils se reſſemblent tous, ces merveilleux oiſeaux ! Tous du moins reſſemblent au roſſignol qui, tant qu'il veut plaire à sa compagne, l'accable de ses fioritures mélodieuſes, mais qui se tait lorsqu'il a été *écouté* d'elle & n'a plus à lui plaire... Je suis sûre que le lendemain de notre mariage M. de Rocheville aura perdu sa voix... Et j'aimerais

tant à entendre toujours chanter... l'homme que j'aimerais !

(Elle reste rêveuse. On entend une voix qui chante en se rapprochant peu à peu) :

Être ivrogne ou bien amoureux,
Après tout c'est la même ivresse...
L'un boit l'amour, vin capiteux,
L'autre le vin, chaude caresse !

L'oubli leur vient à tous les deux
Noyés en des flots de tendresse ;
Au même titre ils sont heureux...
La bouteille vaut la maîtresse !

Tous deux ont un destin pareil :
L'amour, comme le vin, altère.
Leur cœur est malade au réveil...
Ils ont tous deux la bouche amère !...

Les paroles sont impertinentes, mais l'air eſt original... Voix fraîche, bien timbrée... moins que les paroles... C'eſt une voix d'homme intelligent... ou de commis-voyageur... (On peut s'y tromper, aujourd'hui que toutes les claſſes sont confondues & que les tonneliers deviennent ténors comme de simples marquis !...) Un monſieur quelconque, enfin, qui roucoule des vers malhonnêtes pour faire concurrence aux merles du voiſinage...

Je préfère les merles : ils sifflent des airs sans paroles... Celui-ci chante des paroles qui mériteraient d'être sifflées.

SCÈNE III

Mme DE MAUVES. PAUL GENESTELLE

PAUL (entrant sans faire attention à Mme de Mauves)

Leur cœur est malade au réveil...
Ils ont tous deux la bouche amère !...

Tra deri... dera! la... la !... Aſſez de muſicomanie! J'inſulte la Nature, l'auſtère Nature, je profane le myſtérieux silence des bois par mes trémolos exagérés... Qu'eſt-ce que cela fait à la Nature, je le demande, que les amoureux se griſent de la liqueur de feu que verſent les regards des femmes qu'ils aiment, & que les buveurs s'enivrent de rayons de soleil en bouteille?... Peuh! Elle a bien autre choſe à faire, la Nature! Et moi auſſi... Adieu muſique! Salut à toi, peinture!...

(Paul s'assied sur un tertre, le dos tourné à Mme de Mauves, installe sa boîte à couleurs devant lui, et commence une esquisse.)

Mme DE MAUVES

Ce n'eſt point un commis-voyageur... c'eſt un artiſte... Il a l'air d'être ici comme chez lui, & ne daigne pas s'apercevoir...

PAUL (chantonnant)

Être ivrogne ou bien amoureux,
Après tout c'est la même ivresse...
L'un boit l'amour, vin capiteux,
L'autre le vin, chaude caresse !...

Joli petit motif que j'ai choiſi là !... Il s'arrange à merveille... Quel calme il vous tombe de ces grands arbres qui reſſemblent à des arceaux de cathédrale !... Le Guaſpre serait heureux s'il était à ma place... Mais je ne suis pas Le Guaſpre... & je ne suis pas heureux ! (Il soupire) Allons ! bon ! voilà mon cœur qui se met à ronfler !... Quelle invention abſurde, le cœur !... C'eſt moi qui me serais bien paſſé de cela !... (Il chantonne de nouveau)

L'oubli leur vient à tous les deux
Noyés en des flots de tendresse :
Au même titre ils sont heureux...
La bouteille vaut la maîtresse !

Incorrigible ! Pourquoi troubles-tu le silence solennel de ce bois charmant ? Ne sais-tu pas

que tu peux réveiller les plaintives sylvaines qui peuplent ce myſtérieux bocage ?... (Il chante)

L'un boit l'amour, vin capiteux,
L'autre le vin, chaude caresse !...

Allons, bon ! je recommence... Tiens, attrape ! (Il se tape sur les doigts.) Aïe ! aïe ! tu m'as fait mal...

Mme DE MAUVES

Il eſt original... Décidément il a trop l'air d'être ici comme chez lui... Mais c'eſt qu'en effet il eſt chez lui tout autant & plus que moi-même... C'eſt son terrain, c'eſt sa place... & cela me fait souvenir que ce n'eſt pas la mienne...

(Elle fait un pas comme pour s'en aller. Paul se retourne.)

PAUL

Tiens ! Quand je diſais que j'allais effaroucher une belle hamadryade... (Galamment) Raviſſante sylvaine, veux-tu la moitié de mon cœur ? La moitié seulement : c'eſt tout ce qui me reſte, l'autre moitié ayant été dévorée par un animal féroce répondant au nom italien de Fragoletta.. petite fraiſe — parce qu'elle les adorait au kirsch... (Changeant de ton ; respectueuse-

ment :) Madame... je suis confus... Croyez à mes regrets... à mon repentir...

Mme DE MAUVES (souriant)

Je vous pardonne volontiers, Monſieur... Votre erreur était on ne peut plus flatteuſe pour moi... Et je me féliciterai toujours d'avoir pu paſſer, même pendant une minute, aux yeux d'un homme de goût, pour une nymphe... bocagère... Adieu, Monſieur !...

PAUL

Ah ! Madame ! un inſtant... de grâce !... Je me suis préſenté à vous d'une façon ridicule, inconvenante surtout, & je m'en voudrais éternellement, Madame, de ne pas emporter avec moi le bonheur d'avoir été pardonné... mais pardonné sérieuſement... sincèrement !

Mme DE MAUVES

Sérieuſement, sincèrement, je vous ai pardonné, Monſieur... Je crois qu'il serait maintenant d'une convenance douteuſe que vous inſiſtaſſiez davantage pour me faire voir une injure où je n'ai vu qu'une mépriſe fort excuſable... d'autant plus excuſable, je vous le répète, qu'elle eſt exceſſivement flatteuſe... Ainſi Monſieur...

PAUL

Oh ! par pitié ! Madame, ne vous en allez pas ainſi !... Votre indulgence eſt trop difficile à supporter... elle eſt trop mêlée d'ironie... Quoique vous faſſiez & diſiez, Madame, je sens bien là que mes torts sont d'une nature inqualifiable & j'aſpire à les effacer...

Mme DE MAUVES (froidement)

Vraiment, Monſieur, je ne vous comprends plus, & votre inſiſtance a lieu de me choquer... Pour effacer un tort, bien imaginaire, vous en commettez un plus grave... celui de retenir en quelque sorte priſonnière une femme qui...

PAUL (s'inclinant, respectueux)

Madame...

Mme DE MAUVES

Adieu, encore une fois, adieu, Monſieur !

SCÈNE IV

LES MÊMES. — JULIETTE

JULIETTE

Mon Dieu ! Madame va me gronder... pourtant ce n'eſt guère de ma faute...

Mme DE MAUVES

Qu'y a-t-il encore? M. Joseph aurait-il verſé une seconde fois pour eſſayer la voiture enfin arrangée?...

JULIETTE

Madame, le mal eſt plus grand que nous ne l'avions d'abord suppoſé... Le grand reſſort eſt endommagé... Et puis le grand cheval bai a deux fers de moins...

Mme DE MAUVES

Voilà qui eſt étrange!... Eſt-ce que c'eſt l'émotion de sa chûte qui lui a cauſé ce déſagrément, au grand cheval bai? Eſt-ce qu'il a perdu ses fers en même temps que sa reſpiration?...

JULIETTE

Oh! ses fers... il n'en a perdu que deux...

Mme DE MAUVES

Trouvez-vous ce nombre insuffisant? Alors faites déferrer les chevaux & faites les referrer, en ayant soin d'aller quérir le maréchal le plus éloigné & le plus lent à cette beſogne... De cette façon nous perdrons beaucoup de temps & nous arriverons à Blois au milieu de la nuit, si nous y arrivons jamais toutefois...

JULIETTE

Ah! Madame, d'ordinaire si bonne, si douce pour la pauvre Juliette, eſt aujourd'hui d'une sévérité...

Mme DE MAUVES

Qui touche à l'injuſtice... dis-le, mon enfant! Oui, je suis injuſte... Et croyez-moi, Juliette, il en coûte plus d'être injuſte que d'être juſte... Il m'a suffi d'une heure pour me faire oublier trois années de bons & loyaux services... Vous avez raiſon, mon enfant, je suis injuſte...

JULIETTE (joyeuse)

Ah! Madame... j'ai apporté de quoi vous diſtraire & vous permettre d'attendre... D'abord, si Madame a faim, voici ce que j'ai pris dans la poche de la voiture... Puis voici un autre livre... car Madame a dû lire le premier tout entier, le dévorer... On lit si vîte quand on n'a que cela à faire! Et il ne faut pas que Madame s'ennuie... Si Madame le permet, je vais aller de nouveau preſſer le charron & le maréchal...

Mme DE MAUVES

Non, reſtez, Juliette... Joſeph suffira, je

penſe, à cette tâche... Reſtez... reſtez... Vous devez avoir sur vous les pantoufles commencées pour M. Joſeph...

JULIETTE (embarassée)

Mais non... Madame... je les ai laiſſées sur les couſſins de la voiture... &...

Mme DE MAUVES

Alors, allons les chercher... Nous chercherons auſſi

..... Un endroit écarté
Où de n'être pas trois on ait la liberté.

(Elles s'éloignent.)

SCÈNE V

PAUL (seul)

J'ai débuté comme..... un débutant ! J'oublie que j'ai à m'adreſſer à une femme charmante, diſtinguée, délicate, & je commence par effaroucher sa délicateſſe & par scandaliſer sa diſtinction... C'eſt être d'une maladreſſe inſigne... c'eſt jouer de malheur... volontairement... Les femmes se plaignent des hommes

& elles ont, ma foi! bien raiſon... Ils ne savent pas s'y prendre pour les obliger à être aimantes : ils ne sont pas aimables ou ils le sont trop... J'ai été trop aimable à la façon d'un apprenti-coiffeur... Où diable vais-je chercher des comparaiſons auſſi... Pompadour?... Des nymphes foreſtières! Des sylvaines! Des hamadryades!... Pouah! que cela sent... Dorat!... Réparons vite ma maladreſſe.... (Se retournant du côté où il croit voir Mme de Mauves) Madame... (S'apercevant qu'elle est partie.) Partie! Oh! c'eſt impoſſible! Partie!... Mais mon beau rêve va s'évanouir... Partie!... Partie!... Non... je l'aperçois là-bas avec sa suivante... Petite sotte de suivante!... C'eſt elle qui l'aura entraînée.... Préſomptueux! je n'ose pas avouer que c'eſt moi qui l'ai fait fuir... Elles vont de l'autre côté de la route... Elles cherchent... Que cherchent-elles? Elles reviennent par ici... La femme de chambre a l'air radieux..... Sa maîtreſſe a l'air ennuyé... Le même accident produit des effets différents... Les voici... Je vais jouer mon va-tout & gagner ma bataille d'Auſterlitz... Vaincre ou mourir!... Étoile de Paul Geneſtelle, ne pâlit pas!...

(Il reprend son travail commencé.)

SCÈNE VI

PAUL. — JULIETTE. — Mme DE MAUVES

Mme DE MAUVES (à part)

Il eſt toujours là!.. (à Juliette) Il faut en revenir à cette place... vous avez raiſon, Juliette, c'eſt la meilleure, ou tout au moins, la plus supportable... De l'autre côté de la route, on a le bruit des marteaux & la converſation du charron & du maréchal... C'eſt peu récréatif... Ici je ne serai pas préciſément à mon aiſe, mais j'aurai moins de sujets de contrariété que là-bas... Du reſte, vous aviez raiſon, Juliette, & je ne m'en étais point aperçu juſqu'ici : le site eſt admirablement choiſi, & je comprends qu'il ait tenté le pinceau d'un artiſte...

JULIETTE

D'un artiſte?... (se retournant et apercevant Paul) Ah!... un homme!... Allons-nous en bien vite, madame...

Mme DE MAUVES

Vous êtes folle, Juliette..... & vous vous effrayez mal à propos... Vous avez beſoin du mariage pour vous aguerrir... Prenez votre broderie & donnez-moi mon livre...

PAUL

(qui a rentré ses pinceaux dans sa boîte et rangé tout, se levant et allant vers Mme de Mauves.)

(A part) Frappons le grand coup! (haut et en saluant respectueusement) Madame... je vous remercie de l'indulgence dont vous avez fait preuve à mon égard, mais je ne la méritais pas... Recevez, Madame, l'expreſſion de toute ma reconnaiſſance & de toute ma gratitude... Je bénirai toute ma vie le souvenir de cette rencontre...

Mme DE MAUVES (souriant)

C'eſt moi maintenant, monſieur, qui vais prendre votre rôle & vous demander pardon d'avoir troublé, d'abord votre chant si... poétique, enſuite vos études d'artiſte. Les artiſtes sont, après Dieu, les maîtres souverains de la nature, & nul n'a droit de leur en diſputer la poſſeſſion...

PAUL (s'inclinant)

Madame...

Mme DE MAUVES

Le travail de l'artiſte, comme l'inſpiration du poëte, eſt reſpectable & sacrée, je ne m'en suis pas aſſez souvenu tout-à-l'heure...

PAUL

Madame... vous ne raillez pas?...

Mme DE MAUVES

Je ne raille pas, Monſieur, & je vous prie de vouloir bien continuer votre étude... Vous ne retrouverez peut-être pas ailleurs le site, le terrain qui vous ont plu ici & qui vous y ont arrêté...

PAUL

Je ne retrouverai nulle part, Madame, ce qui m'a séduit, ce qui m'a ravi, ce qui m'a enivré ici, & cependant la Nature eſt bien féconde... Elle n'eſt point ingrate pour ceux qui l'aiment, la comprennent & l'admirent... J'aime, je comprends, j'admire le beau, Madame...

Mme DE MAUVES

Non-seulement vous l'aimez, Monſieur, mais vous le pratiquez... Je n'ai pas vu votre eſquiſſe & ne veux pas vous adreſſer des compliments ridicules à propos d'elle... Mais vous êtes poëte, j'ai entendu tout à l'heure une chanſon, une romance, je crois, que je ne connaiſſais pas encore... Et pourtant je reçois toutes les nouveautés...

PAUL

Cette... romance eſt inédite, Madame...

Mme DE MAUVES

Paroles & muſique ?

PAUL

Paroles & muſique, Madame...

Mme DE MAUVES

Alors je serai la première à vous féliciter & je le fais avec plaiſir, avec le plaiſir que m'ont cauſé ces paroles & cette muſique. Vous procédez comme tous les grands artiſtes, Monsieur : vous êtes complet... Poëte, muſicien, peintre ! Triple couronne. Vous êtes le pape de l'art !

PAUL

Bien que vos éloges me soient chers, Madame... je vous demande de les reprendre... Je ne les mérite pas... Je n'ai eu jusqu'ici qu'une couronne, si couronne il y a, c'eſt la couronne d'épines du peintre... Quant à cette... romance... que je chantais, me croyant seul, les paroles appartiennent à un poëte inconnu, comme moi ; la muſique en eſt d'un muſicien auſſi inconnu que le poëte & moi...

Mme DE MAUVES

Cette franchiſe vous honore & vous grandit, Monſieur. Il vous était si facile de recueillir le bénéfice des beaux vers & de la belle muſique de vos deux amis inconnus; il vous était si aiſé d'accaparer pour vous seul mon enthouſiaſme & l'expreſſion vive de cet enthouſiaſme, que je vous en veux preſque de n'avoir pas fait ce que tant d'autres moins modeſtes euſſent ſait... Car je vous connais un peu, oh! très-peu! mais enfin je vous connais maintenant & il m'en coûterait de reporter mon enthouſiaſme sur des... inconnus...

PAUL

Sur mes amis, Madame, qui seraient fiers & heureux d'entendre de pareils éloges sortir d'une pareille bouche...

Mme DE MAUVES

Acceptez-les donc..... Je vous les prête..... vous les leur rendrez...

JULIETTE (à part)

C'eſt drôle... Ils parlent français, pourtant, & je ne les comprends pas...

PAUL

Je vois que la franchiſe eſt une vertu qui a son bon côté.

Mme DE MAUVES

Mais comme toutes les vertus, Monſieur...

PAUL

Oh ! permettez, Madame... Les vertus sont des médailles... des médailles d'or, si vous voulez, que la Providence accorde à titre d'encouragement à des créatures privilégiées... mais comme toutes les médailles, elles ont...

Mme DE MAUVES

Leurs revers, n'eſt-ce pas ? C'eſt de la cruauté.

PAUL

La vérité eſt toujours cruelle, Madame.

Mme DE MAUVES

Ainſi, votre franchiſe...

PAUL

Ma franchiſe, Madame, m'aura valu plus que ne l'eût fait mon hypocriſie. Si je m'étais attribué les paroles & la muſique de la romance inconnue que vous avez entendue, je n'aurais reçu que vos éloges... C'eſt beaucoup, sans doute ! mais quoique doux & précieux à recevoir il m'en eût coûté de les accepter intérieurement... Tandis qu'en avouant ma non

participation à la perpétration de ce crime — une romance eſt à mes yeux un crime, sans circonſtances atténuantes, — en rejetant sur ses véritables auteurs tout l'honneur qui leur eſt dû, j'ai reçu de vous, Madame, des éloges plus précieux encore, parce qu'ils sont mérités, sur la franchiſe dont j'ai fait preuve.

JULIETTE (qui s'est approchée du tableau de Paul)

Oh ! Madame... Comme c'eſt bien ça !... C'eſt un peu embrouillé, un peu trop vert, un peu trop jaune, un peu trop gris, mais c'eſt égal, c'eſt bien ça !... Venez donc voir, Madame...

Mme DE MAUVES

Juliette...

PAUL

Cette jeune fille peut vous servir admirablement, Madame ; en tout cas elle me sert mal... Elle attire votre attention sur une ébauche, sur une eſquiſſe informe...

Mme DE MAULES (qui s'est approchée)

Mais je suis preſque de l'avis de Juliette... Vous êtes un véritable artiſte, Monſieur...

PAUL

Madame...

Mme DE MAUVES

Mon Dieu! Ne croyez pas que ce compliment soit un compliment, je vous en prie... Notre poſition à tous deux eſt aſſez originale pour nous permettre d'oublier que nous appartenons l'un & l'autre à un monde dont les convenances sont puériles, dont l'étiquette eſt abſurde... En toute autre circonſtance — nous ne nous serions pas rencontrés d'abord — je n'aurais point briſé la glace de roideur & de morgue qui sépare tant de gens & qui retient captives tant de bonnes choſes...

PAUL

Je vous remercie, & du plus profond de mon cœur, Madame, de l'honneur que vous voulez bien me faire. On fait de la vie humaine une route semée de cailloux & plantée d'épines; mais on devrait ajouter qu'on peut rencontrer une fois, une seule, un diamant parmi ces pierres, une fleur rare parmi ces ronces... Ce diamant, Madame, cette fleur, c'eſt notre rencontre d'aujourd'hui... Je parle pour moi Madame!...

Mme DE MAUVES

Et vous êtes un égoïſte, Monſieur... Il faut toujours parler pour tout le monde... C'eſt le

meilleur moyen d'être compris par quelqu'un...

PAUL

Ah ! Madame... Que voilà une douce & bonne parole!...

Mme DE MAUVES

Juliette, allez vous aſſurer, je vous prie, du point où en eſt la beſogne du charron... Vous savez que je suis attendue à Blois...

JULIETTE

Oui, Madame... (à part) Ma foi! qu'ils s'expliquent tous deux!... Ils ont l'air de se comprendre... Et moi je ne comprends rien à leurs diſcours...

SCÈNE VII

PAUL. — Mme DE MAUVES

PAUL (à part)

Gagnerai-je ma bataille d'Auſterlitz?...

Mme DE MAUVES

Puiſque le haſard nous a réunis ici, Monsieur...

PAUL

Le hafard ? Ah ! Madame vous calomniez Dieu !...

Mme DE MAUVES

Mais... je ne peux cependant pas, Monfieur, suppofer que la Providence s'occupe de ma chétive perfonne jusqu'à m'envoyer dans mon ennui, sur la route où verfe ma voiture, — le plus fâcheux des accidents, — un artifte distingué, un homme poli sans affectation, spirituel sans fadeur, & que j'aurais pu recontrer dans mon salon...

PAUL

Je vous comprends, Madame... La parole d'une femme a deux faces, comme Janus : l'une souriante, affectueufe, charmante ; l'autre sérieufe, sévère, sarcaftique... Vous venez, fort adroitement du refte, de me demander ma carte de vifite... Comme je n'ai point de laquais pour la faire remettre à votre hôtel, Madame, je vous la remets, en vous priant d'excufer mon incivilité & ma négligence... J'aurais dû commencer par là... (il lui présente une carte.)

Mme DE MAUVES

Vous vous ferez, décidément, tout pardon-

ner... même les impertinences que vous me jetez au viſage... (Elle lit) M. Paul de Geneſtelle.

PAUL (vivement)

Pardon... Eſt-ce que le graveur a fait précéder mon nom de la qualification que vous lui donnez?... Je ne m'en étais pas encore aperçu... (Il tire une autre carte) Mais non... non... Vous avez mal lu, Madame... Il y a tout bonnement : Paul Geneſtelle...

Mme DE MAUVES (froidement)

Ah! c'eſt que nous avons une singulière façon de lire, dans cette société de convention dont nous faiſons partie tous les deux... Et je m'étonne, Monſieur, que vous ne vous la rappeliez point... Vous me permettrez, n'eſt-ce pas, de m'en servir?... (Elle va s'asseoir et lire.)

PAUL

Madame... (à part) Un nuage vient de couvrir mon soleil... Maladroit! J'ai détruit, de mes propres mains, tout mon échaffaudage de bonheur... Allons! c'eſt à recommencer... Oui, mais par quel recommencement recommencer?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES. — UN PETIT MENDIANT

LE PETIT MENDIANT (á Paul)

La charité, s'il vous plait, mon bon Monsieur... Ça vous portera bonheur pour votre mariage...

PAUL (brutalement)

Imbécile qui me raille!... va-t-en !

LE MENDIANT

La charité, s'il vous plait, mon bon Monsieur!...

PAUL

(Impatienté et le conduisant devant un poteau sur lequel est écrit : *La Mendicité est interdite dans le département de Loir-et-Cher.*)

Tiens ! Lis..... & va-t-en!

LE MENDIANT

Je ne sais pas lire, mon bon Monſieur...

PAUL (étonné)

Ah !... Tu ne sais pas lire ?... Il ne sait pas lire ! Pauvre cher ignorant !... Tiens, prends ces vingt francs pour payer le premier mois de la penſion... & apprends à lire... Les livres

conſolent de bien des choſes. Apprends à lire !...

LE MENDIANT

Ah! merci... merci, mon doux Monſieur... Vous sauvez la vie à ma mère & à mes sœurs. Comme elles vont être contentes ! Que le ciel vous béniſſe... Ah! ma pauvre mère!...

PAUL (ému)

Ah ! tu as une mère & elle a faim... & elle souffre !... Ah ! prends... prends cette bourſe, mon enfant... & dis-lui que lorſqu'elle ira à l'égliſe, un dimanche, elle prie pour moi... qui n'ai plus de mère...

(L'enfant se sauve en courant.)

SCÈNE IX

LES MÊMES (moins le mendiant)

Mme DE MAUVES (avec émotion)

J'ai tout entendu & tout vu, Monſieur... Et malgré toute mon envie de vous imiter, j'ai préféré vous laiſſer toute la gloire & tout le mérite de cette bonne action qui vous honore

& que je vous envie... Savoir donner c'eſt savoir être bon. La plupart du temps on ne sait qu'être riche...

PAUL (s'inclinant)

Madame...

Mme DE MAUVES

Vous êtes ému, je le vois... & je sais pourquoi, ayant entendu vos dernières paroles à cet enfant... Ainſi, Monſieur, vous êtes..... seul?...

PAUL

Seul au monde, oui, Madame... Si je n'étais pas si grand garçon, je me dirais orphelin... Il y a des jours où cet isolement m'accable & m'attriſte... Ces jours-là, je voudrais être deux...

Mme DE MAUVES (rêveuse)

Oui... il y a des jours où l'on voudrait être deux... Il y a bien le baron de Rocheville... mais avec le baron de Rocheville... il me semble que je serais encore plus seule... Tandis qu'avec M. de Geneſtelle (elle le regarde à la dérobée) il me semble au contraire...

SCÈNE X

LES MÊMES, plus JULIETTE (accourant)

Madame, tout eſt réparé, tout eſt remis, les fers aux chevaux & la roue à la voiture. Madame peut se remettre en route...

Mme DE MAUVES

Ah !... déjà ?...

JULIETTE

Madame veut se moquer de moi... Joſeph a été long, trop long... C'eſt ce que Madame veut dire... Ah ! Madame, nous ne le ferons plus, je vous le promets, ni Joſeph.., ni moi ! (Elle regarde Paul ; à part) Non, certes, je ne recommencerai plus, même pour obliger un amoureux... généreux...

Mme DE MAUVES (soupirant)

Allons !... il faut partir... (à Paul doucement) Adieu, Monſieur...

PAUL (tristement)

Adieu... Madame...

(Il s'incline. Mme de Mauves s'éloigne lentement ; puis, revenant tout-à-coup.)

***

Mme DE MAUVES

Monſieur de Geneſtelle, vous venez de l'entendre, ma voiture eſt réparée... S'il vous plaiſait d'en profiter ?... Oh ! il y a place... Une chaiſe de poſte !... six perſonnes au moins... & je suis seule... Ne voulez-vous pas me tenir compagnie... juſqu'à... juſqu'à...

PAUL

Juſqu'à Blois, peut-être ?...

Mme DE MAUVES (vivement)

Non ! non... pas à Blois !... pas à Blois !...

PAUL

Alors, Madame, J'accepte avec empreſſement... avec bonheur !... Ah ! Madame !...

(Il lui offre le bras. Bas à Juliette qui ramasse sa boîte et ses brosses.)

Tu sais que c'eſt moi qui me charge de ta dot ?...

L'HÉRITIER DU MANDARIN

JOURNAL D'UN HOMME PAUVRE DEVENU RICHE

5 *janvier* 1856.

Je n'en reviens pas ! Cela reſſemble à un conte de M. Galland ou à un roman d'Alexandre Dumas ! Me voilà déſormais riche, plus que riche, millionnaire, — comme Ali-Baba ou le comte de Monte-Chriſto... Invraiſemblable ! invraiſemblable !

Ce matin, après la viſite de la dame de mon hôtel garni, — qui venait m'annoncer que ce soir, si je ne lui payais pas quatre mois en retard & un mois d'avance, elle me refuſerait ma clef & me laiſſerait coucher dans la rue, j'ai reçu une lettre de M. Gambinelli, notaire, rue de la Paix, m'invitant à paſſer sans retard

à son étude pour une communication importante. J'y ai couru, malgré le froid, avec mon paletot de cerfeuil, &, une fois introduit auprès du vénérable fonctionnaire, il m'a demandé si j'étais bien M. Louis-Monique-André, âgé de 38 ans, né à Paris, rue du Cloître-Saint-Marcel, de dame Angélique-Henriette L'Éveillé & d'Antoine-Julien-André, serrurier, tous deux défunts. J'ai naturellement répondu oui, puiſque c'eſt la vérité, &, pour le lui prouver, j'ai montré mon acte de naissance, mon certificat de libération du service militaire, l'acte de décès de mes père & mère, etc. Alors, cet homme — cet ange ! — m'a remis gravement un tas de fafiots garatés, des titres de rente, des inſcriptions sur le Grand-Livre, des obligations de la ville de Paris, etc., etc., pour une somme *incalcuttable ;* & cela, sans me dire de quelle part ! Il eſt vrai que je ne le lui ai pas demandé, mais enfin il aurait pu me le dire...

D'où me vient cette tuile dorée qui m'a un peu fêlé la tête en tombant deſſus sans crier gare ? De quel toit céleſte ?... Je suis seul au monde, abſolument seul. Mon brave homme de père eſt mort inſolvable... Je ne me connais aucun parent, excepté deux couſins qui sont

plus pauvres que je ne l'étais moi-même ce matin encore... Je ne suis allié ni de près ni de loin avec le Bonnet de Madagaſcar, dont sont coiffées tant de têtes de France... Comment se fait-il ?... Ah ! baſt ! d'où qu'elle vienne, cette fortune eſt la bienvenue ; je ne suis ni aſſez sot ni aſſez brutal pour la repouſſer & la jeter dans la rue, comme voulait faire de moi, ce soir, la dame de mon hôtel garni— que je me suis empreſſé de quitter pour me loger, proviſoirement, à l'Hôtel du Louvre...

Comme je vais être heureux !

12 *mai.*

Je ne suis pas encore aſſis d'aplomb dans ma poſition de nabab : c'eſt un habit neuf qui ne me va pas, parce que mon corps n'a pas eu le temps de s'y faire. Il y a des Brummel qui ont l'élégance innée : tous les vêtements leur vont — ou ils vont à tous les vêtements. Il y a des gens qui naiſſent propriétaires sans avoir un sou, & qui, lorſque le million leur tombe tout rôti du ciel, en jouent immédiatement avec une déſinvolture rare, en artiſtes. Moi qui suis né seulement propriétaire de mes facultés, — ainſi que nous naiſſons tous, pré-

tend l'ironique & polonais M. Wolowski, — j'ai le million gauche, maladroit, balourd ; à ce point que voilà trois valets de chambre (j'ai quitté l'Hôtel du Louvre) qui refusent de rester à mon service & me rendent avec dédain leur tablier, sous prétexte que leur gâterais la main...

Je ne peux cependant pas me servir tout seul, — quoique l'on ne soit vraiment bien servi que par soi-même, au dire des employés à douze cents francs... Et puis, million oblige : je me dois à moi-même — & aux autres — d'avoir des domestiques pour me soulager, puisque, comme Mme de Coislin, je suis rongé d'une vermine d'écus qui s'attache à ma peau & me démange.

23 *mai.*

J'ai fait atteler, &, au lieu d'aller au bois de Boulogne pour obéir à la tradition des gens de *high life*, auxquels il paraît que j'appartiens décidément, je me suis fais conduire au bois de Meudon, pour obéir à je ne sais quel regain de jeunesse. J'ai un hôtel à la ville, il me faut une maison des champs, — mes *amis* me grondent même de ne pas en avoir encore acheté une.

Autrefois — il y a un an — quand je paſſais devant les riants cottages de Bougival, de Marly, du Pecq, de Bellevue, de Marnes, je pouſſais d'énormes soupirs, à faire tourner les moulins de la butte Montmartre, & je diſais : « Si j'avais cette maiſonnette, où le confortable s'allie au pittoreſque, où la ruſticité met des gants de chevreau, où je vois des payſannes d'opéra-comique se promener, en liſant, dans des allées sablées pleines de méandres charmants, avec un *baby* roſe & blanc sautant en avant comme un cabri, je serais le plus heureux des hommes, des maris & des pères !... » Hélas ! l'envie des pauvres eſt le seul bonheur des riches, qui ne sont pas auſſi heureux que les paſſants envieux s'imaginent qu'ils le seraient eux-mêmes si le haſard les faiſait tout-à-coup millionnaires. J'en sais quelque choſe maintenant, moi qui, parfois, des hautes fenêtes de mon luxueux hôtel, me surprends à soupirer en voyant paſſer dans la rue certains pauvres diables qui me jettent des regards de convoitiſe.....

Néanmoins, j'aurai une maiſon de campagne, un cottage dans le goût de ceux devant lesquels je reſtais autrefois planté des heures entières comme un héron devant un ruiſſeau,

dans l'attente d'un poiſſon — d'avril. C'eſt même pour cela que je suis venu à Bellevue...

J'ai laiſſé ma voiture devant la station du chemin de ſer, & je me suis mis à marcher tout gaillard dans la direction de l'avenue Mélanie. Il fait un temps charmant, — le même temps qu'il faiſait, ma foi! lorſque j'étais pauvre. Je voudrais me payer — mes moyens me le permettent — un ciel plus bleu, un air plus tiède, des odeurs foreſtières plus suaves, que je ne le pourrais pas, mon confrère Rothſchild non plus. La Nature eſt un luxe à la portée de tout le monde.

Les sureaux des haies sont en fleurs : il vient de m'en arriver dans le nez une bouffée — qui m'a remué le cœur. Ces parfums sont perfides en diable : on a oublié, ils vous forcent à vous souvenir... C'eſt par ce sentier ombreux que nous entrions dans la forêt, Madeleine & moi, pour aller à la maiſon du garde, qui alors était pour nous l'auberge des douces heures — *sweet hours inn*... Madeleine !

J'ai bien fait de conſigner John & de me promener seul. Ce valet m'eût vu pleurer — & cela l'eût fait rire...

Madeleine ! chère & cruelle Madeleine !

Pourquoi m'as-tu quitté?... Je t'aimais bien cependant; je t'aimais comme un fou, comme une bête, — à t'épouſer!... Pourquoi t'es-tu envolée, bel oiſeau bleu de ma jeuneſſe, dont le gazouillement réjouiſſait tant mes oreilles & mon cœur?... Pourquoi n'as-tu pas eu la patience d'attendre? Pourquoi n'as-tu pas eu foi en moi? Pourquoi as-tu douté de mon avenir? L'avenir eſt venu, doré sur toutes les tranches, comme l'exiſtence du roi Midas, depuis les plats de ma table juſqu'aux harnais de mes chevaux, & si tu étais-là maintenant, au lieu d'être ailleurs — où tu n'es peut-être pas bien, — tu serais la plus heureuſe des femmes, parce que la plus enviée... Mais non! tu as eu peur de ma miſère, que tu as crue éternelle, & tu t'es réfugiée dans les bras du dieu Haſard, qui procure de jolies robes aux jolies filles... Tu t'es dit sans doute que l'amour sans la richeſſe, c'eſt le pied sans soulier; & je me dis aujourd'hui, moi, que la richeſſe sans l'amour, c'eſt le soulier sans pied... Ah! mes chers petits petons d'autrefois, vous porteriez aujourd'hui des cothurnes de reine!...

J'ai regagné avec empreſſement ma voiture, qui m'a ramené à Paris, à mon cercle, & qui

de mon cercle m'a conduit chez Antonia, une beauté qui m'aime — à cent louis par mois.

2 septembre.

Je me lève tard, je me couche de même ; je vais, je viens, j'entre, je sors... Les visites, les théâtres, Antonia, mes *amis,* les courses, les fantaisies, les distractions de toute sorte, rien n'y fait, je me bats les flancs en vain, en vain je me chatouille pour me faire rire : il me manque quelque chose — & je ne peux pas l'acheter !

Il me semble que quand j'étais pauvre — il n'y a pourtant pas si longtemps de cela — je me promettais une foule de félicités pour quand je serais riche... Je bâtissais mille châteaux en Espagne, je formais mille souhaits, extravagants alors, réalisables aujourd'hui... Je me rêvais autant de choses, à moi tout seul, qu'en imaginent, dans les *Dialogues* de Lucien, Lycinus, Timolaüs, Samipe & Adimante, à propos d'un navire arrivé récemment au Pyrée... D'où vient que je ne me rappelle aucun de ces souhaits ridicules, que ma fortune rendrait si raisonnables?..... « Je ferai ceci, puis cela, puis encore cela, » me

diſais-je. Oui, mais quoi ?... Je ne sais plus rien déſirer...

8 *septembre.*

Je range ma bibliothèque pour me diſtraire un peu, car je m'ennuie beaucoup.

J'ai aujourd'hui une bibliothèque en vieux chêne — bien imité. J'ai des livres de choix, des livres rares, des livres précieux, que je ne serai jamais forcé de *laver*. Une bibliothèque ! j'en ai eu cinquante avant d'avoir celle-là, cinquante que j'avais formées à grand'peine & que je voyais s'éparpiller brutalement dans les mains des bouquiniſtes, lorſque nous avions envie de dîner, Madeleine & moi, — ce qui nous arrivait preſque tous les deux jours. Je me souviens encore des viſites du père B***, un bouquiniſte conſciencieux pourtant. Il examinait d'un bloc les livres que je voulais lui vendre & en faiſait un tas de petits lots à 2 fr., à 75 centimes, à 25 centimes, à 10 centimes ; les romans du jour, à peine coupés, valaient mieux à ses yeux que les bons livres de la veille. Par exemple, il était impitoyable pour les recueils de vers. *Pervenches* & *Myosotis, Heures d'amour* & *Cris de l'âme;* il n'en voulait sous aucun prétexte.

Un livre vient de sortir des rangs, comme pour demander un moment d'attention. Il eſt relié, superbement relié, — une reliure pleine de Lortic. La reliure porte mon nom,— mais le livre porte le nom d'un autre. C'eſt un roman que j'ai vendu, il y a cinq ans, à un monſieur à son aiſe, qui voulait se faire une réputation & qui n'avait pas le temps de faire ses livres lui même... C'eſt l'éternelle & lamentable hiſtoire d'Eſaü vendant son droit d'aîneſſe pour un plat de lentilles... Il y a longtemps que mes lentilles sont digérées, & le Monſieur à son aiſe continue à se goberger dans mon droit d'aîneſſe. J'aurais dû garder mon roman, le laiſſer dormir dans mon tiroir pendant huit ou neuf ans, pour obéir au conſeil d'Horace — qui, avec le conſeil, ne donnait pas, Henri Heine a raiſon, une recette pour vivre neuf ans sans manger.

C'était un chef-d'œuvre : je ne saurais plus le refaire. J'étais certainement un écrivain : je ne suis plus aujourd'hui qu'un *richard*.

26 *décembre*.

Depuis que je suis riche à ne pas savoir le chiffre de ma fortune, j'ai de nombreux *amis*,

parmi lesquels sept acharnés, — le chiffre des plaies d'Egypte. Je ne les aime que médiocrement; en revanche ils m'adorent — comme les Phéniciens adoraient Mammon : quant à m'estimer, je les en défie. C'est pour eux que je tiens table ouverte, & que j'ai dû me mettre en quête d'un cordon bleu, mâle ou femelle.

On m'a recommandé une bonne & belle grosse Flamande, honnête autant que femme peut l'être, — mes moyens me permettent maintenant de douter de la vertu des femmes : quand j'étais pauvre, je croyais en elles comme à la Vierge Marie. Cette Flamande est le Carême en jupons qu'il me fallait. « Elle vous fera des petits plats à manger sur la tête d'un homme qui aurait la plique polonaise, » m'a dit l'*ami* qui me l'a procurée.

Elle est entrée en exercice le premier novembre dernier, &, pour ses débuts, m'a rédigé un salmis de bécasses que mes convives ont déclaré digne des dieux, — ils ne se flattent pas, non!... Je m'en rapporte à eux : quant à moi, je n'ai pu y goûter que des lèvres. Lisbeth m'a jeté un coup d'œil féroce qu'elle a conservé depuis dans ses relations avec moi.

Pauvre fille ! elle croit que c'eſt dédain de ma part : c'eſt tout simplement abſence d'appétit. Vous êtes une excellente cuiſinière, Lisbeth ; mais la faim eſt meilleure cuiſinière que vous, & quand je n'avais à dévorer avec mon pain qu'un triangle de Brie,— ce qu'alors nous appelions une *cotelette de perruquier,* — je trouvais exquis ce régal odieux, surtout après vingt-quatre heures d'abſtinence involontaire.

Hélas ! oui, il faut bien que je le confeſſe, je ne peux plus manger... L'inexorable pylore — le portier de l'eſtomac — s'eſt laſſé de tirer le cordon pendant quinze ans inutilement, ou preſque inutilement ; il veillait, avec complaisance, eſpérant toujours que quelque locataire entrerait — sous forme de bœuf ou de mouton — & perſonne n'entrait ! Alors, le dépit se mêlant à la fatigue, il a pouſſé le verrou & s'eſt endormi : j'ai beau sonner maintenant, il fait la sourde oreille — & laiſſe se morfondre à la porte les « petits plats » de dame Liſbeth...

La Bête se venge ! la Bête se venge !

2 *février* 1858.

Antonia m'ennuie trop pour mon argent : je vais la remettre dans la circulation — d'où je

l'avais retirée — & me marier, pour faire comme tout le monde, après après avoir paſſé une bonne partie de ma vie à ne rien faire comme perſonne.

Me marier ! ce mot sonne auſſi étrangement à mon oreille qu'autrefois le mot million : c'eſt un pays auſſi nouveau pour moi que la fortune. En sortant de la mairie, je n'aurai plus le droit de rire — à moins que ce ne soit jaune, qui eſt, parait-il, la couleur du rire des gens sérieux. J'avais déjà bien de la peine à répondre de moi : il faudra déſormais que je réponde encore de ma femme, que le Code & la Nature déclarent irreſponſable. Je vais avoir charge d'âmes — sans compter les mois de nourrice. Mais le Rubicon eſt franchi, les bans sont publiés : je me réſigne à mon bonheur...

Il s'agit donc de liquider le paſſé, afin de n'en plus entendre parler, afin surtout que ma femme ne trouve pas, dans mon exiſtence d'époux, des traces accusatrices de ma vie de garçon. Maintenant que j'entre dans l'hiſtoire, il faut déchirer le roman.

Chacun de nous a quelque part, loin des regards indiſcrets, un cimetière où sont enterrés les souvenirs de sa jeuneſſe & qu'il se

plaît à visiter aux heures maussades où les vivants vous font regretter les morts : c'est de ce cimetière-là qu'il me faut exproprier, pour cause de moralité publique, mes chères défuntes du temps jadis. Au feu, ce passé galant ! & que les cendres en soient jetées aux quatre vents du ciel ! Ainsi le veut l'inexorable loi du Devoir — & du Talion. Le règne des usurpatrices est fini, celui de la reine légitime va commencer : *God save the queen!*

5 *février.*

Je viens de découvrir, à n'en pas douter, que ma fiancée ne m'épouse que par amour — de la dot que je lui constitue.

O Madeleine! Madeleine! tu m'aimais pour moi-même, toi, au moins !...

2 *mars.*

La fournaise éprouve & rend ferme le vase du potier, & la douleur l'âme du juste, prétend l'Écriture. C'est donc pour cela que j'ai l'âme cuite & le cœur raccorni.

Deux ans après.

J'ai le mot de Sophie Arnould sur les lèvres : Je regrette le temps où j'étais si misérable ! C'était le bon temps !

LES

DEUX SAINTE-CATHERINE.

Coiffer sainte Catherine! Au premier abord, cette simple phrase n'a l'air de rien du tout, & beaucoup de gens des deux sexes la prononcent en souriant, comme on fait à propos d'une ingénuité de l'esprit humain. Mais elle fait friflonner jusqu'au fond de l'âme toute fille qui, mal dotée par son père ou par la Nature, n'a pas encore, à vingt-sept ans, trouvé mari à son pied. Vingt-sept ans! c'est le premier âge critique des femmes qui sont filles — & le plus délicat peut-être! Cela veut dire qu'on a doublé le cap de la Jeunesse & qu'on fait voile vers l'Age Mûr! Cela signifie

que le temps des rêves eſt paſſé & que celui de la réalité eſt arrivé ! L'embarquement pour Cythère eſt déſormais interdit !

Ah ! cet âge fatal — cette frontière inviſible pendant si longtemps & sur le poteau de laquelle on vient se cogner si brutalement le nez & se crever si douloureuſement le cœur — combien de jeunes filles, pour ne pas le dépaſſer seules, c'eſt-à-dire pour ne pas être traitées de vieilles filles, conſentent à accepter une compagnie quelconque, celle de quelque vieux podagre dont elles se réſignent alors à être les gardes-malades, ou celle de quelque jeune libertin pauvre dont elles conſentent alors à entretenir les maîtreſſes ! Combien, sans goût pour le mari qui les choiſit, se réfugient avec empreſſement dans les bras du mariage comme l'unique port de salut qui leur reſte ! Le bonheur leur manquera peut-être, mais du moins elles n'en seront pas réduites à *coiffer sainte Catherine,* — le seul malheur sérieux qu'elles redoutent : on leur dira *madame* gros comme le bras, au lieu de leur dire *mademoiselle* gros comme une ironie...

En attendant que sonne ce glas des funérailles de la jeuneſſe, celles qui sont encore vraiment jeunes — les toutes petites demoi-

selles — ne craignent pas de se réjouir chaque année, le soir du 24 novembre, le jour de la Sainte-Catherine, leur patronne.

—

Vendredi dernier, pendant la repréſentation de l'*Africaine,* entre le troiſième & le quatrième actes, les *rats* feſtoyaient dans leur loge, grignotant de leurs petites quenottes blanches maſſepains & nougats, babas & royaux, madeleines & savarins, achetés de leur propre argent, produit d'une cotiſation improviſée, & arroſant toutes ces friandiſes d'une pluie de Champagne due à la généroſité de quelque Jupiter de l'orcheſtre.

C'étaient des éclats de rire & des pétards de malice à n'en plus finir. Les *rats* n'ont pas de fréquentes occaſions de s'amuſer, on le sait ; ce sont, pour la plupart, de pauvres petites filles nées de pauvres petites gens, car, ainſi que nous l'apprend Neſtor Roqueplan, il n'y a que la plus grande misère qui puiſſe conſeiller à un enfant de huit ans de livrer ses pieds & ses articulations aux plus durs supplices, de reſter sage juſqu'à dix-huit ans, uniquement par spéculation, & de se flanquer

d'une horrible vieille, comme vous mettez du fumier autour d'une jolie fleur.

Les *rats* n'ont pas de fréquentes occaſions de s'amuſer : elles s'amuſaient pour de bon l'autre soir, pendant que les chats n'étaient pas là ou fermaient les oreilles pour ne rien entendre de leurs bruyantes divagations, & les yeux pour ne rien voir de leurs extravagances d'attitudes.

De quoi pouvaient-elles bien rire d'auſſi bon cœur, toutes ces petites filles en maillot & en tunique de gaze argentée ? D'une mouche qui volait au plafond ? De ceci ou de cela dont rient entre elles les enfants de leur âge ? Non : elles riaient de celui-ci ou de celui-là, de ce gros monſieur de l'orcheſtre qui les dévore de ses gros yeux pendant qu'elles font cercle autour de Mlle Mérante, ou de ce grand monsieur maigre de l'avant-scène qui ne s'aperçoit pas des regards de feu que sa femme jette à Nélusko pendant tout le temps qu'il eſt en scène muet ou chantant. C'eſt si amuſant, les hommes, pour les petites filles qui sont en train d'apprendre à en jouer afin de s'en faire trente ou quarante mille francs de rentes — & même moins ! C'eſt si ridicule, les hommes

qui se *toquent* pour des créatures qui n'en valent pas la peine !

Et, avec les rires pleins de moquerie, les chuchottements pleins de myſtères,— les confidences au sujet du garçon d'acceſſoires qui... ou du garçon coiffeur avec lequel... Ah ! ces premiers balbutiements de l'âme amoureuſe, si chaſtes & si divins, comme elles le profanaient de leurs lèvres débridées par le *coco épileptique !* Si jeunes & déjà si perverties ! Impubères & impudiques !

—

Je revins chez moi. En entrant dans la loge de ma concierge pour y prendre ma clef, j'aperçus, gravement rangées autour de la table, une douzaine de petites filles du voiſinage, dont la plus vieille n'avait pas douze ans, & dont la plus jeune avait dans les alentours de cinq ans. La portière — une brave femme comme le bon Dieu ne veut plus en faire — allait & venait autour de ce petit monde immobile comme dans l'attente d'un grand événement, attachant au cou de chacune, en guiſe de serviette, une loque blanche ou un mouchoir de poche, & leur recommandant

à toutes de ne pas manger trop goulûment, de peur de mal.

Manger quoi ? Je ne voyais rien sur la table qu'une lampe ornée d'un abat-jour vert qui reflétait sa lumière douce & tranquille sur tous ces viſages roſes, sérieux *par ordre,* dont les yeux brillaient de convoitiſe comme autant de petits quinquets. Et, avec la lampe, une douzaine de verres communs, mais tuyautés comme une collerette du temps de Henri II — ou de Charles IX. Quant à la nourriture, abſente !

La mère Rateau alla vers son bahut de noyer — auſſi vermoulu qu'elle, mais, comme elle, garni d'excellentes choſes — & en tira un énorme *saint-honoré,* un sac de marrons & deux bouteilles de cidre qu'elle poſa avec précaution sur la table.

Ce furent alors des exclamations joyeuſes, des détonations de rires argentins, frais & limpides, des caſcatelles de notes ingénues & charmantes. Evidemment tout ce petit monde-là était heureux d'un bonheur à nul autre pareil, & les anges n'ont pas une gaieté plus franche ni plus pure quand ils font la *dînette* au Paradis, le soir de la Sainte-Catherine.

Car c'était auſſi la Sainte-Catherine, leur fête, que célébraient ces douze petites blondines réunies là par les soins de la bonne vieille maman Rateau, leur Providence viſible.

—

Le *saint-honoré* coupé en treize portions égales, — *la part du bon Dieu* ne fut pas oubliée, — & le cidre écumeux verſé à doſe prudente dans les douze verres tuyautés, la fête commença. C'était plaiſir de voir avec quelle gourmandiſe — & peut-être avec quel appétit — elles mordaient toutes dans cette crême dont elles se barbouillaient à qui mieux mieux les lèvres & les joues en riant comme de petites folles de la singulière figure que cela leur faiſait, mais, quoique riant, sans perdre un seul coup de dent. Elles se seraient étouffées, si la mère Rateau n'avait pris soin de les faire boire & de modérer leur ardeur en les menaçant de ne pas leur donner de marrons.

— Pauvres chéries ! Cela ne mange pas tous les jours à sa faim ! me dit-elle à demi-voix en se tournant vers moi, qui étais reſté debout, sur le seuil de la loge, réjoui de ce

spectacle inattendu. Quel dommage pourtant! ajouta-t-elle en les enveloppant toutes d'un regard plein de mélancolique compaſſion. Quel dommage! Ce sont des enfants de gueux, mais c'eſt sage comme des images, & ça mériterait de manger tous les jours comme celles qui ne le sont pas... Que deviendront-elles l'année prochaine, & l'année d'enſuite, & l'année d'après, quand je ne serai plus là pour leur donner de temps en temps une miche de mon pain bis, &, le jour de la Sainte-Catherine, un beau gâteau à la crême comme celui-ci? Car, enfin, j'ai de l'âge, &, depuis soixante ans que je trime, j'ai bien gagné d'aller rejoindre mon vieux homme au cimetière Montmartre...

J'étais attendri, & je comparais à part moi ces deux scènes si différentes, ces deux Sainte-Catherine, fêtées preſque à la même heure de deux façons si oppoſées, rue Le Peletier & rue Rochechouart, dans la loge de l'Opéra & dans la loge de ma portière.

— Mère Rateau, dis-je à cette dernière en tirant de ma poche un louis qui m'était inutile parce qu'il y était seul, il ne sera pas dit que j'aurai payé moins cher un plaiſir délicat & réel qu'une jouiſſance douteuſe & malſaine :

puiſque je suis arrivé trop tard pour supporter avec vous les frais de la Sainte-Catherine d'aujourd'hui, permettez-moi d'être de moitié avec vous dans les Sainte-Catherine de l'avenir.....

Et, malgré sa réſiſtance, je gliſſai la pièce de vingt francs dans sa vieille main ridée qui tremblait de bonheur & que je serrai avec émotion.

— Pauvres chères enfants! elles auront des bas pour cet hiver, au moins! murmura-t-elle au moment où je quittais la loge, encombrée d'éclats de rires sonores.

—

Je montai tout songeur, à demi triſte & à demi gai, mécontent des autres plus encore que de moi, & je me couchai sans vouloir, cette nuit-là, ni lire ni travailler.

Jamais je n'ai auſſi bien dormi!

Le Gendelettres. — C'eſt le public !

Théophile Gautier. — C'eſt un olim !

Honoré de Balzac. — Anthropomorphe selon Linné, mammifère selon Cuvier, genre de l'ordre des Pariſiens, famille des Actionnaires, tribu des Ganaches, le *civis inermis* des anciens. Ses larges pieds sont recouverts de souliers à nœuds, ses jambes sont douées de pantalons à couleurs brunes ou rouſſâtres; il porte des gilets à carreaux d'un prix médiocre; à domicile, il eſt terminé par des caſquettes ombelliformes; au dehors il eſt couvert de chapeaux à douze francs. Il eſt cravaté de mouſſeline blanche. Il eſt armé d'une canne & d'une tabatière, d'où il tire une poudre noire avec laquelle il farcit inceſſamment son nez. Comme tous les individus du genre Homme (mammifères), il eſt septivalve & paraît avoir un syſtème d'organes complets : une colonne vertébrale, l'os hyoïde, le bec coracoïde & l'arcade zygomatique. Toutes ses pièces sont articulées, graiſſées de synovie, maintenues par des nerfs. Il se nourrit de verdure maraîchère, de céréales paſſées au four, de charcuteries variées, de lait falſifié, de bêtes soumises à l'octroi municipal. Sa face pâle & souvent bulbeuſe eſt sans caractère,

ce qui eſt un caractère. Les yeux peu actifs offrent le regard éteint des poiſſons quand ils ne nagent plus, étendus sur le perſil de l'étalage de Chevet. Les cheveux sont rares, la chair eſt filandreuſe ; les organes sont paresseux. Quoique chez le Bourgeois la boîte oſſeuſe de la tête soit pleine de cette subſtance blanchâtre, molle, spongieuſe, qui donne aux véritables Hommes, parmi les anthropomorphes, le titre glorieux de roi des animaux, Vauquelin, Darcet, Thénard, Flourens, Raſpail & autres individus de la tribu des Chercheurs, n'y ont pas, malgré leurs eſſais, découvert les rudiments de la penſée. Chez tous les bourgeois diſtillés juſqu'aujourd'hui, cette subſtance n'a donné à l'analyſe que 0,001 de jugement, 0,001 de goût, 0,069 de bonnaſſerie, & le reſte en envie de vivre d'une façon quelconque... etc., etc., etc.

Le portrait eſt charmant sans doute, mais, comme tous les portraits charmants, il eſt flatté, — je veux dire qu'il n'eſt pas reſſemblant.

Je proteſte.

II

Qu'eſt-ce qui a inventé le Bourgeois ?

C'eſt la Révolution de 1830, — répondra-t-on, en songeant au chapeau blanc & au parapluie rouge de Louis-Philippe.

La Révolution de Juillet n'a rien inventé du tout, — pas même la poudre dont elle a fait une si prodigieuſe conſommation. Tout au plus a-t-elle inventé le mot, — non la choſe. Le Bourgeois préexiſte de toute éternité. Il a été imaginé par le Bon Dieu,—& surtout par l'abbé Sieyès. Le jour où ce reſpectable politique a dit : « Qu'eſt-ce que le Tiers-Etat ? Rien. Que doit-il être ? Tout ! » il y a eu une claſſe de la société qui a pris cette phraſe-là au sérieux,— ce qui l'a rendue groteſque aux yeux des Farceurs. Auſſi, à partir de cette époque, la tribu des Bourgeois ne faiſant que croître & enlaidir, la tribu des Farceurs — que cette expanſion offuſquait probablement — s'eſt miſe à la ridiculiſer à bouche, à plume & à crayon que veux-tu.

« Quand donc pourrai-je manger un bour-

geois ? » — s'écriait naguère Léon Gozlan dans son *Ariſtide Froiſſard.*

« Epicier, servez-moi une livre de bourgeois, sans papier ! » s'écriait naguère Petrus Borel, dit le lycanthrope, en entrant dans les boutiques.

On a mangé trop de bourgeois depuis soixante ans, — vrai ! On en mange trop volontiers encore, préſentement !

Permettez-moi de me mettre en travers.

III

Les farceurs ont tort. De quoi se moquent-ils en se moquant du bourgeois ? De la bêtiſe ? Mais la bêtiſe n'eſt qu'un mot — comme l'eſprit, — ce n'eſt pas un mal. Il n'y a pas plus de bêtiſe que d'eſprit en ce monde : il y a un troupeau de bipèdes que le grand Demiourgos a envoyés paître le bonheur sur une planète — laquelle, par parenthèſe, se réfroidit senſiblement tous les jours. Le grand Demiourgos, en lâchant les hommes sur la terre, ne leur a pas dit : « Vous écrirez des vaudevilles dans leſquels vous marierez M. Adolphe avec Mlle Erneſtine, — sur un air de M. Doche

ou de M. Mangeant. Vous ferez des tableaux où vous eſſayerez de repréſenter, avec des couleurs à l'huile, les choſes & les gens que vous aurez devant les yeux, — & qui seront toujours mieux peints, ne vous déplaiſe, par moi que par vous. Vous fonderez des Académies où vous parquerez les plus cenſément sages d'entre vous, & des hoſpices où vous parquerez les plus cenſément fous, — pour faire croire à ceux qui sont en dehors de ces hoſpices & de ces académies qu'ils ne sont ni sages ni fous. Vous... etc., etc.»

Non, le grand Demiourgos n'a pas dit cela aux hommes, en les envoyant brouter leur luzerne dans la vallée de la vie. Il ne leur a rien dit du tout. Il leur a seulement donné des appétits & des organes, comme aux autres animaux créés par lui, penſant avec raiſon que cela suffiſait, — & se lavant les mains du reſte.

La luzerne en queſtion, c'eſt le bonheur.

Le bonheur étant l'unique affaire de l'homme, il s'agit de savoir quels sont les plus heureux parmi les fils d'Adam, — je me trompe, parmi les fils d'Ève. Et, sachant cela, de dire quels sont les plus intelligents, les plus spirituels, les moins bourgeois.

La réponſe ne demeure pas loin ; je vais aller la chercher. La voici :

— Les plus heureux, les plus spirituels, les moins bourgeois d'entre les hommes, — ce sont les bourgeois !

Cette réponſe vous contrarie & vous offenſe peut-être ? Je n'en connais pas d'autre : il faut bien vous en contenter.

Depuis que le monde eſt monde, on entend de tous côtés des pleurs & des grincements de dents. Qui larmoie ainſi ? Qui uſe ainſi ses quenotttes ? Des hommes de génie, des hommes de talent, des hommes d'eſprit, — d'illuſtres malheureux dont les noms sont ou seront dans la Biographie-Michaud. Homère affirme que « l'homme eſt le jouet des dieux ». Euripide prétend que « celui qui meurt jeune eſt un mortel aimé des immortels. » Platon déclare que « l'ennui eſt l'étoffe dont la vie eſt faite ». Shakeſpeare appelle la vie « le rêve d'une ombre ». Byron inſinue que c'eſt « une amère plaiſanterie ». Ponſard, Barbey d'Aurevilly, Xavier Forneret, & mille autres poëtes en penſent autant—en alexandrins. Il paraît que tous ces grands hommes-là ont trouvé un cheveu dans l'exiſtence, & comme ils ne

peuvent pas la digérer, ils essayent d'en dégoûter les honnêtes gens qui la trouvent appétissante.

Mais ils n'y sauraient réussir, car les honnêtes gens, — les bourgeois, — plus respectueux envers leur luzerne, ont, pour aimer la vie, pour s'y attacher, pour ne jamais s'en plaindre, les mille raisons données par Pierre Gringoire à l'archidiacre Claude Frollo — qui probablement le traitait aussi de bourgeois : l'air, le ciel, la pluie, le soleil, le matin, le soir, le clair de la lune, leurs bons amis les voisins, leurs gorges chaudes avec les commères, les belles architectures de Paris à admirer, leurs enfants à baptiser, leurs filles à marier, leurs parents à enterrer, — que sais-je, moi ? Chacun prend son bonheur où il le trouve : les bourgeois le trouvent partout.

Ils sont vraiment heureux, les bourgeois, — aussi heureux qu'on peut l'être dans le meilleur des mondes possibles. Faut-il donc pour cela les poignarder à coups d'épigrammes ?

Je ne le pense pas.

IV

D'ailleurs, plus j'y réfléchis, & plus je m'aperçois que les bourgeois seuls sont dans le vrai,—& que nous avons grandement tort, tous tant que nous sommes, de leur prêter des ridicules qui sont nôtres, puiſque, pour prêter quelque choſe il faut de toute néceſſité l'avoir soi-même. Je suis même très-étonné que, juſqu'à préſent, les bourgeois n'aient pas songé à se moquer de nous, — comme c'était leur droit, & auſſi leur devoir.

Car, enfin, je le dis tout bas, nous sommes très-moquables, nous autres les moqueurs qui sommes là tous les soirs dans nos cercles, dans nos cénacles, dans nos braſſeries, aſſis aux mêmes tables, devant les mêmes verres, fumant les mêmes pipes, répétant les mêmes circumbilivaginations en éclatant de rire,—&, au fond, triſtes à en mourir! Et quand nous ne parlons pas, nous écrivons,— & l'on sent, à chaque ligne qui tombe de nos plumes, que nous n'avons nulle foi en nous ni dans les autres, & que nous faiſons de la proſe & des vers comme les pâtiſſiers font des petits-fours

ou des boulettes ! Ceux d'entre nous qui sont enthouſiaſtes sont les plus groteſques : ils croient à la Gloire & travaillent pour la Poſtérité !

Ah ! rêveurs, vaudevilliſtes, clercs d'avoués, poëtes, rapins & apprentis romanciers, vous *blaguez* le bourgeois ! Si le bourgeois, à son tour, vous blaguait, — vous qui buvez de l'Argenteuil au lieu de boire du Clos-Vougeot, — vous qui mangez de la vache enragée au lieu de manger du bœuf à la mode, — vous qui dormez sur des oreillers ouatés d'articles refuſés au lieu de dormir sur des matelas garnis de billets de banque, — vous qui avez des maîtreſſes qui se vantent de vous tromper au lieu d'avoir des femmes qui se vantent de vous aimer ?...

Mais le bourgeois ne vous blaguera jamais. Voulez-vous savoir pourquoi ? Parce qu'il a commencé par être vous avant d'être lui, — parce qu'il a eu du cœur avant d'avoir du ventre, — parce qu'il a eu des dettes avant d'avoir des rentes, — parce qu'il a eu des cheveux avant d'avoir un gazon, — parce qu'il a eu des maîtreſſes avant d'avoir une femme, — parce qu'il a été jeune avant d'être

mûr,—parce qu'il a été fou avant d'être sage, — parce que, enfin, il eſt la Concluſion d'un livre dont vous êtes la Préface.

V

Quand ceſſerons-nous de manger du bourgeois, ô mes frères ? Quand ceſſerons-nous d'être anthropophages ?

Hélas ! à la venue des coquecigrues, sans doute !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	pages.
A Monſieur Arthur Callou. . . .	1
A la Porte du Paradis.	3
Ma première leçon de boxe. . . .	59
Je me tuerai demain.	75
Feu André-André.	133
Et moi auſſi j'ai eu la clef. . . .	179
All is wel that.	193
Par un beau matin d'été.	243
L'Héritier du Mandarin. . . .	283
Les deux Sainte-Catherine. . . .	297
Les Mangeurs de Bourgeois. . .	307

OUVRAGES

DE

M. ALFRED DELVAU.

Les Dessous de Paris, 1 volume in-18, avec frontiſpice de Léopold Flameng. Poulet-Malaſſis, éditeur. (Épuiſé).

Hiſtoire anecdotique des Cafés et Cabarets de Paris, 1 volume in-18, avec eaux-fortes & deſſins de Guſtave Courbet, Félicien Rops, & Léopold Flameng. E. Dentu, éditeur.

Lettres de Junius, 1 volume in-18. E. Dentu, éditeur.

Les Amours Buiſſonnières, 1 volume in-18. E. Dentu, éditeur.

Françoiſe, 1 volume in-32, avec eau-forte d'Émile Thérond. Achille Faure, éditeur.

Ouvrages de M. A. Delvau.

Les Cythères Parisiennes, 1 volume in-18, avec eaux-fortes de Félicien Rops & d'Émile Thérond. E. Dentu, éditeur. (Épuisé).

Le Fumier d'Ennius, 1 volume in-18, avec une eau-forte de Léopold Flameng. Achille Faure, éditeur.

Gérard de Nerval (sa vie & ses œuvres), 1 volume in-32, avec une eau-forte de G. Staal. Bachelin-Deflorenne, éditeur.

Histoire anecdotique des Barrières de Paris, 1 volume in-18, avec eaux-fortes d'Émile Thérond. E. Dentu, éditeur.

Mémoires d'une honnête Fille, 1 volume in-18, avec une eau-forte de G. Staal. Achille Faure, éditeur (3me édition).

Henry Murger et la Bohême, 1 volume in-32, avec une eau-forte de G. Staal. Bachelin-Deflorenne, éditeur.

Le Grand et le Petit Trottoir, 1 volume in-18. Amédée Faure, éditeur.

Dictionnaire de la Langue verte (argots parisiens comparés), 1 volume de 500 pages sur 2 colonnes. E. Dentu, éditeur (2me édition).

Ouvrages de M. A. Delvau.

Les Heures Parisiennes, 1 volume in-18, avec 25 eaux-fortes d'Émile Bénassit. Librairie centrale.

Du Pont des Arts au Pont de Kehl, 1 volume in-18. Achille Faure, éditeur.

Les Lions du Jour, 1 volume in-18. E. Dentu, éditeur.

EN PRÉPARATION :

Histoire anecdotique des Boulevards de Paris.

Les Chasses Parisiennes.

Les Têtes de Turc politiques et littéraires.

Achevé d'imprimer
le 25 *octobre* 1866
aux frais de l'auteur
par
A. Wallon, à Vichy.

PQ 2218 .D35 A2 C.1
A la porte du Paradis.
Stanford University Libraries
3 6105 041 027 025

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

MAR 20 1995
JUN 30 1995